

SA PART DE BONHEUR

PAR IAN HAY



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS, XIV^e

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,

Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
 Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrez.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*
 André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
 CHANTAL : 339. *Cœur de Danoise.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hercic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurant.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Émine.*
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Logouté.*
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Cormenetta.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
 Anne-Marie GASZTOWITZ : 326. *La Sœur du bandit.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
 Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
 Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
 Jean JEGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
 Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme.*
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut!* — 314. *La Buissonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 785. *Impossible Amitié.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui!*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle!*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalls.*
Jean THIÉRY : 312. *Nouveaux venus.*
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Peltote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylvia.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire D'avril.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse!*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C 92783

Ian HAY

Sa part de Bonheur

Traduit de l'anglais

par

Elisabeth BIZIEUX



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

Sa part de Bonheur⁽¹⁾

I

DEUX PERSONNAGES SANS IMPORTANCE

Ma promenade du matin est sans prétention et toujours la même. Nous habitons, ma mère et moi, une de ces petites maisons comme il y en a tant dans South Kensington, non loin de Kensington Gardens, ce qui me permet d'y être, à mon pas habituel — lequel n'excède pas quatre kilomètres à l'heure, — en vingt-cinq minutes.

Je m'assois là, généralement. J'aime l'odeur de l'herbe et le bruissement des arbres. J'aime aussi les enfants et j'ai du plaisir à les entendre parler. Après quoi, je retourne à la maison, frais et dispos pour le déjeuner, à la grande surprise de ma mère qui ne me croit pas capable de m'occuper de moi-même, mais qui, cependant, essaie de prétendre que mon bien-être lui est indifférent. Mais, après tout, pourquoi se tracasser pour moi? Je suis bien loin de la quarantaine, en parfaite santé, et j'ai tout le long de ma route un nombre surprenant d'amis et de conseillers.

D'ailleurs, le chemin par lui-même est bien

(1) Le titre anglais de cette œuvre est *The poor Gentleman*.

facile à suivre. En quittant la maison (cinq marches à descendre) vous suivez à gauche jusqu'au premier tournant. Là, il y a la boîte aux lettres, donc pas d'excuse si vous oubliez votre courrier ! Vous continuez encore sur la gauche et vous allez toujours tout droit jusqu'à Queen's Gate. Ici, il y a un agent — un brave homme. Je dois dire qu'ils sont trois, à tour de rôle en service, tous très aimables. Je les connais par leur nom ; l'un d'eux fait la cour à notre cuisinière.

Après avoir reçu de celui qui est là les avertissements nécessaires, selon qu'on est en train de réparer le trottoir ou bien qu'on repeint les palissades, je grimpe la rampe de Queen's Gate et j'arrive à Kensington Road.

C'est là mon plus gros obstacle : le trafic se déroule entre moi et mon objectif, le Parc.

Néanmoins, l'habitude est une seconde nature. Je tourne sur la gauche jusqu'au haut de Queen's Gate, et, là, je suis patiemment la foule sur le trottoir, jusqu'en face de l'entrée principale. Alors, je m'arrête et j'attends que l'agent juge le moment opportun pour m'expédier, ainsi qu'un nombre respectable de voitures d'enfants, de l'autre côté de la route. Après quoi, je suis dans les jardins, tout à fait comme chez moi.

Naturellement, je peux entreprendre de plus grandes expéditions. Deux fois par semaine, je déjeune à mon club et je fais un bridge. Ce club démodé est dans Dover Street ; je suis sûr qu'on ne trouverait pas un seul de ses membres qui s'intéressât vraiment aux ballets russes. Mais il possède la meilleure piscine de Londres ; quelquefois, quand l'envie m'en prend, je nage un peu avant le déjeuner ; et on peut recueillir là quantité de potins sportifs — avantage très appréciable pour une personne qui, comme moi, ne lit jamais les journaux. Ma mère m'envoie toujours à mon club en taxi, et elle est persuadée (la chère âme !) que j'emploie la même locomotion pour rentrer. Pour son repos moral, je ne lui raconte pas que je reviens, la plus grande partie du chemin, en métro. Ce n'est vraiment pas un exploit si extraordinaire. Ecoutez plutôt : En quittant le club, je traverse, tourne à droite et marche une centaine de mètres jusqu'à la station de métro de

Dover Street. J'ai un ami à l'entrée, il n'a qu'une jambe et il vend des fleurs ; il est presque aussi maternel que le sergent de ville. A l'intérieur, tout de suite à gauche, il y a un distributeur automatique ; je le préconise de préférence à la queue au guichet. Pourquoi diable certaines personnes, sitôt qu'elles prennent un billet, quel qu'il soit, perdent-elles une partie de leurs facultés d'observation et de sang-froid ? Je connaissais bien cette station dans le bon vieux temps et j'ai appris à la mieux connaître encore ; aussi n'ai-je aucune difficulté à trouver le quai en quittant l'ascenseur.

Je me demande souvent pourquoi les quais de métro sont toujours si loin de l'ascenseur. Prenez Dover Street, par exemple : Une fois l'ascenseur au bout de sa course, environ à vingt mètres de profondeur, je pense, vous tournez à droite et vous avez douze mètres à parcourir. Ceci vous ramène en quelque sorte en dehors de la station et sous Dover Street. Ensuite, vous tournez à gauche et devez faire cinquante pas. Ce qui signifie que vous avez dépassé Dover Street et que vous êtes sous Piccadilly. Alors, vous tournez encore une fois à gauche, vous descendez dix-neuf marches, et le quai pour South Kensington est à votre droite. J'ai calculé que ce doit être juste en dessous de l'hôtel Ritz ; je me demande si l'administration du Ritz connaît cette particularité. Ses clients devraient avoir un ascenseur privé qui les mettrait directement au métro. Il est vrai que les habitués du Ritz ne voyagent pas en métro : c'est dommage !

Ayant atteint le quai en question, je me dirige toujours au même endroit, c'est-à-dire à côté du distributeur automatique de chocolat, caramels, etc., et, lorsque le train arrive, la seule chose que j'aie à faire est d'avancer cinq pas et je me trouve à l'intérieur. (Il est à remarquer que les conducteurs de métro ont le chic pour arrêter leur machine toujours au même endroit.) Après quoi, je compte les arrêts ; au troisième, je descends.

Je pourrais aller chez nous à pied — c'est tout près, — mais ma chère mère est toujours là, quelle que soit l'heure à laquelle je rentre. Heureusement, il n'y a aucune différence entre un taxi qui arrive

de Dover Street et un qui arrive du métro voisin.

Mais je m'aperçois, hélas ! que je me suis égaré dans une digression un peu inutile sur la façon de voyager dans le métro. Ce que je pensais seulement raconter était une aventure qui m'est arrivée dans Kensington Gardens, aventure sans laquelle tout ce qui suit n'aurait pas existé.

* * *

C'était une chaude matinée de printemps, les jeunes feuillages embaumaient. Je m'étais assis dans mon coin favori, près du rond-point, et j'écoutais les mille bruits qui « s'agitaient » autour de moi.

Tout à coup, à ma droite, j'eus conscience de quelqu'un essayant de signaler sa présence par un léger toussement.

— Dépasserais-je les bornes de votre indulgence, Monsieur, si je vous demandais d'être assez aimable pour me faire la charité d'une allumette ?

— J'ai un briquet, s'il peut vous être utile, dis-je, un peu surpris par tant de fleurs de rhétorique. Pouvez-vous vous en servir ?

— Je crains que non, Monsieur. Ce m'est un peu difficile.

J'exécutai le geste nécessaire avec le pouce, et la lumière jaillit.

— Voilà ! dis-je.

— Après vous, Monsieur.

— Merci.

J'allumai ma pipe et mon compagnon fit de même.

— Voulez-vous vous asseoir ? continuai-je.

Il y avait une chaise à côté de moi. Les gardiens de jardins publics, que j'accuse d'encourager la sentimentalité, laissent toujours les chaises deux par deux.

— Vous êtes très aimable, Monsieur, annonça mon nouvel ami.

— Vous, vous êtes très cérémonieux, répondis-je.

— Vraiment, Monsieur ? Merci bien de l'avoir remarqué !

Il avait l'air d'en être tout heureux.

— Est-ce que, par hasard, vous cultiveriez l'art désuet de la conversation ? demandai-je.

— Justement, Monsieur. Entre moi et vous — pardon, entre vous et moi, — je prends des leçons de conversation ; j'essaie d'améliorer ma façon de parler. A propos, j'espère que vous ne m'en voulez pas de vous avoir abordé de la sorte ? On peut voir que vous êtes quelqu'un de bien, alors...

— Allons, dis-je, pourquoi faites-vous cela ? Pour une femme ?

— Non, rien de la sorte. Avant de penser à cela, je dois me faire une situation. J'ai toujours été ambitieux, et, si un homme qui veut aller loin n'a pas un parler correct..., c'est bien embêtant !

Cette phrase concluante l'avait un peu contrarié, aussi l'avait-il lâchée vivement.

— J'ai eu cette idée-là il y a quelques semaines. J'ai lu une annonce dans le journal (il me nomma un hebdomadaire pourvu d'une clientèle assez crédule) et ça m'a tracassé ensuite. Je l'ai là, si vous voulez y jeter un coup d'œil ?

Ensuite un bruit de papier qu'on déplie.

— Elle commence ici, Monsieur.

— Je suis malheureusement aveugle, dis-je, voudriez-vous me la lire ?

Inutile de dire que mon compagnon en était absolument incapable. De fait, il avait perdu l'usage de la parole. L'embarras et l'inquiétude se devinaient en toute sa personne. Je sentais presque la chaleur de sa gêne ! Naturellement, on est habitué à ce genre de situation ; les gens s'imaginent adopter une certaine contenance en la présence d'un aveugle — un peu comme s'ils étaient devant monsieur le curé !

Petit à petit, son calme lui revint et en même temps la parole.

— Je vous demande bien pardon, Monsieur... Je ne savais pas du tout... J'espère que je ne vous ai pas vexé et que...

— Pas le moins du monde..., au contraire, vous m'avez fait plaisir. Ce que nous aimons le mieux, nous autres aveugles, c'est justement qu'on ne remarque pas notre infirmité. Tout est là !

— Je comprends, dit mon compagnon, on a sa fierté, hein ?

Puis il ajouta :

— A la guerre ?

J'en convins.

— Moi, j'ai eu de la chance, dit-il ; à Ypres, j'ai reçu un bout de shrapnell, mais on me l'a enlevé.

— Vous étiez dans l'infanterie ? demandai-je.

— Dans les mitrailleuses, machines à suicides... Nous étions six, j'étais le numéro un.

— Vous portiez le trépied, hein ?

— Et je faisais partir le coup ! Où étiez-vous, Monsieur, si je peux me permettre ?...

— De fait, dans le génie ; mais, la plupart du temps, j'ai été dans le Service des Renseignements. Nous en reparlerons plus tard. Maintenant, je voudrais en entendre davantage sur vos fameuses leçons. A propos, je trouve qu'il est temps que nous nous présentions. Mon nom est Barry Shere. Puis-je connaître le vôtre ?

— Alf Noseworthy, Monsieur.

— Vous n'êtes plus dans l'armée, je suppose ?

— Non, j'ai repris mon ancien métier d'électricien. Je suis un bon ouvrier : montage de T. S. F. et toute cette partie-là. Vous seriez étonné si je vous disais le nombre de postes, d'appareils à galène et à lampes et d'amplificateurs que j'ai montés !

— J'ai un poste à lampes, dis-je, il m'est presque indispensable : il me remplace les journaux.

— Quelle marque ? ajouta Alf rapidement.

Je lui dis le nom.

— Ça ne vaut rien, Monsieur. A moins que vous ne soyez de la partie, vous avez constamment des parasites. Il faudra que j'aie vous arranger ça, si vous le permettez ?

Je le remerciai, car il avait raison au sujet des parasites.

— Maintenant, dis-je, revenons à vos leçons. J'admire votre entreprise !

Mr. Noseworthy toussota légèrement.

— Tout homme a ses illusions. Mais j'ai tout de même assez de bon sens pour me rendre compte que, si l'on veut arriver haut, il faut commencer par le commencement. C'est pourquoi cette annonce a attiré mon attention. Elle m'a vraiment sauté aux yeux !

— Lisez-la-moi.

Le rêveur s'éclaircit la voix et entonna d'une voix monotone :

— « Quelles sont vos fautes en anglais ? Elles peuvent déplaire aux autres autant qu'elles peuvent vous nuire. »

— Quelles fautes ? demandai-je, bon apôtre.

— Nous y voilà, Monsieur : « Je suis monté en haut. — Je suis descendu en bas. — Vous et moi, on sortira. — Tant qu'à moi... — Bien souvent de fois », etc... Si quelqu'un, que vous voyez pour la première fois, commettait ces fautes, vous inspirerait-il le respect ? Seriez-vous prêt à en faire votre ami ?

— Certainement, dis-je.

— Les gens de l'annonce ne pensent pas comme vous, répondit Alf tristement. Et voilà qui est pire, Monsieur ! Ecoutez. Peut-être, d'ailleurs, vous aussi, faites des fautes et vous en êtes inconscient ? Ne dites-vous pas, par exemple : « Si j'ouvrais la fenêtre... — Je vous amènerai un livre. — J'ai rêvé à vous. — Cet homme est content de soi. »

— Moi-même, j'ai toujours des hésitations à ce sujet, dis-je.

« Qui a commencé cette bataille ? » ajoutai-je.

— Vous voulez dire : qui a mis l'annonce ?

— Oui.

— C'est un certain Mr. Homer Keedick, répondit Alf avec respect.

— Ah ! Et de quelle partie de l'Amérique opère ce monsieur ?

— On ne parle pas d'Amérique, Monsieur. Mr. Keedick habite Fulham Road.

— Une succursale, je suppose. Votre ami est certainement Américain de corps et d'âme. Eh bien ! qu'avez-vous répondu à son annonce ?

— J'ai écrit, et, par retour du courrier, j'ai eu son système : « Le Système Universel. Se corriger soi-même. Pas d'études fatigantes. A la portée de tous. Prenez l'habitude de parler correctement », émit Alf pompeusement.

— Je ne pense pas que Mr. Keedick fasse tout cela gratuitement ?

— Oh ! non, Monsieur. Il y a de petits... honoraires. Je les lui ai envoyés et je reçois chaque semaine un examen.

— En avez-vous un, là?

— Oui, je l'ai apporté ici, pour étudier. Il faut que je l'envoie demain,... et il y a quelques réponses dont je ne suis pas très sûr...

— Dites-moi les questions?

Alf ouvrit un papier et commença :

— Doit-on dire : « Il l'a mariée » ou « Il l'a épousée »? — « J'ai cassé mon bras » ou « Je me suis cassé le bras »? — « Cette alcool est très forte » ou « Cet alcool est très fort »? — « Des gens fortunés » ou « Des gens riches »? — « Une affaire conséquente » ou « Une affaire importante »?

Il y en avait encore bien davantage et il me lut tout jusqu'au bout. Alors, avec ma faible assistance, il corrigea quelques réponses.

— Je vous suis bien reconnaissant, Monsieur, dit-il, quand nous eûmes fini. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je veux faire des progrès.

— Je suis ici presque tous les jours, vers cette heure-ci. Quand vous le voudrez, apportez votre travail, nous l'attaquerons ensemble. Ma conversation s'en améliorera peut-être aussi.

— Merci infiniment, Monsieur. Naturellement, ceci est juste le début de la chose... Mais, comme je vous le disais : il faut commencer par le commencement. C'est pourquoi, d'abord, je dois finir ce premier fascicule. Quand j'en serai capable, Mr. Keedick a un autre cours tout prêt pour moi : *Equilibre et Personnalité*. Ça, c'est vraiment ce que je vise.

— Mr. Keedick a l'air d'être un homme universel! L'avez-vous déjà vu?

— Non. « Réponse sera faite par écrit seulement », dit l'annonce. Pensez-vous que je pourrai jamais arriver au second cours? me demanda-t-il ardemment.

— Je n'en doute pas! répliquai-je.

— Ce qu'il y a d'ennuyeux chez moi, poursuivit-il, c'est que je manque de persévérance. J'ai mon ambition, n'ayez pas peur, mais je n'ai jamais encore trouvé une affaire à laquelle je me donnais vraiment. J'aimais bien le métier de mitrailleur, mais on ne peut pas espérer que la guerre dure tout le temps, n'est-ce pas?

— Et votre électricité? votre T. S. F.?

— J'ai pas mal de clients, je comprends mieux

que la plupart toutes les ficelles, mais mon cœur n'y est pas... Est-ce que je peux vous raconter quelque chose?

Apparemment, il ne m'avait rien raconté jusqu'ici!

— Allez-y!

— Je vais vous dire quelle est vraiment mon ambition..., mon rêve de toujours... Je voudrais être acteur, artiste comique aux *Folies Bergères*! C'est pourquoi je dépense mes économies en leçons de conversation...

— Je ne pense pas que la correction de langage soit indispensable au music-hall, observai-je.

— Non, Monsieur, mais c'est le *Traité d'Equilibre et Personnalité* que je guigne... et, tant que je n'aurai pas fini l'autre, je ne l'aurai pas. La personnalité..., voilà ce qu'il faut pour la rampe! Et c'est justement ce que je n'ai pas!

— Qu'en savez-vous?

— Parce que j'ai essayé, Monsieur! Pendant la guerre, à l'arrière, quand on se réunissait plusieurs copains et qu'on organisait un concert, histoire de se changer les idées! Vous savez, c'était l'adjudant qui présidait et puis une demi-douzaine de sous-officiers, alignés sur des chaises de cuisine, au premier rang...

— Et vous n'avez pas réussi?

— Non, je faisais un four... On me sifflait... Tout le monde se moquait de moi. Les types du fond crevaient de rire, mais pas de ce que je disais. Ils se fichaient de moi, je leur ai demandé après! Non, pas d'entrain! pas de personnalité! C'est bien embêtant! A part ça, tout allait bien, je crois. Mes chansons étaient réussies : je les composais moi-même. Cependant, la meilleure que j'ai faite, je ne l'ai jamais chantée... Elle n'était pas digne de ce public-là! Je l'ai toujours réservée... Encore maintenant... j'attends une occasion...

— Quel en est le titre? demandai-je.

Evidemment, il attendait cette question.

— *Les lèvres qui touchent le hareng saur n'approcheront jamais des miennes*, répliqua Alf avec une modeste fierté. Je vais vous chanter le premier couplet. Je sais que vous n'en parlerez pas, ajouta-t-il dans un excès de généreuse confiance.

Il poussa sa chaise un peu plus près, plaça sa main sur mon genou gauche et entonna son couplet d'une voix qui remplissait entièrement le parc.

— Pensez-vous qu'on m'écouterà? me demandait-il quand il eut fini.

— Il faudra bien, dis-je avec bonne foi.

— Merci de cette parole encourageante, Monsieur.

Alf ôta sa main de mon genou et resta silencieux. Puis il soupira. Evidemment sa hardiesse l'abandonnait encore.

— Je ne sais pas... Je n'arriverai probablement jamais à rien. Mon pauvre bonhomme de père avait bien raison! Il avait l'habitude de me dire : « Toi, Alfie, tu resteras à la maison! Tu es un bon à rien, voilà ce que tu es! Un vrai bon à rien! » D'un sens, il s'est trompé, parce que, à Ypres... Evidemment, il ne pouvait pas prévoir la guerre; mais, d'un autre côté, il a eu joliment raison!..

Alf soupira de nouveau...

— Vit-il toujours? demandai-je.

— Non, Monsieur, voilà bientôt dix ans qu'il a été rejoindre ma mère : les raids d'avions, pendant la guerre, l'ont fini. Je crois, cependant, qu'il n'avait pas toujours tort. Un bon à rien! Electricien et monteur de T. S. F. : voilà ce que je suis et ce que je resterai! Les aventures ne sont pas pour moi ni pour vous non plus maintenant, je suppose. Nous sommes tous deux mis au rancart!

— C'est bien certain! dis-je simplement — sans savoir que je me trompais sur nos deux avenir!

II

DERRIÈRE LE RIDEAU

Autrefois, j'étais un grand amateur de théâtre — et je le suis encore. Mais, naturellement, il y a certains spectacles qui, maintenant, me plaisent moins. Par exemple, si je vais à une revue, les chansons et les jeux de mots m'amuse toujours autant — et même plus, — mais, s'il y a trop de danses ou d'effets de scène, j'abandonne

ma place et cherche quelque chose de plus divertissant.

Il m'arrive parfois d'aller au foyer des artistes : j'ai là de bons amis. Cependant, je n'y vais jamais sans invitation. On devrait réfléchir sérieusement avant d'aller voir un acteur dans sa loge : il est si complètement à votre merci ! D'après les informations de Maudie (j'introduirai Maudie un peu plus loin), l'actrice est dans une situation sensiblement meilleure, car elle peut toujours évincer un visiteur en prétendant qu'elle change de costume. Alors, elle le fait attendre en plein courant d'air, indéfiniment, jusqu'à ce que l'habilleuse, entre-bâillant furtivement la porte, annonce triomphalement à sa maîtresse que l'indésirable a abandonné ses positions !

Maudie est la femme de mon ami Hal Horner, lequel se fait une moyenne de trois cents livres par semaine pour faire rire Tout-Londres plus fort que n'importe qui.

La première fois que j'ai rencontré Hal, c'était à un concert du front, près de Poperinghe, au début de 16. Son répertoire, ce soir-là, avait été de premier ordre. Celui-ci, sachant que je partais en permission le lendemain, surmonta sa timidité pour me demander si je voulais bien lui rendre un service : sa femme, me dit-il, ne touchait pas l'allocation accordée aux femmes de mobilisés, et la matérielle à Belham semblait en assez mauvaise posture. Ne pourrais-je pas parler à qui de droit pour mettre les choses au point ?

J'eus la chance de réussir dans mes démarches et j'en fus récompensé par l'amitié de deux braves gens. J'allai voir Maudie à Belham : sans parti pris, elle était laide — et elle m'assure qu'elle l'est encore bien davantage, maintenant. (C'est un fait certain qu'elle doit à la renommée de son mari de toujours chanter dans les chœurs, dernière rangée au fond !) Mais, tout de suite, je fus conquis par son sourire courageux et l'opiniâtre bravoure avec laquelle elle endurait un semblant de famine. A chaque fois que nous nous revoyons, cette occasion en est célébrée.

Je dois ajouter qu'après l'Armistice Hal ne retourna pas à son bureau ; on lui offrit, en tant que premier comique, un fabuleux salaire dans un

théâtre du West-End — laquelle situation il accepta, à condition que sa femme serait également engagée dans la pièce. Ils ne vivent plus à Belham ; ils ont maintenant un appartement à Knightsbridge et une petite maison à Maidenhead. J'ai visité bien souvent leurs deux *homes*.

Un soir, attiré à l'*Elysium Theatre* par le nom de Hal Horner, je m'y suis rendu, escorté par mon jeune parent et ami, Nigel Dexter. J'avais passé l'après-midi en compagnie de Alf Noseworthy et j'éprouvais le besoin d'une détente morale.

Depuis notre première rencontre, trois semaines auparavant, nous étions devenus bons amis. Ensemble, nous avons tourné et retourné le système de Homer Keedick : « se corriger soi-même ». Ensemble nous avons médité les questions du grand homme et envoyé nos réponses les plus recherchées. Heureusement, nous avons eu la chance de rencontrer son approbation et, autant que je pouvais en juger, Alf était en bon chemin de gagner son diplôme, lequel l'autoriserait à « attaquer » le cours suivant : *Equilibre et Personnalité*. De plus Alf était venu chez nous arranger notre poste de T. S. F., et les parasites n'étaient plus qu'un mauvais souvenir.

Nigel et moi étions assis aux fauteuils du bout de notre rangée : j'aime m'asseoir là, cela m'évite d'escalader les jambes de mes voisins et c'est plus près de la porte. Peu de temps après le lever du rideau, Nigel tressauta et je l'entendis pousser une exclamation de surprise.

— Barry, mon vieux, dit-il (il a juste vingt ans et, quand il me donne cette épithète, il est persuadé que je la mérite), tu as l'air d'avoir tapé dans l'œil de l'une des chanteuses !

— Es-tu sûr que ce n'est pas toi ?

— Non. Vais-je lui faire signe ou lui répondre par « un regard farouche » ?

— Je répondrai moi-même, répliquai-je avec dignité, et je le fis.

Nigel, évidemment, fut un peu choqué.

— Elle t'a vu, m'expliqua-t-il, et elle a l'air complètement emballée ! Est-ce que tu la connais depuis longtemps ?

— A-t-elle un nez retroussé ?

— Oui, bien en trompette !

- Et une grande bouche?
- Fendue jusqu'aux oreilles ; mais...
- C'est Maudie ! dis-je.
- Maudie ? Est-ce que tu connais leurs prénoms aussi ?

Le ton de Nigel était entièrement changé : il y percevait du respect. Il continua :

- Histoire d'avant-guerre, hein ?
- Presque, dis-je. Elle est la femme de Hal Horner. Est-ce que tu voudrais la connaître ?
- Non, pas positivement, répliqua Nigel avec la brutale franchise de la jeunesse. Mais il y a plus appétissant à l'autre bout !
- Après tout, dis-je, peut-être ne devrais-je pas encourager...

— Tu peux arrêter tes discours de grand-père, m'avertit Nigel.

Puis il ajouta avec emphase :

- Est-ce que nous irons faire un tour au foyer après la représentation ?
- Non. Je me faufilerai probablement par la porte de service pendant l'entr'acte.
- Impossible, elles sont toutes fermées !
- Attends, tu vas voir !

Comme prévu, au moment de l'entr'acte, une ouvreuse vint me demander si j'étais le capitain Shere.

— Oui, dis-je. (Les Horner sont les seuls de mes amis qui m'ont conservé mon titre militaire.)

— Mrs. Horner serait très heureuse si vous pouviez venir la saluer, dit la femme.

— Merci, répondis-je, et je me levai. Est-ce que tu viens, Nigel ?

Et j'ajoutai sans faire attention :

— Ou aimes-tu mieux rester ici ?

Nigel fit semblant de prendre ma demande en considération.

— Eh bien...

— Très bien ! dis-je, tu as raison, je serai bientôt de retour. Tu peux lire les réclames au dos du programme !

En l'espace d'une seconde, Nigel fut sur pied.

— Mon vieux Barry, ne sois pas rosse !

— Alors, allons-y ! Donne-moi ton bras.

Maudie vint au-devant de nous à la porte de service et m'accueillit d'une façon qui, je crois,

choqua encore Nigel. Les gens de théâtre embrassent si facilement ! Elle nous conduisit au travers de la scène, nous faisant passer tout près du rideau, pour éviter une équipe d'ouvriers changeant les décors à une vitesse surprenante, et, peu après, nous nous trouvâmes dans la loge de Hal Horner, laquelle, comme toujours, était pleine de monde. Une minute plus tard, Hal me serrait avec effusion les deux mains et me poussait dans un fauteuil.

— Ça, c'est épatant ! Je me demandais quand je vous reverrais. Sam ! lave ce verre pour le capitaine ! Est-ce que Monsieur est un de vos amis ?

Je présentai Nigel. Hal le reçut avec son enthousiasme habituel.

— Une chanteuse vient justement de...

— Quelle rangée ? demanda brièvement Hal.

— Devant, dis-je.

— La deuxième en partant du bout.

— Blonde ?

— Oui.

— Cheveux coupés, je suppose ?

— Exactement.

— Il y en a toute une collection, de l'autre côté, dans le couloir, en ce moment, dit Hal. Allez jeter un coup d'œil, mon vieux, et, si vous la trouvez, je l'inviterai à venir fumer une cigarette ici avec vous. Maintenant, il faut que je change pour la scène de la *Poupée hollandaise*. Excusez-moi un instant. Captain Shere, puis-je vous présenter à miss Lil Montgomery ? Elle est assise à côté de vous. Parlez au capitaine cinq minutes, ma petite Lil !

J'entendis une voix rauque murmurer quelque chose, ensuite le bruissement d'une portière de perles et je fus laissé seul dans une atmosphère sursaturée de chypre. Depuis mon entrée dans la pièce, j'avais été conscient de cette odeur. Hal s'était retiré dans son sanctuaire avec le fidèle Sam. Celui-ci m'avait placé un gobelet dans les mains, et Maudie, apparemment, avait dû aussi quitter les lieux. Le sieur Nigel était probablement en train de jouer, dans le couloir, le rôle de Paris au mont Ida !

En entendant la respiration de miss Montgomery, j'avais conclu qu'elle était une personne

assez forte et d'environ trente-cinq ans. La pièce était assez calme.

— Est-ce que vous jouez dans cette revue? demandai-je.

— Oh! non, répliqua-t-elle d'une voix contrainte et artificielle, comme l'on en emploie vis-à-vis des personnes malades (je suis habitué à ces façons).

— Vous êtes venu pour voir Hal, comme moi, suggérai-je.

— Oui, c'est cela. J'attends un ami qui doit venir me voir ici, d'un moment à l'autre... J'ai fait du théâtre, moi aussi.

— Attendez voir..., dis-je... Lil Montgomery?... Je me souviens maintenant! Je vous ai vue avant la guerre. N'était-ce pas dans *The Banana's Girl*?

— Eh bien! vous en avez, une mémoire! répondit ma compagne, transportée aux nues.

— Il y a des personnes dont on se souvient mieux que d'autres. Vous meniez le défilé dans la *Marche des Fruits tropicaux*. Vous êtes grande et blonde, n'est-ce pas?

Ceci lui alla droit au cœur.

— Tout à fait cela! Seulement mes cheveux sont plutôt châtains maintenant. Je trouve que vous êtes absolument merveilleux!

Je m'étais fait une amie.

— Et vous avez quitté la scène?

— Oui, je fais du cinéma.

— Ce doit être très intéressant. Oh! à propos de théâtre... Hal! appelai-je, êtes-vous là?

— Présent! répondit une voix assourdie.

— Pourriez-vous trouver un rôle de chanteur comique à un jeune homme de mes amis?

— Quel genre de tête a-t-il?

— Je ne sais pas, je ne l'ai jamais vue...

— Oh! je vous demande pardon, mon vieux. Et sa voix?

— Je ne sais pas trop, mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est une forte voix!

— Est-ce qu'il a déjà chanté?

— Seulement dans les concerts de l'arrière pendant la guerre et il n'avait pas beaucoup de succès... (Et je racontai la triste histoire de Nowsorthy.) Il ne demande qu'à apprendre, il est bien persuadé qu'on n'entreprend quoi que ce soit

que par le commencement, et les débuts ne le rebutent pas.

— Ça n'a pas l'air très encourageant, capitaine. Quel est son métier?

— Ouvrier électricien.

— Un électricien? dit miss Montgomery soudain.

— Oui, et un técéfiste épatant — et un chic type aussi. Mais, pour le moment, il n'y a que le théâtre qui compte. Vous savez comme ça peut les empoigner!

— Est-ce qu'il aimerait faire du cinéma? suggéra miss Montgomery. Parce que, dans ce cas, je pourrais faire quelque chose pour lui.

— Vraiment?

— Oui, j'en suis à peu près sûre. Naturellement, sa voix ne lui serait pas d'un grand secours : ma firme ne fait pas de films sonores.

— Je crois que cela lui serait égal, lui affirmai-je, mais je vous serais extrêmement reconnaissant si vous pouviez lui mettre le pied à l'étrier. J'ai idée que l'écran satisferait tout aussi bien son ambition que la scène. Ce qu'il recherche avant tout, c'est une occasion de se distinguer. Pourrais-je vous l'envoyer?

Le téléphone retentit sur la table de Hal, et Sam accourut. Il annonça ensuite :

— A la porte du foyer, Monsieur... Quelqu'un pour vous, miss Montgomery,... un nom comme Prawn?...

— Mr. Flawn, corrigea miss Montgomery.

— Demandez-lui d'entrer et offrez-lui quelque chose, fut la cordiale invitation de Hal.

Mais déjà miss Montgomery était debout.

— Je crois, mon cher, que j'irai plutôt le recevoir, dit-elle. Vous ne le connaissez pas : il n'est pas habitué à ce genre d'endroit. Merci quand même!

Hal rejeta la portière et apparut travesti en poupée hollandaise.

— Je vous accompagnerai, dit-il ; c'est de l'autre côté de la scène et le chemin est plein d'embûches. Je reviens dans une minute, capitaine!

— Bonsoir, dit miss Montgomery, me prenant la main et me la secouant énergiquement. Je serai heureuse si je peux aider votre ami.

— Je vous remercie, répondis-je. Où pourrait-il s'adresser ?

— Au secrétaire du Studio Mayfair. Les bureaux de Londres sont à Golden Square. Vous trouverez le numéro dans l'annuaire. Bonsoir ! C'est splendide, votre maquillage, Hal !

Ils partirent ensemble et Nigel entra.

— Eh bien ! tu l'as trouvée ?

— Ah ! mon pauvre vieux ! Quelle déception ! Haute comme trois pommes, maigre comme un clou... Naturellement, c'est tout ce qu'elles se mettent sur la figure qui vous trompe ! conclut amèrement le pauvre Nigel.

— Sûrement ça et la distance. Si tu pouvais te souvenir de ces deux vérités, mon cher ami, pendant encore dix ans, tu t'évitais, dans le futur, bien des désillusions !

— Le rideau est levé ! annonça Nigel avec dignité. Je retourne à ma place. Tu restes encore un peu ici ?

Et il sortit d'un air majestueux... Sam et moi échangeâmes un coup d'œil...

Bientôt Hal apparut, pressé.

— C'est bien... Lil l'a certainement trouvé... observa-t-il, en parlant de Mr. Prawn ou Mr. Flawn. Donne-moi un verre d'eau, Sam ! (L'eau est la seule boisson que Hal s'autorise durant les heures de travail.) Combien me reste-t-il ?

— Sept minutes.

— Ça va ! Nous pouvons maintenant causer un peu, capitaine. Qu'est-ce que c'est que votre comique ? Comment s'appelle-t-il ?

— Alf Noseworthy.

— Quel nom à coucher dehors !...

Puis Hal ajouta plus respectueusement :

— Pourquoi voudrait-il faire du théâtre ?

— Le malheureux est atteint d'une folie très commune de nos jours : le besoin de faire quelque chose qui le sortira de l'ombre où il végète ; être, ne serait-ce que cinq minutes, « quelqu'un » dont on parle.

— Je sais, dit Hal ; moi aussi, autrefois, je n'étais « rien ». Combien je haïssais mon existence ! C'était une espèce de frousse, de panique. Je me voyais passant toute ma vie dans la même rue, avec, autour de moi, les mêmes gens ; chaque

maison pareille à la mienne, là, pour toujours, toujours... jusqu'à ce que je meure et que je sois couché sous une tombe pareille à des milliers d'autres! Je disais souvent à Maudie : « Si seulement on pouvait parler de moi, dans les journaux, une fois, une seule fois! »

— Les idées de Alf ne sont pas si osées! dis-je. Il veut seulement se faire remarquer en tant que comédien. Je ne pense pas qu'il espère atteindre le sommet de la gloire; tout ce qu'il veut, c'est sortir un peu de l'ombre dans laquelle il végète. Le cinéma serait tout aussi bien qu'autre chose: c'est pourquoi j'ai accepté l'offre aimable de miss Montgomery. A propos, croyez-vous qu'elle tienne ses promesses?

— Je ne suis pas si sûre de Lil que je l'étais avant, répliqua Hal pensivement. Elle est une vieille amie à Maud et à moi, mais... vous savez comme sont les gens?... Ils s'emballent pour des types bizarres et, après cela, vous n'avez plus si confiance en eux! C'est une drôle de business que le cinéma! C'est nouveau, inexpérimenté, et surtout c'est une affaire internationale! Et le point de vue des internationaux sur ce qui est honnête et franc ne semble pas très juste. Je n'ai pas beaucoup aimé la tête de ce Mr. Flawn, tout à l'heure. Il s'occupe de cinéma aussi...

— Comment est-il?

— Il ressemble à l'un de ces hommes que l'on voit à Hyde Park, le dimanche après midi. Pas un de ces camarades à voix éclatante; non, un de ces fanatiques qui parlent bas, sous un arbre, à l'écart de la foule, et qui déversent leurs discours dans les oreilles de petits groupes. Des yeux fuyants, une moustache frisée, un air haineux...

Hal était debout, personnifiant l'absent Mr. Flawn.

— Et c'est lui qui va s'occuper de Alf Noseworthy?

— Ça m'en a tout l'air! Je sais que lui et Lil sont grands amis en ce moment.

Alors, un léger coup à la porte et la voix d'un gamin :

— Mr. Horner, s'il vous plaît!

— Bon! J'arrive.

Hal ajouta :

— J'aurais aimé vous recevoir d'une façon plus cordiale, mais je suis en scène maintenant jusqu'à la fin de la représentation.

Il me prit par le bras et me conduisit à la porte.

III

DERRIÈRE UN AUTRE RIDÉAU

Le lendemain, je mis Alf Noseworthy en contact avec le Studio Mayfair et, lors de notre rencontre suivante, à Kensington Gardens, il me fit son rapport.

La matinée était fraîche et ma mère avait protesté.

— Il faut absolument que je sorte, dis-je avec beaucoup de fermeté. J'ai un rendez-vous.

— C'est le printemps, je suppose, remarqua ma mère. Est-elle blonde ou brune?

Ma mère et moi, nous affectionnons ce genre de plaisanteries.

— Je ne la connais pas encore assez bien pour le lui demander, dis-je, mais je sais qu'elle fume du gros gris et qu'elle était autrefois artilleur.

— Oh! ton ami l'électricien!

Ma mère n'en dit pas plus long, mais me pressa affectueusement le bras et m'ouvrit la porte. Je peux très bien ouvrir les portes moi-même, mais...

Une demi-heure plus tard, j'étais à ma place habituelle, sous le grand marronnier, et, après avoir renseigné deux clients sur l'heure et écouté une dispute entre un fox-terrier et un berger irlandais, je me rendis compte de la présence respectueuse de Alf Noseworthy.

— Est-ce vous, Alf? demandai-je. Ou bien parlé-je à Douglas Fairbanks?

Alf était très flatté.

— Ah! Monsieur, dit-il, je ne peux pas dire que j'en sois arrivé là, ... mais j'ai débuté...

— Asseyez-vous et racontez-moi ça! Êtes-vous allé aux bureaux du Studio Mayfair?

— Oui, Monsieur.

— Quel genre de maison est-ce ?

— C'est tout petit, mais très chic : des glaces partout, des cloisons en verre, le tout fraîchement verni.

— Et avez-vous vu Mr. Flawn ?

— Oui.

— Comment est-il ? demandai-je, pensant à la description de Hal Horner.

— Il a l'air d'un étranger, Monsieur. Très brun avec de drôles de petits yeux qui regardent, pardessus votre épaule, la glace derrière, pendant qu'il est en train de vous parler. Il m'a dit qu'il n'était lui-même qu'un employé de l'agence et qu'il avait pour mission de recruter les éléments pour un nouveau film, un grand film « tout britannique », naturellement.

— Où est le Studio ?

— Dans le comté d'Essex, Monsieur.

— Cela peut être n'importe où entre Layton et Colchester ; c'est très vague !

— C'est loin de Londres, tout à fait en dehors de la banlieue. On est en train de transformer toute la propriété pour pouvoir y tourner des films relatifs à la vie à la campagne, à la chasse, à la pêche. Vous voyez le genre ? Mais ce ne sera pas prêt de sitôt !

— Pourquoi ?

— J'ai cru comprendre que le scénario n'était pas encore tout à fait au point. Et puis, aussi, il y a les acteurs à engager. Également les plans pour leur installation électrique ne sont pas bien arrêtés...

— Ah, dis-je, la Société des Studios Mayfair m'a tout l'air d'une affaire assez bancale !

— Il est certain que, jusqu'à présent, ils m'ont l'air de faire beaucoup de bruit pour rien — ça, je l'admets, Monsieur ; — mais un débutant comme moi ne doit pas s'attendre à trop beau. Et puis aussi...

— Quoi ?

— Il y avait, dans les bureaux, une jeune fille en train de travailler, ... une sténo-dactylo...

— Ah !

— J'ai compris qu'auprès d'elle ce me serait toujours un plaisir de faire n'importe quoi...

— Jolie ?

— Ah! oui, Monsieur. Aimeriez-vous la connaître?

— Elle est là?

— Oui, Monsieur.

Alf éleva la voix et appela :

— Edna!

J'entendis un pas léger sur le gazon et sentis, immédiatement, une vague odeur de *Jockey Club* (1).

— Je vous présente miss Edna Butterick, Monsieur, annonça Alf comme il aurait dit : « Voici Hélène de Troie! »

Je me levai et lui serrai la main.

— Enchanté de faire votre connaissance, miss Butterick, dis-je. Voulez-vous vous asseoir?

La jeune femme prit la chaise de Alf et nous causâmes. Je suppose que miss Butterick doit avoir environ vingt ans, qu'elle est menue et vive; en tout cas, elle possède une bonne dose de sens pratique, mais, cependant, un grand fonds de sentimentalité.

— On m'a dit que vous aviez une belle situation dans les Studios Mayfair, dis-je.

— Je suis tout le personnel pour le moment, répliqua miss Butterick, confirmant ainsi ce que je pensais. Au bureau, il y a juste Mr. Flawn et moi. La société s'est formée il y a quelques semaines seulement et, jusqu'à présent, il n'y a pas grand'chose à faire. J'ai eu cette situation par une annonce dans le journal et j'étais joliment contente! Ce n'est pas drôle d'être sans travail à Londres quand on n'a personne pour vous aider!

— Êtes-vous toute seule? demandai-je.

Alf soupira affectueusement.

— Hélas! oui! Quand Mr. Flawn m'a fait demander, je ne pouvais même pas lui donner une référence convenable! Il n'a pas eu l'air d'y faire très attention, heureusement!

— Vous fait-il beaucoup travailler?

— Jusqu'ici, il n'y a, pour ainsi dire, rien à faire. J'ai juste tapé quelques lettres et recopié un scénario; mais je crois plutôt que Mr. Flawn voulait simplement m'occuper.

— Il semble qu'il n'ait pas l'idée de vous laisser

(1) Cigarettes bon marché en Angleterre.

partir ! Est-ce parce que vous êtes photogénique... et Alf aussi ?

— Alf trouve que je ressemble à Mary Pickford, répliqua miss Butterick modestement.

— Et vous espérez qu'un jour on vous verra sur l'écran tous les deux ?

— C'est notre espoir, Monsieur ; mais nous sommes préparés à attendre.

J'aventurai une question de prime importance :

— Alf, avez-vous, de ces gens, une offre définitive ou un contrat quelconque ?

— Rien de signé encore, Monsieur. Mais nous sommes arrivés à nous entendre sur plusieurs points. Mr. Flawn nous a fait remarquer que, n'ayant tous deux aucune expérience de l'art muet, il nous faudrait prendre quelques leçons : expression des sentiments, enregistrement des émotions, gesticulation, etc...

— Je sais... Et « personnalité et équilibre »... Alf, vous avez découvert un second Mr. Keedick !

— Je ne crois pas, Monsieur — si vous voulez me permettre, — Mr. Flawn a entièrement écarté la question des honoraires.

— Très élégant de sa part, mais je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est un attrape-nigaud, tout cela... Vous ne paierez pas de prime, j'espère ?

— Oh ! non, dit miss Butterick. Nous n'avons pas d'argent, d'ailleurs ! Nous dédommagerons avec notre travail. Moi avec ma sténo et Alf avec son électricité.

— Ils sont en train de faire de grandes installations dans leur nouveau studio, expliqua Alf, des projecteurs et des éclairages pour prises de vues. Je vais aller là-bas dans quelques jours. En revanche, j'aurai un cours gratuit de « Jeux de Scène en Art muet » et Edna aura le sien en retour de son travail de bureau...

— Mais il faut que vous ayez un engagement écrit, persistai-je.

— Nous l'aurons, Monsieur ; il est tout réglé. Mais il ne peut être signé avant que Mr. Spargo soit là.

— Et qui est Mr. Spargo ?

— Le directeur de la Société, Monsieur. A

présent, il est sur le Continent en train d'organiser...

— Un film « tout britannique » ? Je comprends !

— Je crains que vous ne soyez pas très enthousiasmé par nos projets, Monsieur, remarqua Alf, avec un air de reproche.

— Cette affaire n'a pas l'air aussi sûre que la Banque d'Angleterre. N'avez-vous pas quelques doutes, miss Butterick ?

La réponse d'Edna fut nette :

— Hélas ! si ! mais les gens dans notre position doivent risquer. La plupart des « stars » sont parties de rien. Mais pourtant, conclut-elle, je ne peux pas passer toute ma vie à taper des lettres à la machine !

— Et nous nous soutiendrons l'un l'autre, quoi qu'il arrive ! ajouta Alf simplement.

Évidemment, il était superflu d'argumenter, considérant la béatitude de mes deux jeunes amis ! Je les congédiai avec ma bénédiction et les priai de me faire savoir si la Société des Studios Mayfair se permettait de les rudoyer !

* * *

Le même jour, j'avais un autre rendez-vous — un rendez-vous avec mon oncle sir Gavin Dexter. C'est le demi-frère de ma mère et le père de mon jeune cousin et ami Nigel. Vous, lecteurs, n'avez probablement jamais entendu parler de sir Gavin Dexter, mais le monde lui-même ignore ses plus grands hommes...

Plus tard, la nation lui érigea un monument, pour le moment, nous nous moquons tous de lui ! Les gouvernements et les ministères peuvent se former et se dissoudre — bons ou mauvais nous les saluons tous avec un grand enthousiasme, si ce n'est à leur arrivée, c'est à leur départ, — mais le fidèle serviteur qu'est mon oncle demeure.

Son nom est inconnu à l'homme de la rue ; mais c'est lui qui raffermirait l'autorité des têtes inexpérimentées ou qui modère l'enthousiasme des ardents, dans chaque nouvelle nomination de secrétaires d'État.

Il est ignoré, et, néanmoins, des centaines de fois sa grande expérience et sa haute sagesse

ont guidé nos gouvernements chancelants dans des crises aiguës et les ont sauvés d'une chute déshonorante. Il a rendu de nombreux services à l'Etat, mais quelques élus seulement le savent. De temps en temps son nom paraît dans les promotions d'un gouvernement étranger et il est autorisé à garnir sa poitrine d'une nouvelle étoile. Il a soixante ans, et, quand je l'ai vu pour la dernière fois, il y a de cela dix ans, ses cheveux étaient déjà blancs comme neige, mais ses yeux avaient un éclair de jeunesse derrière les lunettes cerclées d'or.

Non seulement il est le demi-frère de ma mère, mais il était aussi un ami très intime de mon père, et je l'ai toujours soupçonné d'avoir été pour quelque chose dans mon rappel du front, après deux ans de service actif, et mon expédition en 17, en Égypte, où je faisais un peu figure d'embusqué et où, cependant, ... je devais perdre la vue.

Mais je m'échappe de mon sujet : ce que je veux raconter est mon déjeuner avec sir Gavin, ou plutôt la conversation que nous eûmes ensuite.

Après avoir déjeuné dans l'intimité et la solitude de son club dans Piccadilly, nous nous retrouvâmes dans son bureau de White Hall. Là, confortablement assis dans un moelleux fauteuil, en possession d'un excellent cigare, je l'entendis agiter des papiers et donner des ordres à un très intime secrétaire. Enfin nous fûmes seuls et il vint me rejoindre près du feu.

— Comment va le monde ?

— Il se corrompt, mon pauvre vieux. Le globe entier semble prêt à la révolte, il est plein d'idées d'agitation, il écume, il bout : c'est le vol, la rapine... Et le point terrible, c'est que nos mains sont liées pour combattre ce mouvement !

— Maintenant, voulez-vous traduire ?

— Ne sois pas si effronté, alors !

— Pardon, racontez tout de même !

— Il n'y a rien que tout le monde ne sache déjà, mais on ne veut pas l'admettre. Nous préférons espérer que tout s'arrangera et nous nous grisons de ce leurre. Voilà où nous sommes. Il y a sur pied, aujourd'hui, dans le monde entier, toute une organisation pour ruiner la civilisation.

Ce n'est pas aussi clair que cela, c'est camouflé sous le titre de « campagne pour l'abolition de la guerre » et « création d'un office pour faciliter les relations internationales ». La vérité, naturellement, est que toute une bande de canailles, résidant, pour la plupart, à Moscou, sont en train, pour leur propre compte, d'enlever au monde la seule chose qui rende la vie belle : la liberté individuelle. Ils ont décidé que le plus gros obstacle qui se tienne entre leurs ambitions et eux, était l'Empire britannique où la liberté individuelle est plus respectée que partout ailleurs. Alors, l'Empire britannique doit disparaître !

— Très flatteur pour notre Empire !

— Oui, en effet ; mais les responsabilités pour ceux qui ont charge de le défendre en sont plus écrasantes. L'ennemi n'a pas encore marqué de points, mais il est terré au beau milieu de nous et ce sera le diable de l'en déloger ! Il a mis la main sur quelques éléments du Labour Party et il les tient bon. Regarde ce qui s'est passé, il y a un an ou deux, lors de la grève générale ? Quelle chance nous avons eue dans cette lutte en dessous ! L'ouvrier anglais a eu la révélation soudaine de ce que nous n'aurions pas osé lui dire, à savoir : qu'il avait été exploité et vendu pieds et poings liés par ceux-là mêmes qu'il avait appris à adorer et qui avaient été pour lui les apôtres de la liberté. En plus, ce fut une révélation pour le pays et pour tous les citoyens qui ne s'occupent pas de politique que la menace de Moscou était quelque chose d'effectif et d'actif en même temps ! Des roubles de la Russie ! Des félicitations des Bolcheviks ! Nous aurions peut-être pu arracher le mal dans ses racines pendant que le pays y était préparé. Alors que, hélas ! nous avons tout juste pu appréhender le dessus du panier !

— C'était vraiment un coup bien monté !

— Bien monté ! Mais, Barry, la grève générale était le prélude d'une révolution, d'une vraie révolution !

Mon oncle se leva et je l'entendis se secouer comme un vieux cheval de bataille ; puis il continua :

— Heureusement, le gouvernement n'ignorait rien de la situation. Il avait mis sur pied toute

une organisation de transports et de ravitaillement pour tout le pays, et, le lendemain de la déclaration de la grève, le lendemain, tu entends bien ? tout le système fonctionnait. L'utilisation de la T. S. F. pour rassurer et reconforter la nation a été une chose merveilleuse. Je me suis souvent demandé ce que nous aurions fait sans elle?...

L'esprit de mon brave oncle s'alourdit et ce fut le silence complet ; moi aussi, j'étais songeur... Ce mot de T. S. F. m'avait reporté à Alf Noseworthy, puis à la conversation que j'avais eue avec lui, le matin.

— Pour parler d'individus de moindre importance, est-ce que votre situation vous met en rapport avec les escrocs professionnels de Londres ?

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Eh bien ! auriez-vous, dans votre collection d'indésirables, un type du nom de Flawn ?

— Non, pas que je sache.

— Ou un homme appelé Spargo ? Vous connaissez ?...

Mon oncle, cette fois, fut tout à fait alarmé !

— Spargo ! Je pense bien que je connais Spargo ! Mais toi aussi, tu le connais ?

— Non, je n'en avais jamais entendu parler avant ce matin. Il est simplement directeur d'une société qui se fait appeler « les Studios Mayfair » et dans laquelle entreprise l'un de mes amis voudrait entrer pour s'y faire une position.

— Oh ! oh ! cinéma ! Quel genre de cinéma ?

— Mon ami a vaguement entendu parler du projet de ne faire que des films « tout britanniques » ; mais l'affaire, dans l'ensemble, m'a paru si louche que j'ai pensé à vous la signaler.

— Tu as bien fait. C'est très intéressant. Ton ami, par hasard, n'aurait pas entendu parler du Dodekadelphi ?

— Non, je ne pense pas ; qu'est-ce que c'est ?

— C'est une société secrète, assez dangereuse, composée de douze de nos révoltés-nés, du genre intellectuel. Ils infectent l'Angleterre et l'Amérique de littérature malsaine et ils sont rattachés, sur le Continent, à une organisation cinématographique pour la vulgarisation des films révolutionnaires. Peut-être le Studio Mayfair en est-il la branche anglaise ?

— Alors, Spargo est un membre du Dodekadelphi ?

— Oui ; mais, à lui tout seul, il a plus d'importance que tous les autres réunis ; de fait, il est l'agitateur le plus dangereux de nos jours. Il est formidablement doué et, passe-moi l'expression, il a de l'estomac ! La plupart des intellectuels n'en ont pas. Ils ont du bagout ; à chaque fois qu'ils sont attablés devant un bon repas, ils sont capables de créer un nouvel avenir, un nouveau paradis terrestre, mais ils ne sont jamais prêts à risquer leur précieuse peau ! On retrouve ce même type d'homme dans toute l'histoire. Mais Spargo est différent ; lui, c'est un génie. As-tu jamais lu *la Peur* ?

— Il me semble avoir eu ce livre en main pendant la guerre...

— C'est exact. Il l'a écrit à cette époque. Il tendait à démontrer les expériences d'un simple soldat dans les tranchées, en Flandre. Ce fut la chose la plus réaliste et la plus dégoûtante qui soit écrite. Les critiques pacifistes s'en gargarisèrent et proclamèrent que, si telle était la guerre, la guerre devait cesser ! Ce qu'il y a de plus cocasse dans l'histoire, c'est que cet ouvrage avait été commandé par l'Allemagne et publié à ses frais, dans l'espoir de nous amener à une paix prématurée. C'était une belle idée ! Cependant il y eut un revers à la médaille, parce qu'il était évident que l'ouvrage arriverait aux oreilles des Allemands et que la même propagande aurait sur eux les mêmes effets. Mais, dans ce temps-là, l'Allemagne était traquée et jouait son va-tout. Eh bien ! c'est Spargo qui a écrit *la Peur*.

— Pour l'Allemagne ? Est-il Allemand ?

— Oh ! non. Personne ne sait où il est né. C'est un émule de Lénine, et les Dodekadelphi attendent sa visite pour Pâques. Ils attendront longtemps !

— Pourquoi ?

Sir Gavin ricana.

— Parce qu'il est en prison. Je l'ai fait arrêter ce matin à Southampton, comme il débarquait du bateau du Havre.

— Pour quelles raisons ?

— Ah! tu ne devinerais jamais pourquoi! Pour assassinat!

— Pour assassinat?

— C'est un cas d'extradition. L'ambassadeur américain s'est adressé à nous pour la remise de notre ami! On le demande à Butte, dans l'Etat de Montana. Il y a eu là, l'année dernière, une grande conférence de la Confédération du Travail. Un certain nombre de citoyens patriotes ont essayé de mettre à la porte ces semeurs de révolte, et alors le leader de ce parti a été tout bonnement assassiné dans la rue par Spargo! Tu vois que, dans bien des cas, il est plus qu'un intellectuel!

— Et vous allez l'expédier en Amérique?

— Je te crois! Mais j'ai averti l'ambassadeur que cela ne se passerait pas sans casse.

— Pourquoi?

— Parce que ses amis ne peuvent pas se permettre de le perdre. Il est un des trois grands meneurs dans le monde révolutionnaire et à tout point de vue le plus débrouillard. Les deux autres siègent à Moscou; lui, il circule. On ne peut pas se passer de lui!

— Mais comment peut-on le défendre? C'est un assassin!

— Il est bien facile de nier. On appellera cela un cas de persécution politique. On dira qu'on a forgé cette histoire. Il y aura des réunions dans Trafalgar Square et des suppliques: « Grâce pour Spargo ».

— Mais j'espère bien que vous n'en tiendrez pas compte?

— Certes, Mr. Spargo va partir pour les États-Unis! Nous allons nous en occuper aussi vite que possible. Avec les préparatifs des vacances de Pâques, la nouvelle de son arrestation ne se saura pas aussi rapidement. A propos, où passes-tu les fêtes de Pâques?

— Vos enfants nous ont aimablement invités, ma mère et moi, au Touquet, dis-je. Est-ce que nous vous y verrons?

— Oui, un jour ou deux, si possible. Tu connais le chemin de l'ascenseur? Bon! Au revoir! A bientôt!

IV

CORRIE LYNDON

Les Dexter sont des gens très moqueurs, à tempérament vif et enjoué. Une fois, un de leurs amis a dit d'eux : « Dieu protège la maison qu'ils occupent ! » Ils n'ont plus de mère, et ma mère est requise bien souvent pour leur servir de chaperon — ou plutôt de complice, comme je dis, car, s'il s'agit qu'elle se trouve avec mes cousines, il semble qu'elle encourage tous leurs instincts de frivolité. En tout cas, quand vous vous trouverez un intime de *Cœur-de-Bois*, la jolie propriété de sir Gavin, au Touquet, vous devrez être sur la défensive et attendre de pied ferme les critiques qui ne manqueront pas d'affluer, tant sur vous-même que sur votre mise ou sur votre façon d'agir.

Je dois avouer qu'en raison de mon infirmité je suis tenu à l'écart de la verve railleuse de la famille Dexter. Mon alliée fidèle, Vivien, la plus jeune de la bande, me prend généralement sous sa protection et, avec ma main sur sa mince et vigoureuse épaule, nous nous aventurons tous deux, avec plaisir, dans les bois du Touquet.

Je pourrais maintenant décrire le reste de la famille pour ne plus avoir à y revenir. Vous connaissez déjà sir Gavin, ainsi que Nigel, son plus jeune fils. L'aîné est Arturo — lieutenant de vaisseau Arthur Vigor Dexter. A bord de son contre-torpilleur, il se peut qu'il soit le maître absolu, mais, quand il est à terre, il a tout juste l'air d'un enseigne et même d'un aspirant de marine ! La fille aînée, Enid, a atteint maintenant le grand âge de vingt et un ans et elle est, d'après ce qu'on me dit, une « beauté ». Je le crois facilement, car elle était une très jolie fillette. Tout ce que je peux affirmer, c'est que sa beauté n'est pas du type langoureux, fichtre non !

Vivien est une grande gamine de dix-huit ans, avec des cheveux noirs et luisants coupés court, un nez retroussé et une langue qui ne peut se priver une petite roserie — surtout en discussion

avec Nigel ! Mais, je le redis, ils sont tous d'une bonté touchante à mon égard.

Cœur-de-Bois est au beau milieu d'un bois de sapins, en bordure du golf et tout près du seizième trou.

Je me souviens d'un Touquet bien différent de celui d'aujourd'hui : c'était en 1915. Bien qu'il y eût un golf, il n'y avait pas de *caddies*, alors. Les hommes avaient autre chose à faire que de jouer au golf, et tous les environs étaient transformés en champ de tir. Le *Golf Hotel* était un hôpital canadien. L'*Hermitage Hotel*, qui est juste en face du Casino sur la route qui réunit Paris-Plage à la forêt, était un hôpital militaire français. Le Casino, lui-même, témoin des défis nocturnes lancés à la déesse de la chance, était rempli de lits et de blessés — lesquels blessés étaient tendrement choyés par une duchesse et ses satellites !

Mes souvenirs vont encore plus loin. Il y a quinze ans, le Touquet n'était visité que par des joueurs de golf parlant français et doués d'une nature aventureuse ! La forêt était une vraie forêt. *Cœur-de-Bois* s'élevait solitaire parmi les pins. Lady Dexter vivait encore. Arturo était récemment entré à l'École Navale ; Nigel commençait à porter des pantalons longs ; Enid était une petite fille tout en jambes ; Vivien, un château branlant de trois ans avec une boucle brune sur le haut de sa tête, et, moi, il m'était tout juste permis de fumer la pipe !

* * *

Le petit déjeuner à *Cœur-de-Bois* est servi à huit heures et demie — heure très extravagante pour le Touquet. Car, vraiment, les messieurs qui reviennent du Casino, en tenue de soirée, à cette heure-là, ne sont pas rares.

Néanmoins, il y a nombre de gens pour qui le Casino n'est pas un agent indispensable — et telle est la famille Dexter. Arturo, pour être exact, y va parfois et y passe même la nuit. Enid, qui, pour son âge et sa génération, est plutôt sérieuse, trouve dommage de dépenser au Casino l'argent de ses robes.

Nigel et Vivien, quoique plus aventureux, n'ont

pas encore atteint l'âge requis pour franchir le seuil de la salle de baccara. Leur débauche nocturne se borne à danser ou à essayer leur chance aux tables de Boule. Mais, dans l'ensemble, ils forment une famille « de plein air ». Ils sont tous couchés à minuit et réveillés, sinon au chant du coq, du moins par le thé du matin.

Donc, le lundi de Pâques, nous étions en train de déjeuner de bonne heure, tous au complet, exception faite pour notre hôte qui avait été rappelé à White Hall par un mystérieux télégramme — aventure très banale dans les vacances de mon oncle. Il ne m'avait pas reparlé de Spargo, mais j'avais imaginé que la dépêche n'était pas étrangère à cette affaire ni au Dodekadelphi. En tout cas, en temps voulu il saurait m'en parler.

— Qu'est-ce que vous faites ce matin, les enfants ? s'enquit ma mère qui aime prétendre qu'elle est de nouveau une jeune mère de famille.

— Pour changer, reprit Nigel tout en ajustant le pli de son pantalon, je vais jouer au golf.

— Moi, je vais au tennis. (Ceci venant de Vivien.)

— Et toi, Arturo ? poursuivit ma mère, comme le marin de la famille attaquait son œuf à la coque.

— Bonté divine ! interrompit Enid.

— Quoi ? quoi ?

— Corrie Lyndon ! Je l'avais tout à fait oubliée ! Elle débarque aujourd'hui et sera ici pour le déjeuner.

— Qui est Corrie Lyndon ? demandai-je.

— Une très brave fille, dit Nigel. Une compagne de classe d'Enid. Mais ce qui est inquiétant, c'est sa figure ! ajouta-t-il.

— Qu'est-ce qu'elle a d'anormal ?

— Le problème n'a jamais été résolu et il est trop tard maintenant pour le faire.

— Cessez un instant de dire des bêtises ! dit Enid. Il faut que quelqu'un aille chercher Corrie.

— C'est ton amie, souligna Vivien avec la franchise qui caractérise cette famille.

— Pourquoi ne pas aller à sa rencontre à Boulogne, en auto ? suggéra ma mère. Il fait beau et Etaples est une gare si ennuyeuse !

— Quelle bonne idée ! dit Enid. Barry, veux-tu venir avec moi ?

J'acceptai l'invitation d'Enid et, une demi-heure plus tard, je me trouvai assis à côté d'elle dans la grande voiture de famille, en route pour Boulogne-sur-Mer.

— Je croyais que je connaissais toutes tes amies, tout au moins de nom, mais pourtant je n'ai jamais entendu parler de miss Lyndon.

— C'est une Canadienne. Nous étions à l'école ensemble à Paris. Puis elle est retournée chez elle. La voilà de nouveau en Europe pour y voir ses amis. Elle est exquise!

— Et « une très brave fille »?...

— Ça, c'est l'opinion de Nigel ; il croit que tout ce qui est plus âgé que lui ne vaut rien. Il est évident que Corrie a vingt-trois ans. Son père a été tué à... un endroit où les Canadiens ont beaucoup donné, tu vois où je veux dire?

— Il y en a eu pas mal! Ne serait-ce pas, par hasard, au Saillant de Vimy?

— Oui, c'est cela! Corrie vit avec sa mère, maintenant.

— Et elle vient toute seule?

— Oh! oui. Elle a toujours été capable de se passer de chaperon!

— Elle m'a l'air fameusement moderne, ton amie! Qu'est-ce que Nigel a voulu dire à propos de sa figure? Est-elle aussi terrible que cela?

Enid rit :

— Tu ferais mieux de le lui demander toi-même. Je vous installerai tous les deux par derrière, pour revenir à la maison.



Le bateau de Folkestone entraît juste au port quand nous atteignîmes les quais de Boulogne. Comme elle me l'avait promis, Enid me transféra sur la banquette arrière et me laissa la charge de la voiture, en face de la douane, pendant qu'elle s'enfonçait dans le vacarme du bureau. J'étais assis en plein soleil — un bon soleil de printemps, — et je respirais à plein poumons les odeurs de la marée d'hier, tout en me demandant quel pouvait bien être le sujet d'anxiété quant à la figure de miss Lyndon et pourquoi maître Nigel en montrait tant de regrets.

Enfin, j'entendis de nouveau la voix d'Enid, encourageant un volubile porteur en mal d'un lourd fardeau.

Une écrasante charge — probablement une malle-armoire — fut déposée sur le siège libre, devant, et j'entendis grincer les ressorts.

— Mais, ma pauvre Enid, tu n'auras pas de place pour conduire! remarqua une agréable voix. Est-ce qu'on ne pourrait pas expédier cette vieille malle par un moyen quelconque?...

— Tu ne la reverrais pas de sitôt, ma petite! répliqua Enid. Je m'en arrangerai facilement. Mets-toi par derrière. Je te présente le capitain Shere. Barry, voici Corrie Lyndon!

Je tendis la main et rencontrai des doigts longs et fuselés, grâce auxquels je conclus des bras minces et longs aussi et un corps souple et flexible.

L'agréable voix m'annonça qu'elle était enchantée de me connaître, puis l'heureuse propriétaire de la douce voix s'assit à mes côtés. Les ressorts de la voiture ne gémirent pas, cette fois! Enid s'installa à côté de la malle, devant, et le démarrage se fit cahin-caha, suivi par les bénédictions d'un porteur largement rétribué.

Ma compagne et moi gardâmes le silence jusqu'à ce que nous eûmes passé le pont et quitté la ville.

— Un bien beau temps pour la traversée, observai-je enfin.

Miss Lyndon fit entendre un rire étouffé.

— C'est justement ce que j'allais vous dire! Je ne trouvais rien d'autre! répliqua-t-elle.

Nous éclatâmes de rire tous les deux : la glace était rompue!

— Je suis réellement surpris, dis-je, je croyais que toutes les Américaines étaient très fortes en...

— Une fois pour toutes, interrompit miss Lyndon, laissez-moi mettre les choses au point. En général, il faut que ce soit fait. Je suis Américaine dans le sens que je suis née en Amérique — et très fière de l'être, — j'ai beaucoup d'amies aux Etats-Unis, mais, à tout autre point de vue, je suis très Britannique, exactement comme vous! Avez-vous saisi?

— J'ai compris, répliquai-je mollement.

— C'est parfait. Maintenant, soyons amis !
Connaissez-vous bien cette région ?

— Oui, assez...

— Me sera-t-il facile de visiter, d'ici, les champs de bataille et les cimetières militaires ?

— Oh ! certes. Avec une auto, vous pouvez être, en quelques heures, à n'importe quel endroit des Flandres. C'est curieux de penser que les Boches sont restés si près de nous aussi longtemps ! Je suppose que vous irez au Saillant de Vimy...

Sa voix s'adoucit :

— Oui. Enid vous a raconté... ?

— Oui.

Miss Lyndon garda le silence pendant quelques instants.

— Etiez-vous ici pendant la guerre ?

— Oui, j'ai traversé Boulogne un nombre respectable de fois, comme des milliers de camarades, d'ailleurs ! Une fois, j'ai passé trois semaines au Touquet, au Casino. C'était un hôpital, alors. Je vous emmènerai un soir, voir l'endroit exact où était ma paillasse. Un gros croupier trône là, maintenant. Jouez-vous au chemin de fer ?

— Non, pas encore. Et vous ? J'espère que vous jouez !

— Un peu, mais j'ai besoin d'un chaperon. Vous et moi, nous formerons un consortium et nous ferons fortune, n'est-ce pas ?

Miss Lyndon ne répondit pas, mais je savais qu'elle était en train de me considérer avec curiosité.

— J'ai trop envie de vous questionner, dit-elle à la fin.

Et je savais ce qu'elle voulait dire.

— Allez-y bravement ! répliquai-je. Les aveugles ne sont pas si susceptibles qu'on le croit. C'est une partie de notre rééducation. Saint-Dunstan est une école merveilleuse !

— Racontez-moi !

Je commençai à me rendre compte que j'aimais ces façons impulsives.

— La première chose qu'on vous enseigne à Saint-Dunstan, dis-je, c'est de bannir tout ce qui a trait à « Ayez pitié du pauvre aveugle ! » Un

homme nouvellement aveugle est rempli de commisération pour lui-même.

— Naturellement !

— Naturellement. Eh bien ! on met à jour cette pitié et on l'extirpe petit à petit : on la fait disparaître. L'aveugle ne peut pas en vouloir à un homme dans le même cas que lui : c'est pourquoi le directeur de Saint-Dunstan doit être aveugle aussi. Après cela, on lui apprend à vivre comme le reste de l'humanité. Autrefois, les aveugles étaient parqués tous ensemble dans un asile ; maintenant, aussitôt que nous pouvons nous débrouiller, on nous abandonne et il faut que nous trouvions notre chemin tout seul ! C'est une aventure merveilleuse !

J'entendis ma compagne respirer d'une drôle de façon. Alors, elle continua :

— Est-ce vrai que vous développez un sixième sens ?

— Je ne sais pas si c'est cela ! Nous apprenons à nous servir davantage des sens qui nous restent : c'est tout. Si vous et moi allions croiser un cheval, vous le sauriez parce que vous le verriez. Moi, je saurais qu'il est là par le cliquetis de son mors. Vous entendriez le cliquetis de son mors aussi, mais vous n'y feriez pas attention. C'est la même chose avec les odeurs. Nous passons près d'une ferme en ce moment, n'est-ce pas ? Vous, vous la voyez : moi, je la sens.

— Je la sens aussi ! m'assura miss Lyndon. Maintenant, parlez-moi de la façon dont vous pouvez circuler. Est-ce difficile ?

— Pas dans un endroit qu'on connaît.

— Vous voulez dire chez vous ?

— Oui. Et à mon cercle et chez quelques-uns de mes amis et dans plusieurs rues familières. Vous apprenez très facilement à connaître un endroit par cœur — et une fois que vous le connaissez vous ne l'oubliez plus, parce que votre mémoire n'est pas constamment distraite par une masse de choses superflues et visibles. La maison dont je me souviens le mieux — quoique je n'y sois pas resté dix ans — est celle où j'ai appris à circuler seul, immédiatement après... mon accident.

— Est-ce que c'était Saint-Dunstan ?

— Non, je suis allé là après. C'était une grande

maison de campagne dans le Surrey, pas très loin de Chobham et Working, appelée *Bramleigh-Chase* et qui avait servi d'hôpital pendant la guerre. C'est là où j'ai fait mes premiers pas sans guide. J'avais la tête encore toute bandée, dans ce temps-là, et je n'avais pas subi les épreuves de Saint-Dunstan ; alors, les choses n'étaient pas aussi faciles ! Je rampais le long des couloirs, je montais et descendais les escaliers, tâtant les murs et hésitant pour le choc suivant ! J'étais ainsi jusqu'à ce que Saint-Dunstan me guérisse d'une telle bêtise ! Si j'étais de nouveau à *Bramleigh-Chase*, dans n'importe quelle pièce, je saurais dire où je suis et retrouverais mon chemin.

— Mais, imaginez que vous soyez dans un endroit tout à fait inconnu, marchant le long de cette route, par exemple ?

— Ah ! là, je serais heureux d'un peu d'aide. Pas trop ! Nous n'aimons pas que l'on s'imagine que nous sommes infirmes...

— Vous voulez dire que vous n'aimeriez pas être conduit par le bras ?

— Oui. Simplement un mot ou une pression de main, si je vais marcher là où il ne faut pas. J'ai une amie, au Touquet, qui comprend la chose parfaitement. En temps normal, elle est *caddie* au golf. Elle s'appelle Marie-Thérèse. Je vous la présenterai : c'est un type !

— Est-ce qu'elle se promène toujours avec vous ?

— Oh ! non. Elle repose mes amis, de temps en temps, des ennuis que je leur donne. On n'aime pas être un fardeau. Mais, tout autour de *Cœur-de-Bois*, ordinairement, je peux m'arranger tout seul.

— Quel est ce grand cimetière que nous passons à gauche ? demanda miss Lyndon.

— Etaples, je présume. Ils sont à peu près dix mille, enterrés là : Anglais, Canadiens, Australiens et même Chinois. La plupart sont morts dans les hôpitaux des environs. De cette route-ci, vous pouvez voir toute la longueur du cimetière. On m'a dit que la meilleure vue en était du champ de courses, sur l'autre versant, de la rivière, à votre droite, en bas. Pouvez-vous voir la rivière ?

— Oui ; quelle est-elle ?

— La Canche. Et voici Paris-Plage, avec ses deux phares juste à l'embouchure. La forêt du Touquet est un peu plus dans les terres, et Étaples doit être en face de nous. Nous sommes bientôt arrivés !

Dix minutes plus tard, nous avons traversé la Canche et nous roulions mollement entre une double rangée de sapins, sur une jolie route bien droite. Ma compagne se tourna vers moi :

— Captain Shere ? dit-elle.

— Oui ?

— Si votre petite amie Marie-Thérèse vous demande un jour de congé, ... je crois que je pourrais la remplacer... Je ne serai probablement pas aussi habile, ... mais je ferai de mon mieux...

— Vous êtes vraiment trop bonne, dis-je.

— Ce n'est pas du tout de la bonté : c'est de l'intérêt. Je veux explorer les alentours et j'aime la façon dont vous présentez les choses. Est-ce une promesse ?

— C'est une promesse ! dis-je solennellement.

Mais je ne me sentais pas du tout solennel. Mon cœur battait de joie — mon pauvre cœur dompté ces dix dernières années par l'acceptation farouche de mon nouvel état.

Je me retrouvai me demandant quels pouvaient bien être les traits de cette jeune fille — et puis je me rendis compte que cela m'était bien égal. Pour la première fois dans ma sombre et tâtonnante existence, je m'apercevais que la beauté pouvait être personnifiée par une simple présence, indépendamment d'un frais minois et d'yeux charmeurs !

V

HASARDS

— Le golf est un jeu idiot ! annonça Arthur sans préambule.

Un tel jugement ne déconcerta pas sa famille en train de déjeuner. Seule, Vivien y prêta attention. Elle releva la tête et sourit angéliquement.

— Ne t'en fais pas, mon chéri ! dit-elle. Moi

aussi, j'ai bien du mal avec cette diable de petite balle!

— Il y a deux objections insurmontables en affirmant que le golf est un jeu de balle, continua Arturo. Premièrement, vous tapez sur une balle qui ne bouge pas et, secondement, vous et votre partenaire avez chacun une balle. Voilà le point important : votre antagoniste ne peut rien faire pour rendre votre coup plus difficile. Le golf ne peut se comparer ni avec le polo, ni avec le cricket, ni avec aucun jeu où les adversaires rivalisent d'adresse pour l'envoi d'une seule balle,... et c'est pourquoi il est idiot!

— Eh bien! dit Nigel gaiement, qu'est-ce qu'on peut faire pour cela?

— Nous n'y pouvons rien!

— Mais pourquoi accepter la fatalité? Est-ce que Nelson aurait jamais pris cela de la sorte! Livre bataille, commandant! Ecoute : j'ai une idée. Je te défie pour un match avec une seule balle, cet après-midi, selon une règle de jeu que nous allons édifier ici même! Ça te va?

— Ne dis pas de bêtises! Ce n'est pas possible!

— C'est possible, dis-je soudain.

C'était une façon de tuer le temps. Miss Lyndon était partie avec Enid à Vimy; elle était parmi nous seulement depuis trois jours, mais son absence se faisait sentir d'une façon surprenante.

— Arturo, commençai-je, ta première objection était l'immobilité de la balle; la seconde, le fait qu'on ne pouvait pas toucher à la balle de son adversaire? Bon! Eh bien! cet après-midi, nous irons dans un petit coin tranquille, entre deux trous. Là, Nigel et toi, vous taperez alternativement sur une même balle dans des directions opposées, naturellement, et le joueur qui, le premier, arrivera au trou déterminé sera le gagnant. Qu'est-ce que tu en dis?

— Barry, tu es un génie! annonça maître Nigel. Combien de trous constituera notre match?

— Je crois qu'un seul suffira, dis-je.

Partis après le café, ce ne fut que vers quatre heures, lorsque le soleil d'après midi ta-

paît dur, que l'intérêt du public se ralentit et que nous abandonnâmes les frères Dexter persévérant dans un éreintant succédané de hockey! Je m'étais adjoint l'aide de Marie-Thérèse, ma jeune guide de douze ans, dont le patois m'est tout à fait incompréhensible.

**

Vivien nous remit le *Daily Mail* et quelques lettres.

— Tante Sylvia! dit-elle, il y a une lettre pour Barry.

— Veux-tu que je te la lise? demanda ma mère.

— Ne te tracasse pas, je t'en prie! dis-je, et je pris la lettre que me tendait Vivien. Plus tard fera aussi bien l'affaire. Voyons plutôt ce que disent les journaux, Vivien!

— Épatant! En première page il y a une histoire merveilleuse qui s'est passée à Montparnasse : un homme a coupé l'oreille gauche de sa bonne amie avec un couteau à découper. Nous commencerons par cela, c'est palpitant! Tu veux une cigarette, Barry? Tiens, la voilà! Elle est tout allumée.

Et elle commença, à demi-voix, la lecture des ignobles détails... Soudain, à travers les pins, j'entendis le bruit rauque d'un klaxon asthmatique. Je le connaissais bien : c'était l'autobus de la famille Dexter qui rentrait de Vimy. Je me levai et annonçai :

— Je crois que je vais faire un petit tour. Marie-Thérèse viendra avec moi. Ce jeu ne finira jamais et, en tout cas, si mon autorité est requise pour un jugement délicat, je te nomme mon délégué arbitre, Vivien! Marie-Thérèse, marchons! Nous avons besoin d'exercice. Êtes-vous fatiguée?

— J'crès qu'non!

— Bon! Alors, allons-y!

A travers les pins, nous nous dirigeâmes vers la maison. Derrière moi j'entendis une paire de jolies mains applaudir doucement en même temps qu'une voix affectueuse lançait le cri séditieux : « hou! hou! ».

— La jeunesse est parfois bien critique; n'est-ce pas, Marie-Thérèse?

— J'crès qu'ui! répliqua Marie-Thérèse poliment.

* * *

Une demi-heure plus tard, miss Corrie Lyndon me trouva somnolent à ma place habituelle, installé dans un fauteuil d'osier, sous la véranda face au golf. Nous procédâmes d'abord aux politesses d'usage : c'était la première fois que nous nous voyions ce jour-là, le départ ayant été fixé à huit heures du matin.

— Avez-vous trouvé... la place?...

— Oh! oui, sans aucune difficulté. Son nom était sur un registre, à la porte du cimetière, dans une espèce de petit pavillon, et j'ai pu aller tout droit à sa tombe, sans hésitation : elle est bien belle, sa tombe!

— Toutes doivent être belles, je suppose. Je n'en ai jamais vu ; c'est seulement après l'armistice qu'on a organisé les cimetières militaires. Mais la simplicité veut tout dire...

— Oui. Toutes ces pierres blanches, debout et si propres, rangées les unes derrière les autres, me faisaient penser à des soldats répondant à l'appel. J'ai pris une photo pour ma mère. Maintenant, dites-moi ce que vous avez fait de votre journée?

Je le lui racontai, et elle fit entendre ce petit rire qui m'était devenu familier.

— Ils ont certainement de brillantes idées dans la famille! dit-elle. Maintenant, vous vous reposez?

— Oui.

— Alors, je vais vous laisser.

— Non, je vous en prie, restez! Je voudrais vous demander une faveur.

— Très bien. Qu'est-ce que c'est?

— Voulez-vous me lire cette lettre?

Je la sortis de ma poche : pour dire la vérité, je l'avais gardée exprès.

— N'est-ce pas personnel?

— Je dois en courir le risque. Les aveugles ont peu de secrets.

— Je suppose que c'est vrai! dit miss Lyndon songeuse. Eh bien! si ceci vient d'une femme, je vous promets de l'oublier!

Elle décacheta l'enveloppe,

— Non, ce n'est pas du tout ce genre de lettre. En tout cas, ce n'est pas passionné! C'est de quelqu'un qui signe : « Votre respectueux A. No-seworthy. »

— Oh! Alf! Il se peut que ce soit amusant. Allez-y, voulez-vous?

Miss Lyndon commença :

— « Monsieur, je prends la plume pour vous dire que je suis toujours en bonne santé et j'espère que la présente vous trouvera de même... »

— Tout à fait le commencement classique de lettres de soldats, mentionnai-je ; j'en ai lu des centaines dans ce goût-là quand j'étais à la censure de ma compagnie.

Ma secrétaire-déléguée continua :

— « Le temps à Londres et dans le Sud-Est de l'Angleterre reste beau ; la pression atmosphérique a très peu varié durant les vingt-quatre dernières heures. La dépression sur la Scandinavie semble s'étendre vers le sud-ouest... »

— Pour l'amour de Dieu! quel est ce garçon? Est-ce un météorologiste ou un professeur de mathématiques?

— Ni l'un ni l'autre. C'est un électricien. Mais il essaie de se perfectionner ; il suit des cours de savoir-vivre, de conversation et toutes sortes de choses dans ce genre-là. On a dû lui dire de ne pas introduire son sujet principal trop rapidement, mais de l'amener graduellement par quelques lieux communs tels que la pluie et le beau temps. Dans le cas présent, il a évidemment copié le bulletin météorologique. Qu'est-ce qu'il dit ensuite?

— « Le zénith des fêtes de Pâques s'éclipse à l'horizon... »

— Nous voilà dans les mondanités.

— « Et la Société revient en masse à Londres... »

— Donnez-lui le temps, il y arrivera bientôt!

— « Rapport à cette affaire de cinéma, Monsieur... »

— Ah! voilà le vrai Alf! l'authentique!

— « ... Je suis allé au Studio. J'y ai été mené la nuit, dans une auto fermée ; aussi, je ne sais pas bien où c'est — surtout que j'ai été reconduit en ville la même nuit et toujours dans une voiture fermée. »

— Ah! ah! dis-je.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Je vous demande pardon. Voulez-vous avoir l'obligeance de continuer?

— « Mr. Flawn était avec moi. Je ne lui ai pas demandé où nous allions, mais il n'avait pas l'air d'être très à l'aise lui-même. Il m'a dit qu'il n'était pas très familiarisé avec les environs de Londres, puisqu'il vient du Nord, mais ça n'avait pas d'importance, car le chauffeur connaissait bien le chemin. Je voulais dire un mot au chauffeur, mais je n'en ai pas eu l'occasion. »

— Je n'en suis pas autrement surpris, dis-je.

— « J'ai examiné le matériel électrique. Je ne m'y connais pas beaucoup en projecteurs pour studios, mais il m'a semblé que le voltage était formidable. Il y avait une énorme dynamo, nouvellement livrée, qui devait être montée. J'ai dit que je ne pouvais pas le faire tout seul, qu'il me faudrait deux forts gaillards des environs pour m'aider. Mr. Flawn a dit qu'il en ferait la remarque au chef, mais que ce ne serait pas de sitôt, puisque le chef était à l'étranger. J'ai dit que, dans ce cas, j'aimerais mieux retourner chez moi et attendre; alors Mr. Flawn m'a reconduit immédiatement. Je me permets d'ajouter qu'on ne m'a pas parlé de mon cours d'Art muet, bien que j'en aie touché un mot, deux ou trois fois. Comme le Studio lui-même ne paraissait pas achevé, je n'ai pas pressé les événements. »

— Je vous expliquerai « l'Art muet », tout à l'heure, dis-je, mais je peux vous dire en passant que, sur ce sujet, Alf est complètement maboule!

— « Néanmoins, je fus heureux de revenir auprès de ma petite amie que je trouvai en excellente santé. J'apprécierai hautement l'honneur d'une courte entrevue avec vous, Monsieur, pour parler de l'affaire en question. En attendant votre retour, nous prenons part au tourbillon de la vie trépidante de West-End... »

— Bon, nous revoilà dans les mondanités!

— « ... Théâtres, galas, gardens-parties... N'ayant plus rien à dire je vais maintenant clore, espérant que ceci vous trouvera comme il me quitte. »

— Encore l'influence militaire...

— « Je reste votre respectueux : A. Noseworthy. »

Miss Lyndon replia la lettre et me la rendit.

— Et maintenant, demanda-t-elle, est-ce que j'entre en jeu dans cette mystérieuse pièce ou est-ce que je n'y ai pas droit? Sinon, vous pouvez être assuré que je ne vous en reparlerai jamais.

— Y a-t-il quelqu'un aux alentours?

— Non, je ne vois personne.

— Alors, je vais vous raconter...

Miss Corrie Lyndon sauta de joie et vint se blottir tout près de moi, comme l'aurait fait une gamine de six ans!

— Je vais m'amuser follement! dit-elle. Où est enterré le cadavre?

— C'est justement ce que j'ignore. Je ne suis même pas sûr qu'il y en ait un... jusqu'à présent.

— Voulez-vous dire par là que ce brave M. Noseworthy serait obligé de vous le fournir?

— S'il ne prend pas garde, ce serait bien possible! On ne m'empêchera pas de croire que les desseins de Flawn à son égard m'ont l'air assez louches. Avez-vous une opinion sur ce sujet?

— Je ne peux rien dire avant d'avoir entendu toute l'histoire.

Sans perdre une minute, je me mis à l'œuvre. Je suis une personne assez renfermée, mais je n'imagine pas qu'on puisse refuser à Corrie Lyndon de lui faire partager un secret, de la façon dont elle vous le demande! Je confessai mes rencontres avec Alf et Edna et les conséquences sentimentales qui en avaient résulté.

— Qu'est-ce que vous pensez de tout ceci? demandai-je quand j'eus fini mon récit.

— D'après la description de ces deux jeunes gens-là, Mr. Flawn est évidemment bien tombé!

— Je crois que vous avez raison, et, étant bien tombé, il ne tient pas à laisser échapper ses proies.

— Ça m'en a tout l'air!

— Mais, bon sang! que peuvent-ils bien faire pour lui de mieux que ne le feraient des centaines d'autres personnes?

— Je suppose, observa miss Lyndon, que Edna ne compte pas. Elle est plus ou moins un accident, une de ces jolies femmes qui ne signifient

pas grand'chose. Alf en est tombé amoureux et elle suit. Reportons toute notre attention sur Alf. Pourquoi Flawn l'a-t-il engagé?

— En tant qu'électricien.

— Bon. Pourquoi alors n'engage-t-il pas un électricien salarié, au lieu de toute cette stupide histoire de « leçons d'Art muet »?

— Je suppose qu'il croit que les leçons seraient un meilleur stimulant que le salaire.

— Cela semble assez juste, mais, si votre supposition est exacte, Flawn voudrait donc s'adjoindre Alf coûte que coûte. Pourquoi?

— Parce qu'il veut faire faire à Alf un certain travail que le syndicat des électriciens n'approuverait peut-être pas.

— Ça, c'est encore une bonne réponse! Ensuite, en quelle sorte d'endroit est ce studio qui ne doit être visité que la nuit, dans une auto fermée? Pensez-vous que ce soit vraiment un studio pour prises de vues?

— Oui.

— Pourquoi?

J'hésitai. Je ne voulais pas amener sir Gavin dans cette affaire, et, en tout cas, pas son nom!

— J'ai vaguement parlé de tout ceci, l'autre jour, à quelqu'un dont la position semble apte à éclaircir des mystères de la sorte, et il en résulte qu'il se pourrait que le studio soit bien un studio, mais qu'il servirait à tirer des films d'un genre plutôt spécial... Propagande révolutionnaire, vous comprenez? C'est très à la mode en ce moment.

— Eh bien! moi, je trouve que votre ami a tort. Je ne suis qu'une pauvre femme avec très peu de raisonnement... mais j'ai un instinct qui me fait deviner... Je ne m'explique pas bien, mais je sens... Est-ce que vous êtes prêt à me croire ou à croire votre ami?

Ma réponse se fit un peu attendre.

— Ah! je m'y attendais... ou plutôt, j'en avais peur. Tant pis, tant pis... Quand pensez-vous revoir Mr. Noseworthy?

— Quand je retournerai en ville.

— Quand cela?

J'hésitai encore une fois : mon séjour au Touquet devait durer huit jours et la semaine était déjà écoulée.

— Pas encore, dis-je, il faut que je vous fasse visiter Le Touquet et les environs. Tout ce que vous avez vu, jusqu'à présent, est le terrain de golf un jour de pluie.

— Mais ne devriez-vous pas vous dépêcher? Et Alf et Edna? Admettez que quelque chose leur arrive parce que vous ne vous êtes pas occupé d'eux?

— Vous êtes mon « occupation », dis-je fermement.

Ma compagne resta silencieuse un moment. Puis elle me demanda avec l'air de quelqu'un qui veut changer le sujet de conversation :

— Quel est le programme pour demain?

— J'ai pensé que nous pourrions faire un tour à Paris-Plage le matin. Il y a, là, toute une rangée de démons tentateurs — eux-mêmes succursales de grands tentateurs de Paris, — avec quantité de chapeaux et de robes dans les devantures. Vous aimeriez peut-être les regarder.

— Je ferai peut-être plus que de les regarder!

— Nous pourrions prendre le thé au *Normandy*. C'est un café, tout près de la rue principale, avec un bon jazz. Nous pourrions y danser, si vous en avez envie?

— Vous dansez donc aussi?

— Je pense bien! S'il vous est égal de diriger? Le soir, nous irons au Casino et nous ferons sauter la banque! Voulez-vous y aller ce soir?

— Je crois que je ne sortirai pas ce soir. Mais demain, c'est entendu! En tout cas, dites-moi comment vous jouez au chemin de fer? Pourquoi est-ce appelé ainsi?

— Je suppose que c'est parce que la banque va de l'un à l'autre comme le ferait un chemin de fer.

— Par quoi est représentée la banque?

— C'est une boîte en bois poli aussi large que la longueur d'une carte. Les cartes sont rangées dedans et, pour les sortir, vous les faites glisser, une à une, en les saisissant entre le pouce et l'index.

— Comment joue-t-on?

— Les gens sont assis autour d'une table verte...

— Combien de joueurs?

— Neuf, en général, et un croupier avec eux. La banque, c'est-à-dire la boîte contenant les cartes, passe de main en main. Quand votre tour

arrive, vous mettez votre mise au milieu de la table — supposons cent francs de jetons. Le croupier annonce à haute voix le montant de votre enjeu et votre voisin de droite dit : « Banco ! » et mise la même somme. Alors, le jeu commence. Vous passez à votre adversaire deux cartes prises dans la banque ; il leur jette un coup d'œil pour voir quel en est le total et...

— Combien comptent les figures ?

— Ah ! je vois que vous vous intéressez aux cartes ! Toutes les figures comptent dix, ce qui dans notre cas équivaut à zéro.

— A zéro ?

— Oui. Le chemin de fer est un jeu d'unités simples. Onze compte pour un, douze pour deux, etc... De cette façon le plus gros total est neuf. Courir après le « neuf » est le but de l'existence de pas mal de gens ici ! Il y a une bicoque, non loin du Casino, avec un grand « 9 » peint sur la porte.

— J'ai laissé mon adversaire en train de regarder ses cartes, me rappela miss Lyndon.

— Pardon ! Eh bien ! si son jeu forme un total de neuf ou même de huit, il abat immédiatement, et c'est à vous de l'égaliser ou de le battre. Mais, si ses cartes sont plus petites, ce qui est souvent le cas, il a droit que vous lui donniez une autre carte (cette carte se donne à découvert), ce qui peut l'arranger ou le déranger !

— Comment ça ?

— Oui. Admettons qu'il ait un trois et que vous lui donniez un sept. Quel est le total ?

— Dix ! Alors : zéro ! Je comprends.

— Mais supposons que vous lui donniez un six. Qu'est-ce que cela fait ?

— Neuf ! Il me bat.

— Pas nécessairement. Vous n'avez pas encore vu vos cartes. Vous les regardez maintenant. Elles peuvent faire neuf points aussi, dans ce cas vous êtes à égalité.

— Et alors ?

— Alors, vous faites une autre distribution jusqu'à ce que l'un de vous gagne.

— J'ai la sensation très nette que ce jeu va me donner une maladie de cœur, annonça miss Lyndon ; continuez tout de même !

— Naturellement les huit et les neuf doivent

être abattus tout de suite, si on a la chance de les avoir. Mais imaginez que votre adversaire a une main qui vaut six : va-t-il la garder ainsi ou vous demander une autre carte ?

— Je n'en sais rien.

— Eh bien, dites-moi quelles cartes pourraient faire l'affaire dans un jeu de six ?

— Laissez-moi réfléchir... L'as, le deux ou le trois.

— Oui, c'est tout. Toute autre carte serait inintéressante ou mauvaise. Un sept, par exemple, réduirait sa main à trois : si bien que votre adversaire s'en tiendra à son six. En dessous de cinq il demanderait des cartes, certainement.

— Mais admettez qu'il ait un quatre et que je lui donne un sept ? Ce serait la ruine.

— Peut-être, ... mais pas sûrement. Sa main vaudrait toujours un, et vous, vous pourriez vous adjuger trois figures, ce qui ne vaudrait rien du tout.

— Je ne ferai certainement pas une chose pareille. Bien sûr que non ! En tout cas, si mes cartes sont les plus fortes, je prends la mise de mon voisin, est-ce cela ?

— Oui.

— Et si les siennes sont les plus fortes il ramasse mon argent ?

— Oui, mais vous ne vous retirez pas des affaires pour cela ! Vous ajoutez l'argent que vous avez gagné sur votre adversaire à votre première mise et vous avez encore la banque, deux fois plus grosse. Naturellement, vous pouvez passer « la main » quand vous le voulez ; mais personne ne le fait après le premier coup. L'argent commence de s'accumuler seulement au troisième ou au quatrième coup.

— Et si je continue jusqu'au cinquième coup et qu'alors je perde ?

— Vous perdez tout, même votre première mise.

— Je ne pourrai jamais le supporter !

— C'est votre faute d'en avoir trop voulu ! Savoir se retirer au bon moment : tout l'art est là !

— Vous, par exemple, combien de tours gardez-vous la banque ?

— J'ai honte de l'avouer : deux tours seulement. Mais j'ai toujours entendu dire par le crou-

pier que c'était le meilleur moyen de ne pas perdre, et eux devraient le savoir. Évidemment, si je suis en veine je la garde un peu plus longtemps.

— Mais ce jeu n'en amuse que deux ; que font les autres personnes pendant ce temps-là ?

— Oh ! elles ont de quoi faire. Souvent la banque devient trop lourde pour qu'un seul joueur mise contre elle, alors tout le monde a le droit d'apporter son écot — autant que l'on veut, — et si le total de ces enjeux n'équivaut pas au montant de la banque, la différence entre les deux s'appelle « bénéfice » et le teneur de la banque le reçoit, quoi qu'il arrive. Le restant...

Miss Lyndon se pencha en arrière et fit entendre un soupir de résignation...

— C'est assez pour aujourd'hui, je crois, dit-elle. Je suis tout étourdie. Parlons de quelque chose d'autre, quelque chose de plus facile. Le mystère de votre ami Alf, par exemple ?

— Avec plaisir ! C'est une drôle d'histoire que l'affaire de ce pauvre Noseworthy. Il faudra que nous la discutions à fond, et ce sera long. Pour cela, je propose que nous ayons des conférences privées, disons deux ou trois par jour, jusqu'à ce que nous...

— Voilà les indigènes, annonça miss Lyndon avec calme. La séance est levée, en tout cas...

Déjà les voix d'Arturo et de Nigel se faisaient entendre au travers des arbres. Ma charmante complice se leva :

— Il faut que j'aille m'habiller pour le dîner, dit-elle, mais je me réjouis en pensant à demain ! Au revoir !

Son pas léger s'éteignit peu à peu. J'étais assis, pensif...

— Tu t'en repentiras, mon garçon, dis-je, et je ne voulais parler ni de la passion du jeu ni de mon intérêt à la mystérieuse histoire de Noseworthy...

VI

AMBRE GRIS

Le lendemain, je passai, pour ainsi dire, toute la journée en compagnie de miss Lyndon.

Le matin fut réservé au golf ; nous étions assis dans un repli de terrain, bien abrité et couvert de sable fin, sur le versant d'un monticule qui surplombe le quinzième trou. D'où nous étions, nous pouvions tout juste entendre le bruit des clubs contre les balles, suivi par un choc à peine perceptible, une détonation de mauvais augure ou le silence le plus complet, suivant que la balle tombait sur le gazon, déviait dans le bois de sapins ou s'ensevelissait sans bruit dans le sable fuyant.

Ces constatations amenèrent notre imagination à concevoir un petit jeu. Aussitôt que la balle avait quitté le sol, je devais dépeindre le genre de personne qui l'avait envoyée. Lorsque ladite personne paraissait à l'horizon, si son apparence répondait en tout point à ma description, miss Lyndon me donnait deux francs, sinon je lui en donnais un. Depuis deux heures, nous étions engagés dans cette amusante stupidité et j'avais déjà perdu sept francs.

Une balle venait de tomber sur le gazon, au-dessous de nous ; une autre fut entendue vingt secondes après.

— Toutes deux sont dans les sapins, à la lisière, au moins ! Quels sont vos pronostics, cette fois ?

— Je ne l'ai pas entendue tomber, dis-je un moment après.

— Non, elle est à l'extrême gauche, dans les buissons. Maintenant, dites-moi à quoi ressemblent les trois joueurs ?

— Le premier, commençai-je, est un homme d'environ un mètre quatre-vingt-dix avec une méchante petite moustache noire et aussi une cravate de Zingari (1). Le second est un jeune lourdaud avec des cheveux gris, prématurément. Il se pour-

(1) Cravate portée par les joueurs de cricket d'un certain club.

rait qu'il porte une cravate aux couleurs des anciens élèves de Winchester...

— Comment voulez-vous qu'une pauvre ignorante comme moi, venant des lointaines régions...

— Oh! Pardon! Le premier garçon porte donc une cravate à rayures rouges, blanches et jaunes, et le second une cravate à rayures rouges, bleues et brunes.

— Merci. Et le troisième, qu'en pensez-vous?

— Il est plutôt grand, rasé de très près, avec des yeux bleu clair. Son *caddie* doit probablement avoir le fou rire.

— Les voilà. Vous allez être mis hors concours. Cependant, il me semble que j'ai été repérée...

— Ça ne m'étonne pas, dis-je.

— Je veux dire que vous aviez parié sur une certitude, m'expliqua miss Lyndon froidement. Ses soupçons s'affirmèrent quand les trois joueurs du match, à notre vue, obliquèrent (au grand scandale de l'homme au drapeau rouge) dans notre direction.

— Nous avons fait un détour, mon vieux Barry, pour venir te dire bonjour, dit la voix de mon ami, Rex Fryer. Warren Scott et Odo Lerwick sont là aussi.

— Ne me raconte pas d'histoire, dis-je; je suis l'excuse, mais laissez-moi vous présenter à la raison! Miss Lyndon, voilà trois diables d'hommes!

Je les nommai, et le sympathique trio, après quelques lamentables galanteries, continua son chemin vers le gazon. Tous les trois manquèrent leur coup.

— Quelquefois je souhaite qu'il me soit donné de voir votre figure.

— Quelquefois seulement?

— C'est-à-dire quelques fois plus violemment que d'autres. Je suppose que cela m'expliquerait le succès qui nous entoure lorsque je me promène avec vous. Peut-être comprendrais-je alors la remarque ambiguë de Nigel, la première fois que votre nom fut prononcé devant moi.

— Quelle remarque?

— Il a dit : « Quel dommage pour sa figure! » Au moment, j'avais pensé qu'il s'agissait de compassion; depuis je me suis rendu compte qu'il cédait à notre tendance nationale qui nous

porte à exagérer en sens inverse! Je suppose que vous êtes très jolie?

— Jou-e-e-ez!

Deux balles se firent entendre dans le bois, une à droite, l'autre à gauche. Incontinent, je diagnostiquai deux nouveaux riches, en bas de sport. Mais j'étais dans l'erreur : les intrus étaient Arturo et Nigel.

Ils nous invitèrent à partager la fin de leur promenade, et, après avoir été poliment évincés, nous lancèrent toute une bordée de reparties du genre militaire et naval, et enfin disparurent.

Nous restâmes assis.

— Pour en revenir à ce que nous disions, ... commençai-je...

— Il est midi et demi, répondit miss Lyndon, l'affluence du matin est passée...

— J'entends des voix, dis-je, laissez-moi la chance de me rattraper et de gagner un franc ou deux!

— Il n'est pas question d'argent, cette fois-ci ; ces gens-là ne jouent pas. Ils errent dans le bois, sans but précis... Une femme curieusement accoutrée et deux hommes en pantalons clairs et chaussures blanches. L'un d'eux a un teint blafard et la moustache noire, l'autre est entièrement rasé.

— Gibier de Casino! Peut-être sont-ils membres du fameux Syndicat Levantin qui joue cette semaine à la première table du Casino? Ils vont de casinos en casinos : Cannes, Biarritz, Deauville, Le Touquet, et essaient leurs martingales. A quoi ressemble leur compagne?

— A rien de particulier... Elle semble vous connaître, ... elle vous regarde avec insistance...

— Et les hommes, je présume, sont en train de « vous » regarder avec insistance?

— Oui, l'un d'eux, le grand. Il me fait de l'œil... Allons-nous-en! Il doit être l'heure du déjeuner.

L'après-midi, nous visitâmes Paris-Plage, empruntant pour nous y rendre l'amusant petit train appelé *Allez-Roulez!* qui circule dans la forêt et les environs du Casino et qui est composé de deux voitures et d'une locomotive en miniature,

Nous nous assimes à la terrasse du *Normandy* et dégustâmes notre thé au son d'un très bon orchestre. Ensuite, à l'intérieur du restaurant, nous dansâmes tous deux. Miss Lyndon loua mon sens du rythme et je la complimentai sur sa façon de conduire et l'art avec lequel elle se transformait en pare-choc. Bientôt notre camaraderie devint tout à fait simple. Mon âme se dilatait ; un bonheur infini m'envahissait. Si j'avais été un chat, j'aurais ronronné !

Tout d'un coup, comme nous étions assis à notre petite table, au soleil, une ombre passa entre nous et le soleil. Elle passa, cette ombre, laissant derrière elle une vague odeur de parfum — un parfum inoubliable sur lequel je ne pouvais me méprendre. J'en frissonnai.

— Quelle mouche vous a piqué ? s'enquit ma compagne.

— Ce n'est pas une mouche, c'est plutôt un vautour fleurant l'ambre gris. Quels souvenirs extraordinaires peut vous remémorer votre odorat !

— Il faut que vous me racontiez cela !

— C'est une longue histoire, dis-je, et pas le moins du monde romantique. Elle a trait à mon... cent pour cent de réforme. C'était en Égypte.

— Je ne savais pas que vous aviez été là-bas.

— J'y étais en 1917. J'avais été blessé, en Flandre, et on m'expédia là-bas, pensant me donner un poste de tout repos. J'ai été versé dans le Service des Renseignements du Caire. La ville était pleine de soldats. L'histoire de Gallipoli était finie depuis plusieurs mois et la plupart de nous aurions dû être en train de combattre sur un front plus intéressant. Mais Enver nous avait annoncé que l'armée turque allait fondre sur l'Égypte et bêtement nous l'avions cru !

— Qui était Enver ? Je sais que je devrais le savoir...

— Je ne vois pas pourquoi. Ces événements sont vieux de plus de dix ans, et où étiez-vous, alors ?

— Dans un pensionnat à Montréal.

— Très bien. Enver dirigeait une école pour la formation de généraux britanniques en Orient. Il fut l'un des plus grands aventuriers de la guerre. Il aurait pu être sultan de Turquie ou président de la République turque, s'il n'avait pas

été aussi rusé. Personne ne sait où il est maintenant. Mais, dans ce temps-là, nous conservions l'Égypte pleine de soldats anglais, et lui, il la conservait pleine d'espions turcs pour nous faire enrager. Une nuit, mon chef, le vieux Brock Wycherley, m'envoya chercher et me raconta qu'un bataillon australien avait eu ses magasins de munitions pillés et que deux cents bombes Mills avaient disparu...

— Je vous demande pardon, mais...

— Les bombes Mills? Qu'est-ce que c'était? Oui? C'étaient des grenades à main, invention de l'époque. Elles ont disparu maintenant. Comme Enver et les soldats n'ont plus d'instructions à recevoir à leur sujet, ce qui est une bonne chose, parce que le maniement en était joliment traître! En tout cas, les Australiens avaient perdu les leurs et en étaient absolument fous! Ce n'était pas le premier tour du genre qui leur était joué. Il y avait sur pied, dans toute la ville, une organisation de sabotage systématique. Évidemment, le chef en était une tête bien équilibrée. Brock Wycherley m'avait fait venir pour me dire « qu'on lui avait fait comprendre » que les bombes, ainsi que d'autres de nos propriétés, étaient recélées dans une certaine maison d'un quartier mal famé du Caire. Est-ce que vous connaissez Le Caire, par hasard?

— Pas encore.

— Donc, ledit quartier se trouve devant *Shepherd* et derrière l'*Eden Palace* et la maison était un café d'un genre tout à fait douteux (ou plutôt, non : pas de doute à son sujet). Le brave homme voulait confirmation de la nouvelle. Il y avait deux façons d'agir : ou bien envoyer quelqu'un tâter le terrain, ou bien faire une descente en force dans la place. Le plus sage moyen était, évidemment, d'« aller voir ». Si toute l'affaire n'était qu'un vaste bluff, nous n'avions pas la honte d'être pris la main dans le sac; et, sinon, il n'était pas mauvais d'agir. De sorte qu'on m'envoya.

— Mais c'était dangereux?

— Oui, mais n'oubliez pas que nous étions en guerre... Je devais agir rapidement, car Brock Wycherley savait, de source à peu près certaine,

qu'on allait attenter aux jours des membres du nouveau Cabinet égyptien, et il semblait que les bombes avaient été dérobées à cet usage. Il fut décidé que je me déguiserais en chauffeur de taxi — du type courant au Caire, — et que vers minuit, avec mon auto, j'irais sonner à la porte de ladite maison (c'était l'heure à laquelle la réunion de cette affaire clandestine devait battre son plein) et que, là, je dirais avoir été envoyé pour ramener quelqu'un à son domicile. Si le portier me disait que la personne en question n'était pas là, je l'enverrais la chercher et le suivrais avec précaution. Mais, si le bonhomme refusait, j'insisterais et demanderais à parler au propriétaire dont, entre parenthèses, je ne savais absolument rien, sinon qu'il s'appelait Manoukian. S'il advenait que je fusse mis en sa présence, je devais ouvrir l'œil et faire ce que je jugerais de plus propice.

« La première partie du divertissement se passa comme prévu. Je pris ma *Ford* et me trouvai à la porte de la maison, face à face avec le plus répuugnant des individus. J'y allai de ma petite histoire à propos du client que je venais chercher, personnage imaginaire dont le nom se terminait par « Bey », — et le portier, immédiatement, tourna sur ses talons et gravit l'escalier. Je le suivis. Ce n'était pas très difficile, parce qu'une foule dense se trouvait là, au rez-de-chaussée : probablement, il devait y avoir une sorte de réunion récréative dans la salle à droite du couloir : des musiciens chantaient, des danseuses se tremoussaient et des soldats étaient assis un peu partout.

« Une fois arrivé au premier étage, je ralentis l'allure. Le gardien ne m'avait pas remarqué et continuait encore plus haut son ascension. Tout était silencieux, excepté toutefois quelques voix et rires étouffés derrière des portes closes. Le deuxième étage semblait vide, mais, au fond d'un couloir, une porte était grande ouverte. Au travers de cette porte je vis un homme (taillé comme un hercule et coiffé d'un fez) assis devant la table et me tournant le dos. Le portier était là aussi, en train de lui transmettre mon message, je suppose. Il fallait que je prenne promptement une

décision. Si l'homme assis à la table était Manoukian, devais-je entrer et essayer d'avoir avec lui une conversation diplomatique, ou bien devais-je l'abandonner là et commencer à l'étage supérieur une petite exploration secrète? Dans l'un et l'autre cas, je n'avais pas de grands espoirs de réussite; toutefois, j'opinaï pour la visite domiciliaire. Et je grimpai au troisième étage...

— Mon Dieu! je commence à être tout à fait bouleversée, annonça une petite voix enrouée, à mon côté. Puis, d'un ton d'impatience :

« Qu'est-ce qu'il y a, je vous prie? »

La voix du garçon interrompit :

— Un monsieur désire parler à Madame, un instant.

— Un monsieur?

— Oui, Madame, un monsieur anglais.

Miss Lyndon hésita, et, évidemment, regarda du côté de l'interrupteur. Puis elle se leva :

— Rien à faire! murmura-t-elle. Je reviens dans une seconde, captain Shere.

Et elle me laissa...

Je pouvais l'entendre parler, quelques pas plus loin, avec un homme, ou plutôt je pouvais entendre un homme lui parler, car elle-même ne disait presque rien. Quand elle revint près de moi, je la devinai toute troublée : elle avait la respiration courte et saccadée.

— Pourquoi ce juste courroux?

— En conscience, captain Shere, oui ou non, ai-je l'air d'une femme facile?

— Est-ce que quelqu'un a osé vous confondre avec...?

— Certainement.

Je me levai :

— Où est-il?

— Allons! ne vous emballez pas, vous aussi. Il a été tout à fait respectueux. Il m'a fait « l'honneur » de me donner sa carte : la voici.

— Qu'est-ce qu'elle dit?

— « Captain Percy Flawn. »

— Flawn? C'est assez drôle! Et l'adresse?

— Il n'y en a pas. Mais il m'a raconté qu'autrefois il avait fait partie du Service des Renseignements...

— Eh bien! je peux vous certifier deux choses :

d'abord, qu'il est un menteur (aucun homme ayant fait de l'espionnage ne s'en vante), et ensuite que son nom ne m'est pas inconnu. Vous rappelez-vous la lettre de Alf Noseworthy ?

— Bien sûr que oui ! Je n'y avais pas pensé ! Toutefois, il se peut que ce soit une coïncidence.

— Est-ce qu'il a une moustache noire et de petits yeux fuyants ?

— Sans aucun doute ! Comment le savez-vous ?

— Cet homme m'a été décrit deux fois durant les trois dernières semaines qui viennent de s'écouler. Mais, bon sang ! qu'est-ce qu'il vous voulait ?

— Il voulait m'inviter à dîner ce soir, pour faire le quatrième avec lui et deux amis ! Oh ! je suis si en colère ! si en colère ! C'est de ma faute, je n'aurais pas dû lui permettre de me parler.

— Vous a-t-il dit le nom de ses amis, par hasard ?

— Non, simplement que sa fiancée serait de la partie.

— Et le numéro trois, un ami à lui ?

— Oui.

— C'est évidemment l'ami sur lequel vous avez fait impression. Est-il visible ?

— Oh ! oui, et la fiancée aussi ! Tous les trois sont assis dans un coin de la terrasse ; justement, ce sont ces trois personnes qui, ce matin, nous ont dévisagés, dans le bois de sapins.

— Oh ! oh ! et vous dites que la femme avait l'air de me connaître ?

— Ce matin, oui. Maintenant, elle vous tourne le dos.

— A-t-elle des cheveux brun doré ?

— Oui, autant que je puisse voir. Qui est-ce ?

— C'est Lil Montgomery. C'est elle qui a offert à Alf de lui trouver un emploi auprès de Flawn. Mais je me demande qui est l'autre ?

— Je ne sais pas. Il ne me quitte pas des yeux. Vous serait-il égal que nous allions autre part ?

* * *

Une demi-heure plus tard nous étions sur les dunes, profitant des derniers rayons de soleil et laissant s'envoler avec la brise de mer le souvenir de notre récente aventure.

— Vous ne m'avez jamais fini votre histoire, me rappela miss Lyndon.

— Oh ! l'histoire de la bombe ? Attendez voir... Où en étais-je ?

— Vous étiez en train d'escalader le troisième étage.

— Il n'y a plus grand'chose à raconter, hélas ! Je grimpai ces quelques marches à quatre pattes pour faire moins de bruit et éviter les craquements. Un moment plus tard, le troisième palier m'apparut, très faiblement éclairé. Je me hissai encore, jusqu'à ce que ma main atteignit la marche du haut. Je sentis quelque chose de dur et mince que je ramassai. Il y avait juste assez de lumière pour voir ce que c'était : c'était le détonateur d'une bombe Mills !

— Je sais que c'est le moment critique de l'histoire, s'excusa miss Lyndon, et je suis désolée de vous en faire manquer l'effet, mais qu'est-ce que c'est qu'un détonateur ?

— Le détonateur est ce qui sert à faire éclater la bombe. Les bombes Mills n'explorent pas facilement, même pas par une étincelle ou quelque chose de similaire, il faut taper dessus énergiquement. Le détonateur s'emmanche dans la grenade. Celle-ci est remplie d'un autre gaz, facile à décharger et assez fort pour faire entrer le premier explosif en fonction. Pour plus de sûreté, on tient généralement les détonateurs et les bombes éloignés les uns des autres jusqu'à ce qu'on en ait besoin. Cet escalier conduisait, évidemment, à l'endroit où étaient cachées les bombes, et en les transportant on avait fait tomber un détonateur. J'avais une chance inouïe de le trouver...

— Je me le demande ? Continuez !

— Ayant découvert tout ce que je voulais savoir, je décidai de m'en aller sans dire au revoir à personne ! Je fis demi-tour et m'apprêtai à redescendre, quand, tout à coup, je me trouvai face à face avec Mr. Manoukian ! Il était debout quelques marches plus bas et on pouvait lire ses intentions diaboliques sur sa figure.

— Oh ! Qu'arriva-t-il ?

— Rien pour l'instant. Notre rencontre était une surprise réciproque. Il resta, l'espace de quelques

secondes, la bouche béante! Alors, je remarquai que ses yeux étaient fixés sur le détonateur que j'avais toujours en main et je devinai que ça allait chauffer! — chauffer fort! Je décidai de brusquer les choses : je m'élançai et nous déboulinâmes l'escalier ensemble. Arrivés au palier, nous formions une seule masse, moi par-dessus, et le combat commença... Ma main gauche était coincée sous son cou et, avec ma main droite, j'essayais de lui taper sur la mâchoire. Mais il était extraordinairement rapide et d'une force herculéenne. En une minute, il avait saisi mon poing dans son énorme main et il essayait de me le replier pour me le briser. Le détonateur était dans ma main, je l'avais tout à fait oublié, mais je pouvais le sentir entre mon pouce et mon index. Je luttais désespérément, mais il avait le dessus. Je me rappelle à ce moment-là avoir été écœuré par une forte odeur d'ambre gris : on s'en sert beaucoup en Orient, et lui en était absolument saturé! Je continuai de tirer sur le col de sa chemise, espérant l'étrangler, et lui essayait toujours de me démolir le poignet. Fatalement, quelque chose devait se produire. A la fin, son col céda et il fut libéré. Alors il cessa de me torturer le bras, roula sur lui-même et sauta debout. Alors, je vis sa main chercher son revolver. Il avait mis son pied sur ma poitrine pour me maintenir couché. Sa botte — une grosse botte de campagne allemande — fut la dernière chose que je vis, car, à ce moment-là, le détonateur partit, en plein dans ma figure! La chaleur de ma main l'avait fait éclater. C'est une chose qui arrivait assez souvent, et plus d'un lanceur de grenades, maladroit, a perdu un doigt ou deux de cette façon...

— Mais vous? Qu'est-ce qu'il vous a fait?

— Ce qui est assez curieux, c'est que mes doigts n'ont presque rien eu, ... mais ce fut la fin de mes yeux... Après cela, Dieu merci! je perdis connaissance jusqu'à ce que je me sentisse descendre de ma *Ford* à l'hôpital. Une patrouille militaire avait trouvé l'auto abandonnée dans un quartier du Caire appelé la « Ville Morte », et moi couché au fond dans un piteux état... Voilà toute l'histoire. Vous êtes seulement la troisième personne à qui je la raconte...

Suivit un long silence... Puis Corrie Lyndon demanda :

— Qu'est-ce qu'il est advenu de Manoukian ?

— La police fit une descente le lendemain — je n'avais pas été en état de faire mon rapport avant, — et, naturellement, lui, les bombes et toute la bande, tout s'était envolé ! Je suppose qu'il était un fameux numéro dans l'espionnage allemand. Je me suis souvent demandé si le détonateur l'avait endommagé, lui ? Si jamais je le rencontre, il faudra que je le lui demande.

Suivit un plus long silence... Finalement, Corrie Lyndon dit :

— Vous savez que vous n'êtes pas défiguré du tout. Il n'y a pas de cicatrices.

— C'est ce qu'on m'a assuré. Il est étrange de ne plus savoir comment est sa figure ! — ou comment est celle des autres pour cette même raison. On court un fameux risque quand il faut avoir affaire à des jeunes écervelés comme Nigel Dexter pour vous renseigner...

Corrie Lyndon ne dit rien, mais je savais qu'elle était en train de m'examiner. Tout à coup je dis :

— Je vous ai posé une question ce matin et vous n'y avez pas répondu. Puis-je recommencer ?

— Si vous voulez.

J'étais allongé sur le côté gauche, m'appuyant sur le coude : devant moi, à quelques mètres, j'étais conscient de sa présence parfumée.

— Etes-vous très jolie ? demandai-je. Mon intention n'est pas d'être malhonnête.

J'attendis.

— Vous pouvez toucher si vous le désirez, dit-elle simplement.

J'étendis la main. Elle la prit dans la sienne et la guida vers sa figure. Le bout de mes doigts commença son hésitant pèlerinage, esquissant les contours d'un menton rond, d'un nez court et droit, d'une joue comme un pétale de fleur. Délicatement, je posai la main sur chacun de ses yeux ; je pouvais sentir ses longs cils m'effleurer.

— Sont-ils bleus ? demandai-je.

— Oui.

Je tâtai ses cheveux. Ils étaient partagés par une raie de côté et coupés court derrière, comme le voulait la mode. Mais devant, comme ma com-

pagne était allongée de côté, une grande mèche frisée retombait sur son front.

— Ils ont l'air d'être brun doré? dis-je. N'est-ce pas?

Sa tête s'inclina entre ma main, mais elle ne dit rien.

En dernier, très, très doucement, j'effleurai la courbe de sa bouche.

— Merci, dis-je avec respect. Maintenant, je sais... et je n'oublierai jamais.

La bouche trembla au bout de mon doigt et quelque chose de chaud et doux tomba sur le dessus de ma main.

VII

LES TROIS RÉOLUTIONS

Comme d'habitude, ma mère vint avant le dîner dans ma chambre pour voir si mon nœud de cravate était correctement fait.

— Il est joliment de travers ce soir, dit-elle sévèrement, tout en tirant dessus pour le mettre droit, et tu n'as pas encore brosse tes cheveux! Tu as l'air d'un explorateur qui rentre chez lui. Qu'est-ce qui te distrait de la sorte, mon grand?

Elle parlait avec une indifférence étudiée — qu'elle sait que j'apprécie, — mais derrière laquelle je discerne très aisément l'anxiété maternelle.

— Je vais très bien, merci, dis-je, mais il semble ce soir que je sois incapable de trouver quoi que ce soit! Où est mon portefeuille? Je l'ai mis quelque part lorsque je suis rentré, mais il a l'air d'avoir bougé tout seul!

— Il est là, par terre, et bien garni. Ma parole! comme te voilà riche!

— J'ai fait un saut à la banque cette après-midi: nous allons au Casino, ce soir. Bon! maintenant, j'ai perdu mon étui à cigarettes!

— Le voilà!

— Merci. Je te demande pardon d'être si stupide, mais tout marche de travers.

Ma mère n'essaie jamais de me consoler quand je me mets dans cet état de désespéré.

— Descends et viens boire un cocktail! dit-elle. J'entends Arturo agiter le shaker.

— J'y vais, repris-je. De quelle sagesse tu fais preuve, chère maman! ajoutai-je soudain, et j'en étais persuadé.

Cependant, ce fut un explorateur — adouci mais affecté — qui descendit l'escalier. J'étais furieux après moi : de l'absurde colère d'un homme orgueilleux qui se rend compte qu'il n'est pas plus fort que ses semblables. On déteste se tracer de pompeuses et secrètes règles de conduite et se voir les abandonner bêtement! En toute vérité, j'avais été empêché de franchir le pas fatal, uniquement grâce à la Providence. Cette lèvre douce tremblant tout à coup, cette larme divine, si tendre, tout cela avait été presque trop pour moi. Une minute plus tard, mon courage m'aurait abandonné et j'aurais brisé pour toujours, par un flot de paroles insensées, la chose qui me retient à la vie maintenant, c'est-à-dire la paisible camaraderie et l'indubitable confiance de Corrie Lyndon!

La Providence, en cette occasion, prit sa forme la plus inattendue et la plus méconnaissable en la personne du captain Percy Flawn, ex-agent des Renseignements! Il avait surgi de derrière un monticule, tout près de nous, lorgnant avec ostentation les bateaux et la mer, mais visiblement à l'affût de Corrie Lyndon. Probablement le « grand ami » n'avait pas complètement abandonné l'idée d'avoir Corrie comme compagne de souper et avait envoyé son fidèle chevalier à la rescousse.

Après un coup d'œil à l'ambassadeur, Corrie se leva prestement et énonça tout haut, d'un air dégagé, l'heure qu'il était, suivie d'un mot d'explication, à mon égard, murmuré à demi-voix. Elle prit alors mon bras et nous regagnâmes la plage, bavardant gaiement et bousculant presque sur notre chemin un représentant bien incompetent et bien attrapé de l'art de l'espionnage!

Nous hélâmes un taxi pour revenir à *Cœur-de-Bois*. Ce retour fut lourd de silence. Qu'est-ce que ma compagne pensait? Je n'en savais rien; mais quel était l'état de mon âme? Je l'ai déjà dépeint. Toutefois, un peu avant d'arriver à la maison,

miss Lyndon me donna une véritable et reconfortante surprise. Elle me dit :

— Pensez-vous que, vis-à-vis de vous, ma réputation de jeune fille bien élevée serait atteinte si, à partir de maintenant, je vous appelais par votre prénom, avec réciprocité de votre part, naturellement ?

J'essayai de trouver une réponse gracieuse et appréciative, mais je ne pus dire rien d'autre qu'un humble :

— Merci beaucoup.

Je montai dans ma chambre complètement rassuré, sur un point du moins : elle n'avait rien deviné, sans quoi je n'aurais pas été admis à une plus grande intimité. Après tout, je ne m'étais pas trahi.

Alors, pour quelques heures, le sujet resta pendant. Parler d'affaires personnelles au sein de la famille Dexter est chose absolument impossible, parce que chacun d'eux n'admet que la conversation générale. Ce ne fut donc que bien après, alors que nous jouissions de l'intimité toute relative du salon de danse au Casino, que Corrie et moi fûmes dans une position à nous laisser aller (si nous le jugions à propos) à poursuivre notre discussion. Pour ma part, j'étais heureux ainsi et pas du tout pressé de discuter, et j'imaginai que telle était aussi son idée.

Mais je me trompais.

— N'y a-t-il pas ici un endroit tranquille où nous pourrions nous asseoir ? s'informa-t-elle, comme nos musiciens épileptiques s'arrêtaient au milieu d'une mesure, avec une étourdissante soudaineté qui semble être le véritable symptôme d'un malaise.

— Pas que je sache ! répliquai-je. La salle de baccara est probablement l'endroit le plus calme en ce moment.

— Eh bien ! allons-y !

Après nous être pliés à la petite formalité du guichet, nous fûmes admis dans le Temple de la Chance. Il y faisait encore frais et, à part un coin éloigné où quelques croupiers « faisaient faire les jeux », tout était calme.

— Combien de tables jouent en ce moment ? demandai-je.

— Trois; autrement, la salle est aussi vide qu'un palais de glace au Pôle Nord!

— Ce ne sera plus pareil à onze heures.

— A ce moment-là, vous et moi serons en train de jouer. Mais maintenant je m'en vais outrager tous vos sentiments de bienséance.

Nous nous étions assis tous deux dans un confortable canapé, le long du mur, et j'essayais d'allumer un cigare avec mon nouveau briquet. Je massacrai cigare et briquet, et Corrie m'aïda. Alors, elle dit :

— Qu'est-ce qui vous rendait si malheureux pendant le dîner?

— Moi, malheureux? J'avais la sensation d'être le roi de la fête!

— Je sais... C'est justement pourquoi je l'ai remarqué. Vous étiez dans une excitation!... Pourquoi?

— Ce n'est pas la peine d'être réservé et contraint avec vous, n'est-ce pas?

— Pas le moins du monde. Racontez-moi...

Je gardai le silence pendant une grande minute. Puis je commençai :

— Ceci remonte à un temps assez éloigné... Il y a dix ans, il m'a fallu réorganiser ma vie,... me tracer une nouvelle ligne de conduite,... et j'ai pris quelques résolutions que je dois observer.

— Je sais.

— Comment savez-vous?

— Peut-être que je suis douée de seconde vue,... ce qui n'est pas bon signe en ce qui concerne mon intelligence... Mais, en tout cas, je sais. Voulez-vous que je vous énumère vos résolutions?

— Si vous le pouvez.

— La première était : « Je conserverai toujours une imperturbable bonne humeur. » Est-ce exact?

— C'était quelque chose dans ce goût-là, je crois.

— C'était exactement cela — et vous le savez très bien. La seconde était : « Jamais je ne table-
rai sur mon infirmité pour éveiller la sympathie. »

— Tout cela est pour moi fort gênant, protestai-je...

— La vérité est généralement gênante. Est-ce que je dois continuer l'énumération de vos résolutions?

— Combien en connaissez-vous encore ?

— Deux, au moins ! Mais je vais seulement vous en dire une. La troisième : « Je ne serai jamais un fardeau pour qui que ce soit. »

Elle avait tapé juste encore ! J'inclinai la tête.

— Mes pensées sont-elles aussi pénétrables que cela ? demandai-je, misérable.

— Pénétrables ? A peu près aussi pénétrables qu'un buisson d'ajoncs ! Si je n'étais pas douée d'une disposition particulière, genre rayons X... ! Bref, ces temps derniers, vous avez été sur le point de revenir sur quelques-unes de ces résolutions, et vous êtes déçu. Vous êtes épouvanté de ce que vous considérez comme une faiblesse, et c'est pourquoi vous vous êtes conduit comme vous l'avez fait ce soir.

— Je m'excuse.

— Je ne vous gronde pas. Je veux simplement vous faire comprendre que je « sais » et que c'est inutile avec moi de prendre des gants, de faire des chichis, comme dirait Vivien.

— Très bien. Je n'en ferai plus.

— Alors, c'est entendu. Maintenant, à votre tour, prenez votre revanche ! Avez-vous quelque chose à me reprocher ? Dites-le-moi carrément ! En tout cas, qu'est-ce que vous pensez de moi ? Vous me connaissez depuis presque une semaine. Quelles sont vos réactions à mon égard, comme diraient les gens de Boston ?

Je songeai, puis essayai de parler judicieusement :

— Vous êtes un drôle de mélange..., commençai-je.

— Nous le sommes toutes plus ou moins. Quels sont mes « éléments » ?

— Eh bien ! en tout premier, vous êtes extrêmement jolie et essentiellement féminine.

— « La jeune fille, énonça miss Lyndon, rougit violemment et se cacha la figure derrière son éventail. » Dites encore...

— Et pourtant, en certains cas, vous réagissez comme un garçon.

— Moins bien !... Comment ça ?

— Vous vous intéressez aux côtés mécaniques des choses, exactement comme le ferait un garçon ; vous voulez savoir « ce qui fait marcher les

roues ». Souvent, cette semaine, au cours de nos conversations, vous m'avez interrompu...

— Je vous demande pardon.

— Pas du tout : j'aime cela... Uniquement pour vous faire expliquer quelques détails matériels que la plupart des femmes auraient considérés comme ennuyeux et sans importance et auxquels, seuls, les hommes auraient pris de l'intérêt. Quand j'étais en train de vous raconter mon aventure en Egypte, cette après-midi, il a fallu que vous connaissiez tous les tenants et aboutissants d'Enver, et vous ne m'avez pas laissé continuer mon histoire, au moment où elle devenait le plus palpitante, sans savoir, au préalable, comment fonctionnait la bombe Mills. Un garçon aurait agi de même. Et je vous entendais parler magnéto et carburateur avec Nigel, l'autre jour, comme un véritable mécanicien ! Je suis sûr que, si l'on vous laissait toute seule avec une auto, vous démonteriez le moteur et seriez couverte d'huile jusqu'aux coudes en l'espace de cinq minutes !

— Oui, ça m'arrive ! Mais tout ceci me semble plutôt bon. Parlez-moi de mes mauvais côtés ?

— Je vais finir l'énumération des bons d'abord. Votre plus grand charme est votre droiture de caractère. Voyez comme vous m'avez « empoigné » tout à l'heure, alors que j'étais de mauvaise humeur, irrité, et voyez comme vous avez bien remis les choses au point ! Bien peu ont ce talent... Promettez-moi que vous tâcherez de le conserver ? La droiture de caractère, c'est une forme de courage, et le courage, ... c'est tout !

— Vous devriez le savoir. (Ceci lancé intentionnellement, en manière de compliment.) Maintenant, parlez-moi de mes défauts, au cas où mon auréole pâlirait ?...

— Je n'en ai pas encore découvert.

— Bon, je vais vous en dire un : je n'ai pas d'indulgence. Je ne connais pas de milieu entre ce que j'aime et ce que je n'aime pas. En un mot, je suis femme ! A votre tour, nommez-en un ?

— Je sais ce que je vais faire à la place. Je vais vous installer à la table de jeu. On dit que le jeu dévoile admirablement les penchants de chacun. Allons !!!

VIII

SUIVI

Pendant ce temps-là, les salons s'étaient remplis. Tout autour de nous, c'était un brouhaha étourdissant de conversations, de compliments, de phrases exclamatives qui couvraient presque le bruit des sentences mécaniques des croupiers. Avec la main de Corrie sur mon bras, nous circulâmes sans peine parmi cette foule de gens bien repus. Peu après, nous vîmes Enid et le bouillant Arturo.

— Venez jeter un coup d'œil sur la table du fond! dit ce dernier. Toutes les notabilités du Baccara sont là!

— Il faut d'abord retenir nos places, dis-je avec importance. Corrie, voyez-vous une table d'apparence modeste qui soit prête à jouer bientôt?

— Devant la table 17, il y a un homme en train de battre les cartes.

— Elle fera bien notre affaire. Mettez-y ce briquet et nous reviendrons quand on nous appellera. Est-ce que tu vas jouer, Enid?

— Non, je ne fais que danser. Viens, Arturo! voilà un fox-trot!

Corrie réserva sa place et, peu après, nous étions parmi la foule qui, debout, derrière le cordou rouge, examinait la première table et ses occupants. Corrie me les décrivit.

— Quelle quantité d'argent! remarqua-t-elle tout d'abord. Des liasses de billets de mille et de drôles de choses qui ressemblent à des morceaux de savon plat! Qu'est-ce que c'est?

— J'imagine que ce sont des jetons de dix mille francs.

— Pourquoi le croupier met-il des jetons dans une petite boîte?

— C'est la cagnotte. Cinq pour cent de chaque coup est prélevé par le Casino. La somme se monte à un gentil total à la fin de la soirée!

— Banco est fait! annonça le croupier.

— Qui est-ce? demandai-je à Corrie.

— Attendez une minute! Je ne peux rien voir

Derrière cette grosse femme. Maintenant, je peux... Il vient de s'asseoir, mais il nous tourne le dos... Je n'aime pas la forme de sa tête. Je crois... Il me semble...

Corrie se trémoussa, tout excitée :

— Oui, c'est lui! C'est mon amoureux!

— Le « grand ami » de Flawn?

— Oui, et j'espère qu'il va perdre! Vous voyez, ... Je ne suis qu'une femme!

— A-t-il tiré ses cartes?

— Oui, et il les a abattues sur la table.

— Neuf et cinq! annonça le croupier d'un air calme.

— C'est la fin de tout, dis-je.

Mais Corrie ne répondit pas. Elle était engagée dans une conversation animée avec un inconnu de l'autre côté. (Je découvris plus tard que ceci était une de ses habitudes). Après, elle se tourna vers moi.

— On vient de me raconter que le « grand ami » est un membre du fameux Syndicat Levantin. Il a gagné des sommes folles toute la semaine. Allons derrière lui et voir si nous pouvons lui jeter un sort!

Mais cette admirable suggestion ne put être mise à exécution.

La voix d'un changeur claironna :

— Table numéro 17!

— Notre table va jouer, dis-jé. Venez!

Corrie instantanément oublia le « grand ami ».

— Je suis dans tous mes états! m'annonça-t-elle, et elle me tira tant qu'elle put pour m'extirper de la foule.

..

Sous ma haute direction, miss Lyndon s'assit dans le fauteuil numéro 5, juste en face du croupier, et s'arma pour la bataille à venir d'un millier de francs en jetons. Je me glissai sur une chaise, à sa droite, un peu en retrait de la table.

— Le changeur m'a donné dix grands jetons bleus et jaunes, m'annonça Corrie.

— Eh bien! rendez-lui-en deux et demandez-lui des rouges à la place! Nous sommes des joueurs modestes, à présent.

L'échange s'effectua et je questionnai :

— Il doit y avoir un avis suspendu quelque part indiquant le minimum de départ? Que dit-il?

— Trois louis. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Que vous ne pouvez pas miser moins de trois louis — ou plus exactement soixante francs, — quand vous prenez la banque. A votre place, je m'en tiendrais à ce minimum, pour quelque temps tout au moins.

— Entendu! Je ne vais même pas commencer de parier avant d'avoir jeté un coup d'œil sur le jeu.

— En quelle sorte de compagnie sommes-nous?

— Très respectable — comparativement à la table d'où nous venons.

— C'est toujours le cas avec le baccara. Plus les paris sont élevés, moins les gens inspirent confiance, et vice-versa. Une table à trois louis l'enjeu devrait être très chic! Voulez-vous me décrire notre entourage?

— Un couple de vieux Français, à cheveux gris, type du bon bourgeois...

— Prenez garde à eux! Ils abattent généralement à cinq. Qui encore?

— Une femme qui ressemble à Maurice Chevalier déguisé en fille de salle, annonça une voix sympathique à ma gauche pendant qu'une main impétueuse s'abattait sur mon épaule. Arturo nous avait rejoints. Il continua la nomenclature :

« Article suivant : un major en retraite, ayant cultivé la dive bouteille. Article suivant : un homme et une femme qui n'ont certes pas vu le jour à Londres... »

— Et deux jolies blondes de Casino, continua miss Lyndon.

— Merci. Joues-tu avec nous, Arturo?

— Non, votre table est au complet. Enid vient de partir. Je vais mettre le cap sur un lieu moins austère. Je reviendrai plus tard, Corrie, et je ferai sauter votre banque. Au revoir!

Il disparut avec sa fougue habituelle, et, Corrie et moi, nous nous installâmes au jeu.

Les débuts furent calmes. Il était visible que personne autour de la table n'avait beaucoup d'argent et les banques passaient rapidement d'une main à l'autre. Corrie consacrait uniquement son temps à prendre des notes et à commenter les coups avec à-propos. Une fois, lorsque

la banque avait « suivi » trois fois et que tout le monde fut invité « à faire ses jeux », elle risqua un jeton rouge. Rapidement la banque gagna et le jeton rouge fut ramassé, au grand désappointement de sa propriétaire, par la pelle ravageuse !

Peu après, ce fut au tour de Corrie d'avoir la banque pour la première fois et, sur mon instigation, elle mita trois louis.

— Banco ! dit une voix tout de suite à ma droite. (Le monsieur qui n'était pas né à Londres, je suppose.)

J'entendis le dé clic des cartes sortant de leur boîte. Puis :

— Encore une, s'il vous plaît !

— Retournez les vôtres d'abord ! murmurai-je à Corrie. Combien avez-vous ?

— Cinq, dit-elle.

— Restez-en là et donnez-lui sa carte.

La remarque suivante vint du croupier :

— Sept — et cinq. Un bras victorieux, à ma droite, passa devant moi et saisit la banque.

— Vous aurez plus de chance la prochaine fois ! dis-je. Les banques ne marchent pas jusqu'ici. Quelqu'un va certainement bientôt commencer un gros coup et nous verrons, alors !

L'homme à ma droite — évidemment un héros ! — mita dix louis. Mais les choses ne s'en trouvèrent pas mieux pour Corrie, et la banque continua son chemin.

— Qui l'a maintenant ? demandai-je.

— La « première blonde ». Elle a mis un jeton bleu : c'est tout ce qu'elle a l'air de posséder. J'espère qu'elle va gagner !

Je commençais à remarquer que Corrie défendait loyalement son sexe. Ses vœux furent exaucés. La « première blonde » garda la banque trois tours, puis, par panique ou par précaution, elle en resta là.

— La main passe ! annonça le croupier. Un banco de trente-neuf louis !

— Qu'est-ce qu'il veut dire ? me demanda Corrie.

— N'importe qui peut avoir la banque pour cet enjeu-là, même si ce n'est pas à son tour de jouer. Mais les prix vont probablement baisser.

J'avais raison. Peu après, le croupier annonça

que la banque était mise aux enchères. Le démon de l'audace m'envahit :

— Pariez dix louis! dis-je à Corrie.

— Dix louis! annonça Corrie bravement.

— Quinze louis! dit une petite voix aiguë quelque part à gauche. C'était l'un des Français.

— Vingt!

Corrie parla d'elle-même cette fois-ci.

Evidemment, elle était gagnée par l'atmosphère! Il y eut un silence, puis le croupier annonça :

— Adjugé à vingt louis!

— Maintenant nous y sommes! dis-je. Mettez quatre jetons bleus.

— Grands dieux! Tant que ça!

— Oui, mais votre gain sera proportionné. Voyons les paris!

— Banco!

Ceci encore de mon voisin de droite.

J'entendis le clic-clic des cartes.

— Pas davantage, merci! dit une voix satisfaisante de bien mauvais augure pour nous.

— Abattez, Corrie, dis-je.

Elle retourna ses cartes et fit entendre un petit cri.

— Neuf — et sept! annonça le croupier sans ménagement. Un banco de trente-neuf louis!

— Ça, c'est la fin de tout! émit la voix lamentable de mon voisin.

Puis il repoussa sa chaise :

— Je te l'avais bien dit! Cette place ne vaut rien! Je m'en vais. Tu viens, Gladys?

Il battit en retraite, recevant les condoléances d'usage de sa fidèle associée, mais n'acceptant aucune consolation. Promptement sa place fut prise. Au même moment, une voix de l'autre côté de la table, en face de nous, annonça : « Banco! »

C'était Arturo exécutant sa promesse de venir faire sauter notre banque.

— Relevez-vous son défi ou passez-vous la main? demandai-je à miss Lyndon.

— Nous allons le battre à plate couture! répliqua ma vaillante associée.

Clic, clic; clic, clic. Puis :

— Excusez-moi! dit la voix d'Arturo.

— Huit! annonça le croupier et je l'entendis ramasser l'argent.

— En tout cas, c'est toujours dans la famille, dit Corrie philosophiquement.

Elle se tourna vers moi :

— J'avais seulement trois ! Notre capital diminue, vous savez ?

— Ce n'est rien, la soirée ne fait que commencer. Ah ! la boîte aux cartes est vide ! C'est le moment où chacun se détend.

— Oui, je vois, ... les sept vaches maigres, ... remarqua Corrie perdue dans le vague. Peut-être la chance tournera-t-elle avec un nouveau jeu de cartes ?

C'est ce qui arriva ; mais pas pour nous. Un ou deux de nos adversaires étaient partis autre part. D'autres, avidement, prirent leurs places. Les mises montèrent, les paris s'enhardirent. Evidemment notre table se lançait ! En plus du « monsieur qui n'était pas né à Londres » nous avions perdu la compagnie de la « première blonde » — la pauvre n'avait pas pu supporter la douleur de voir sa banque passer en d'autres mains. Leurs places avaient été prises par une jeune femme parfumée à la naphthaline et par mes deux amis Rex Fryer et Odo Lerwick, auxquels j'attribuais obscurément l'honneur de leur compagnie à la présence de Corrie Lyndon à cette table.

Pendant ce temps, Corrie, de sa façon habituelle, avait fait rapidement connaissance avec sa voisine de gauche — la « deuxième blonde ».

— C'est une brave petite, me dit-elle, et elle a eu une telle déveine ! Elle ne peut même plus dire « banco » quand son tour viendra. C'est une actrice sans engagement. Pauvre petite ! Elle pense que je lui porterais bonheur ! Pourrais-je être de moitié avec elle ?

— Mais certainement ! Bien sûr !

Je parlais mécaniquement ; ma pensée était loin, bien loin en arrière. Je me revoyais dix ans plus tôt, dans l'étroit escalier d'une ignoble maison, emprisonné par l'étreinte d'un géant furieux, et tous mes sens engourdis par une nauséabonde odeur d'ambre gris. Maintenant, le géant, calmé, était assis à côté de moi, étalant d'innombrables jetons devant lui. En un mot « le grand ami » et Mr. Manoukian n'étaient qu'une seule et même personne ! (J'avais été déjà conscient du fait quand

j'avais tourné autour de lui au *Normandy*, mais, cependant, je n'avais pas réussi à l'enregistrer : je suppose que mes pensées étaient alors occupées ailleurs.) Et il était là, en chair et en os, ayant abandonné le Syndicat Levantin et la première table pour venir s'asseoir près de Corrie Lyndon.

Oui. Mais j'étais entre eux deux!

— Regardez qui est là? dis-je en prenant le bras de Corrie.

Elle se pencha en avant et poussa un petit cri. Manonkian, évidemment sur le qui-vive, prit ceci pour un signe de bienvenue. Il se pencha lourdement devant moi et dit :

— J'espère que la fortune vous est favorable?

Il parlait un anglais impeccable. (Mais tout de même, pensai-je, un peu grec, égyptien ou arménien.) Corrie rit légèrement.

— Elle pourrait être meilleure, répliqua-t-elle.

— Aimerez-vous m'avoir pour associé dans votre prochaine banque? J'ai une veine insensée, ce soir!

— Non, merci. Je ruinerais votre banque. Je suis la plus détestable des partenaires.

— Je suis tout prêt à en courir le risque. Juste un louis ou deux?

— Non, merci.

— Je dois jouer tout seul, alors! Mais, si je fais fortune, je vous demanderai de venir la célébrer avec moi, un peu plus tard. Un verre de champagne au buffet, n'est-ce pas?

De nos jours, il est tout à fait passé dans les mœurs que n'importe quel homme, sous le couvert d'une table de baccara, demande à une dame de l'accepter comme partenaire sans que l'étiquette y trouve à redire. Mais, s'il va plus loin et invite la dame à venir « prendre quelque chose avec lui », il est évident qu'il ne la considère pas comme une personne bien élevée. Agacé, je me levai à demi. Mais Corrie avait compris et elle fut à la hauteur de la situation. Elle me tapota le genou discrètement pour me calmer, puis, se tournant vers la « deuxième blonde » :

— M'accepteriez-vous comme partenaire dans la banque suivante?

— Oh! merci, ma chère, dit la jeune actrice avec reconnaissance.

C'était une déroute complète. Je ricanai — peut-être un peu plus fort qu'il ne l'aurait fallu — et allumai un cigare. L'ambre gris est quelquefois dur à supporter!

Comme toujours, la banque de la « deuxième blonde » fit faillite, harcelée qu'elle était par Manoukian. (Corrie s'était abstenue, naturellement.) Le croupier glissa la banque à Corrie.

— Maintenant, donnez-moi votre dernier jeton, l'entendis-je dire, et nous allons lui apprendre à se multiplier!

— Un banco de dix louis! annonça le croupier.

Manoukian ne dit rien, mais tapota nerveusement sur la table.

— Banco est fait!

Corrie distribua les cartes.

— Il faut que je vous demande une troisième carte, dit Manoukian d'une voix suave.

Corrie ne répondit pas : le croupier le fit pour elle.

— Huit à la banque!

— Bien joué! dit Manoukian. Suivi!

Puis encore le clic-clic des cartes.

— De nouveau, je dois vous déranger...

— Neuf à la banque! annonça le croupier. Un banco de trente-neuf louis!!!

— Suivi! redit Manoukian.

En passant, je dois dire qu'une des premières notions de « chemin de fer » implique qu'un joueur ne doit pas annoncer « suivi » plusieurs fois de suite, sinon il se trouve, en quelque sorte, pariant contre sa mise. Néanmoins, ici même, un « as » de la première table, une étoile du Syndicat Levantin, conduisait sa barque à peu près aussi mal que l'aurait fait un collégien! Il était évident que ces tactiques pronostiquaient quelque chose de plus profond.

Nous étions en plein combat, et l'enjeu était plus important que celui de la table. Je me dressai sur mes ergots.

Nous avions atteint le troisième coup — le coup décisif. Je dis à Corrie :

— Continuez-vous?

— Je vous crois!

Elle se tourna vers sa partenaire :

— Si vous voulez vous retirer maintenant, faites-le! Je vous paierai ce que vous avez gagné.

— Oh! non. Laissez-moi rester avec vous, je vous en prie!

— Parfait!

Clic, clic ; clic, clic.

Cette fois Manoukian se tut, mais continua de tapoter la table, d'une manière professionnelle signifiant qu'il tiendrait.

Corrie regarda ses cartes.

— Cinq! me dit-elle. Dois-je abattre?

— Non, restez-en là. J'ai une lueur d'esprit!

— C'est bon! dit Corrie à Manoukian.

— Egalité! annonça le croupier, une seconde plus tard.

Il y eut un frémissement d'intérêt tout autour de la table. Evidemment la nature toute personnelle de ce combat singulier transpirait malgré tout.

Corrie servit encore.

— C'est assez! Merci, dit Manoukian.

La tête de Corrie se pencha de nouveau vers moi.

— J'ai un autre cinq! dit-elle.

— Abattez alors. Sa main sera peut-être meilleure que la dernière fois.

Instantanément Manoukian fut debout.

— Je proteste! dit-il. En toute conscience, je proteste! Et je fais appel à toutes les dames et à tous les messieurs anglais présents autour de cette table. Cet homme, ici, regarde mon jeu et donne ensuite des conseils à la dame près de lui!

Une dispute dans un casino attire en un instant plus de monde que ne le fait un accident dans une rue de Londres. Tout d'un coup, toute une foule de spectateurs se pressaient avidement autour de notre table — et, avec eux, ce génie imperturbable doué d'ubiquité qu'est le chef de casino! Manoukian, d'un air patelin, répéta son accusation, un peu moins dramatiquement cette fois. J'en avais honte pour lui.

— Monsieur, répliqua le chef froidement en me désignant, est un habitué estimé et bien connu de notre Casino. Il a, de plus, le grand malheur d'être aveugle.

— Oui, il a perdu la vue pendant la guerre, grâce aux gaz de vos amis, les Boches, ajouta Odo Lerwick qui considère sa journée perdue s'il n'arrive pas à envenimer une discussion.

Manoukian, pour lui rendre justice, très rapidement se rendit compte de sa gaffe. Il ne fit pas attention à la remarque brillante et imaginative d'Odo et, se tournant vers moi :

— Agréez mes excuses, Monsieur, dit-il, mes humbles excuses !

Il se rassit.

— Ce n'est rien, dis-je. Maintenant, vous feriez bien d'abattre vos cartes, miss Lyndon.

Clic !

— Ça me fait sept ! dit Corrie.

— Bon ! dit Manoukian gracieusement.

— Un banco de soixante-dix louis ! claironna le croupier.

Cette fois-ci, Manoukian n'avait rien à dire. Il avait été à la banque trois coups de suite, tête baissée, acharné. Il se renversa sur sa chaise et attendit : il avait repris le genre du Syndicat Levantin. Je sentis très profondément qu'il était décidé à gagner cette partie et, se redressant, d'une voix cassante :

— A table !

— Banco à table ! dit le croupier.

La foule se rapprocha. Elle s'était rendu compte depuis longtemps que c'était une lutte à mort entre Corrie et le Syndicat Levantin. Une fois de plus, avec un sang-froid absolu, Corrie donna les cartes. Manoukian les saisit.

— Une autre, s'il vous plaît ! dit-il.

Clic. Tout autour de nous, l'intérêt était en éveil. Corrie se tourna vers moi :

— Ma main fait six, dit-elle ; j'en reste là, naturellement ?

— Qu'est-ce que vous venez de lui donner ?

— Un six aussi.

— Alors, vous devez tirer de nouveau.

— Avec un six ?

— Oui, c'est une terrible chose, mais c'est votre unique chance. Vous êtes presque sûre de lui avoir donné de meilleures cartes qu'à vous, alors...

— Bon ! très bien !

Clic. Clic.

Je n'eus pas besoin de demander quel était le gagnant, car la foule applaudit presque! Et la majeure partie était *pro* Corrie.

— Huit — et sept! proclama le croupier par-dessus le brouhaha. Mais presque plus fort encore la voix de la « deuxième blonde » s'éleva aiguë, énervée, hystérique...

— Je ne peux plus durer, je ne peux plus! Allons-nous-en, mon petit!

— Mais certainement! dit Corrie joyusement. La main passe!

Ah! Dieu merci! cette longue tension était finie. La foule commença de s'éparpiller. Le croupier ramassa la dernière mise de Manoukian et en envoya une partie au changeur. Le changeur se saisit d'une large sébile en bois laqué (cette sébile est un rêve qui prend corps environ une fois dans la vie d'un joueur et jamais plus), et je l'entendis y empiler avec peine tous les jetons et les billets.

— Donnez un pourboire au croupier et au changeur! dis-je, et nous emporterons ceci à la caisse tout de suite.

— Merci bien, Madame!

— Merci bien, Madame!

Apparemment, le pourboire avait dû être copieux!

Nous nous levâmes. On se précipita sur la place de Corrie. Mais Manoukian était là le premier. Il m'écrasa les pieds pour arriver plus vite. La minute suivante, il pariait sur la banque de Corrie mise aux enchères.

— Cinquante! dit-il. Et la banque fut à lui — enfin!

Alors Corrie eut la plus magistrale audace dans sa première (et dernière) aventure au jeu :

— Banco! dit-elle.

Et je l'entendis tirer un billet de mille et le poser sur la table.

— Huit! dit Manoukian.

— Neuf! dit Corrie pour la dernière fois. Allons, venez, Barry!

* * *

Un caissier poli, mais difficilement impressionnable, additionna le montant de la sébile. La

somme s'élevait à soixante-quinze mille francs. Il fit une liasse de billets, puis commença à payer les jetons.

— Vous ne pouvez pas emporter tout cela avec vous ! dis-je à Corrie. Le caissier du Casino ferait mieux de vous donner un chèque, ou plutôt deux chèques.

— Il ne me semble pas juste qu'il me revienne quoi que ce soit, dit la « deuxième blonde ». Je n'aurais pas pu gagner un centime sans vous ! Non, ce n'est pas juste, ma chère...

— Ecoutez, dit Corrie (et dans sa voix il y avait une note étrange d'hésitation et de nervosité), cet argent... je le détesterais... vous savez... je n'ai pas à gagner ma vie...

Elle emmena la jeune femme dans un coin et il s'ensuivit une conversation que je n'entendis point.

Quand elles revinrent, la « deuxième blonde » sanglotait bruyamment et de tout cœur : elle était sidérée de s'apercevoir que, parfois, les anges descendent sur terre.

— C'est une fortune ! répétait-elle, c'est une fortune !

— Une bien petite, je trouve.

— Si seulement vous saviez !... C'était mon dernier billet de cent francs ! Si vous n'aviez pas été là... Enfin, Dieu vous bénisse, ma chère ! Je peux retourner chez moi maintenant, ... et par mes propres moyens. N'y aurait-il pas un endroit, ajouta-t-elle avec incohérence, où je pourrais vous embrasser ?

— Je vais chercher mon chapeau et mon pardessus, dis-je, et je m'en allai.

Corrie me retrouva dix minutes plus tard.

— L'auto d'Arturo est là, dit-elle. Nous allons la prendre, je vais vous reconduire à la maison. Arturo en sera quitte pour prendre un taxi.

— Avez-vous dit au revoir à votre jeune amie ? demandai-je.

— Oui. Elle m'a raconté toute son histoire et... je crois que tous ces jetons sont arrivés à point ! Elle s'en retourne à Londres demain. Je vous suis si reconnaissante d'avoir conduit à bien mon jeu !

— Et... qu'en avez-vous récolté ? m'informai-je prosaïquement.

— Ceci!

Corrie me mit dans la main quelque chose de rond et plat :

— C'est le jeton de cinq louis avec lequel j'ai commencé ma fameuse banque. Elle m'a dit de le prendre comme porte-bonheur. Gardez-le pour moi, voulez-vous?

Je le glissai dans ma poche. Il y est encore.

* * *

La fatalité nous réservait une autre aventure ce soir-là. Nous étions installés dans la petite voiture d'Arturo et Corrie était sur le point de démarrer quand, de la fraîche obscurité, une voix suave se fit entendre, quelques pas plus loin :

— Bonne nuit, miss Lyndon! Me fournirez-vous l'occasion d'une revanche demain soir?

Décidément le bonhomme n'était pas susceptible! J'avais rongé mon frein toute la soirée : maintenant, j'étais à bout!

— Non! n'y comptez pas! dis-je. Et bonne nuit,... monsieur Manoukian!

Choc et silence! Je pouvais presque entendre sa lourde charpente se raidir! Puis, le pied de Corrie pressa l'accélérateur et l'auto partit rapidement.

Nous roulions sur une route droite et plate à travers la forêt et vers la maison. L'odeur des sapins était rafraîchissante et douce et Corrie était tout près de moi! Je m'étendis avec bien-être. J'avais presque oublié l'existence de Manoukian.

— Fatigué? demanda Corrie.

— Non, je suis extraordinairement éveillé. J'ai eu une journée remplie d'événements — et une journée très instructive.

— Instructive?

— Oui. J'ai appris beaucoup sur vous et votre caractère dans les douze dernières heures et encore bien davantage dans les deux dernières!

— Bonnes ou mauvaises?

— Les deux. Vous êtes très dépensière. Mais, d'un autre côté, vous avez encore plus de courage que je ne l'imaginais.

— J'en aurai besoin, remarqua Corrie avec émotion, si jamais je me trouve seule nez à nez

avec Mr. Manoukian dans une sombre allée! Et vous aussi! J'aurais voulu que vous voyiez sa tête quand vous l'avez appelé par son nom!

IX

GRACE POUR SPARGO!

— T'es-tu bien amusé au Touquet, la semaine dernière? me demanda sir Gavin. Qu'est-ce que tu y as fait?

— J'y ai eu beaucoup de plaisir, dis-je, et, ma parole! il nous est arrivé une histoire palpitante!

— Nous? Qui ça, « nous »? Est-ce que l'un des membres de ma précieuse famille était mêlé à ton affaire sensationnelle?

— Indirectement. Ce fut miss Lyndon qui y joua un rôle important.

— Oh! cette jeune fille? J'ai bien regretté de ne pas la voir. Son père était un homme de grand cœur!

— Il y a des vertus héréditaires, ce me semble.

— Raconte-moi ton histoire! Elle m'a l'air intéressante.

Mon oncle, après avoir allumé sa pipe, se laissa choir dans son fauteuil, de l'autre côté du feu, et resta immobile, sans parole, tout le temps que je lui narrai le duel à la table de jeu. Pour rendre mon récit plus intéressant, j'avais tu le nom de Manoukian jusqu'à la fin. Mais, certes, quand je le mentionnai, j'obtins le plus vif succès! Sir Gavin poussa un cri de surprise :

— Manoukian? Es-tu sûr?

— Certes! (Et je donnai mes raisons.) En outre, il est presque tombé à la renverse lorsque je l'ai appelé par son nom. Miss Lyndon m'a dit qu'il avait eu, alors, un air démoniaque.

— Tu lui as dit que tu le connaissais? Bougre d'imbécille!

— Ce n'était pas très brillant de ma part, bien sûr, j'admets, mais j'étais dans un état d'énerve-ment terrible à ce moment-là et je voulais le mettre à jour. En tout cas, c'est fait. Maintenant, dites-m'en davantage sur son compte. Je sais qu'il est sur vos listes. Qu'a-t-il fait ces temps derniers?

Il a disparu de ma vie depuis cette soirée au Caire...

— Attends un peu, je vais rafraîchir ma mémoire. J'ai son dossier par ici.

Mon oncle se leva et se dirigea vers un coin de la pièce. J'entendis le déclic d'une serrure secrète, puis un bruissement de papiers. Un moment après, il revint et s'assit.

— Nous y voilà ! dit-il.

— En passant, demandai-je, quelle est la nationalité de Manoukian ?

— Dieu seul le sait ! mais je crois que, primitivement, il était Grec avec un peu de sang égyptien et arménien. Il est de pratique éminemment changeante. Quand il a eu cette escarmouche avec toi, au Caire, il était alors un membre très actif du Service de Renseignements allemand.

— C'est bien ce que j'avais pensé au moment. Quel est son vrai nom ?

— Ça, nous n'en savons rien non plus. En Egypte, il était connu sous le nom de Manoukian ; en Allemagne, sous celui de Herbrand. Naturellement, en tant qu'espion, il avait aussi un numéro. Après la guerre, il est resté en Irlande quelques années sous les ordres du capitaine de Courcy, compliquant avec succès une situation déjà bien embrouillée. Quand il fut mis à la porte de ce triste pays, il eut recours à la Russie qui est, naturellement, sa patrie d'adoption ! Et là, je pense qu'il a dû rester, car, depuis, nous n'avons, pour ainsi dire, plus entendu parler de lui. Je me demande si sa présence de ce côté-ci de l'Europe a quelque chose à voir avec l'appel des amis de Spargo.

— Est-ce que Manoukian est membre du Dodekadelphi ?

— Non. Certes, il a de grands talents, mais il ne peut prétendre au titre d'homme de lettres ! quoiqu'il soit un orateur vraiment persuasif. Qu'est-ce que tout ceci veut dire ?...

Sir Gavin rassembla les feuilles de papier, les remit dans le coffre-fort, puis revint s'asseoir :

— La soudaine arrivée de ces trois têtes : Spargo — Manoukian — Flawn ! C'est comme une réunion de bêtes venimeuses avec de sombres desseins. Comment se faisait-il appeler au Touquet ? Bien qu'il importe peu...

— Je n'ai jamais entendu son nom ; mais nous pourrions facilement le découvrir. Il était en compagnie de Flawn et d'une jeune femme appelée Lil Montgomery. La Direction du Casino c'était avoir de bons renseignements sur lui, sans quoi on ne lui aurait pas permis l'entrée de la salle de baccara.

— Oh ! oh !!! Tu dis qu'il était avec une femme ? Sa vieille défaillance !

— Que voulez-vous dire ?

— Que les femmes sont pour lui... comment dirais-je?... son talon d'Achille ! C'est la raison pour laquelle il n'a pas atteint un plus haut grade dans sa profession. Il y a une vingtaine d'années, il se laissa arracher par une femme un secret officiel, à Budapest ; sa trahison faillit causer une guerre aux Balkans. Une autre fois, à Madrid, il s'amusa une semaine entière, coïrtisant une femme toujours, alors qu'il aurait dû être en train de faire sauter un trône ! De ce fait, la révolution fut indéfiniment retardée. C'est là où Spargo marque le point : est-ce que jamais un cotillon lui fait oublier le sens du devoir ?

— Je dois dire, en toute justice, que cette fois-ci la femme n'était pas avec Manoukian... Elle semblait être avec quelqu'un d'autre...

— Ah ! Peut-être que la sagesse lui vient avec l'âge. Il n'en sera, hélas ! que plus dangereux ! En tout cas, je vais faire une enquête sur son passage au Touquet. En attendant, il faut que je te dise que je me suis occupé de tes amis du Studio Mayfair.

— Et qu'avez-vous découvert ?

— Rien. La société n'est même pas déclarée ; il semble qu'elle se compose, en tout et pour tout, d'une plaque à la porte du bureau et de la personne de Mr. Flawn. Toutefois, lorsque mes hommes allèrent visiter les bureaux, ils les trouvèrent fermés à clé. La plaque avait disparu et Flawn aussi !

— Il était au Touquet, naturellement.

— Oui. Mais nous ne le savions pas. Probablement que Flawn avait loué le bureau, en partie comme pied-à-terre à Londres pour lui et ses acolytes et aussi pour y prendre au piège quelques adjoints bien inoffensifs, mais nécessaires à ses

projets : tel que ce brave Alf Noseworthy. Peut-être le quartier général a-t-il été transféré au Studio?

— Il serait intéressant de savoir ce qu'est devenue Edna Butterick, dis-je.

— C'est justement ce que je voulais te demander. Elle pourrait nous éclairer. As-tu son adresse?

— Non. Nos entrevues avaient lieu, invariablement, sous un arbre, dans Kensington Gardens.

— Très romantique, mais pas très pratique! Tant pis! Il est évident que la chose à faire est de trouver où perche ce studio mystérieux. Peux-tu me dire dans quelle direction il est dans le Comté d'Essex?

— Non, je sais simplement que c'est en Essex. C'est, d'ailleurs, tout ce qu'en savait Alf.

— Il se peut très bien, après tout, que ce ne soit pas du tout dans l'Essex! Des gens qui ont si peur de laisser découvrir leurs traces — comme ils m'en ont tout l'air — ne lâcheraient pas bénévolement une telle information! Est-ce que Alf t'a signalé combien de temps dura la course?

— Non, pas que je me souviens. Mais voici la lettre qu'il m'a envoyée!

Je la sortis de ma poche et la lui tendis. Sir Gavin la parcourut :

— « Conduit là, dans une voiture fermée, la nuit... Ramené la même nuit, dans la même voiture... » Rien qui puisse nous renseigner. Je vois qu'il ajoute « qu'il serait heureux d'une prochaine entrevue à votre retour... » Eh bien?

— J'ai écrit à son adresse, mais je n'ai pas eu de réponse. Il est probablement encore au Studio.

— Certainement, je le croirais assez. Je ne pense pas qu'ils le laisseront partir avant qu'ils aient fini avec lui... s'il en revient jamais?

Je me redressai :

— Vous ne voulez pas dire que le pauvre Alf est en danger?

— Bien sûr que si! Il y a derrière tout ceci un formidable complot — seulement, je ne suis pas encore arrivé à réunir tous les morceaux qui forment ce puzzle. En tout premier lieu, nous avons Flawn engageant Alf pour une mystérieuse besogne dans un endroit inconnu — laquelle besogne requiert les services d'un électricien con-

sommé. Ensuite nous découvrons Flawn en relations avec Manoukian qui est un espion et un agitateur international de la plus belle espèce. Enfin, nous avons à présent le bruit infernal provoqué par l'arrestation de Spargo — qui est aussi associé avec Flawn et, par Flawn, à Manoukian! Et toi qui as prévenu Manoukian!!! Tu ferais un joli diplomate!

— Vous êtes en plein vacarme, alors? dis-je avec tact pour changer le sujet...

— C'est un tintamarre ahurissant! Tu te souviens? Je te l'avais prédit.

— Oui. Qu'est-il arrivé exactement depuis l'arrestation de Spargo? J'ai été tenu quelque peu dans l'ignorance des nouvelles londoniennes ces temps-ci.

— Spargo fut amené à Bow Street(1) le mardi de Pâques; là, le magistrat le renvoya au jugement des Etats-unis d'Amérique; puis alors, ce fait fut signalé, pour la forme, au *Home Secretary*.

— Et Spargo s'est embarqué pour l'Amérique?

— Non. On ne peut pas bousculer ainsi la loi en Angleterre! La prochaine formalité aura lieu au *Home Secretary* qui doit donner à Spargo une assomation pour que celui-ci se constitue prisonnier auprès de l'ambassadeur américain. Mais une période de quinze jours doit s'écouler avant sa reddition. Pendant ce temps-là, il a le droit de réviser son accusation et de faire appel au public — et il s'en charge! Une cabale de première classe a pris corps cette semaine et s'étend chaque jour. La difficulté primordiale est que Spargo se proclame naturalisé Russe, et il soutient que nous ne pouvons le livrer à l'Amérique sans l'autorisation du gouvernement de son pays. Normalement ce droit devrait prévaloir, mais, comme nous avons rompu toutes relations diplomatiques avec la Russie, la question n'existe pas. Toutefois, ce n'est pas sur les faveurs de la loi que comptent les amis de Spargo: ils savent fort bien qu'une once de sentimentalité l'emporte toujours sur des tonnes de paperasses légales. Ils font appel au bon cœur du peuple anglais, et leur propagande, dans ce but, est en plein rendement. Excellent truc! Pour-

(1) Cabinet du juge de paix.

tant Spargo est un type dangereux. Il a été l'agent direct de cinq assassinats politiques pendant ces sept dernières années. Deux de ces crimes, j'en suis persuadé, ont été commis de ses propres mains — seulement, il n'a jamais été pris sur le fait. Mais, dans cette affaire-ci, nous tenons le bon bout. Non pas que nous serons sauvés d'un scandale ! Non. Il va y avoir une grande réunion suivie de défilés dans Hyde-Park, dimanche prochain ; il y en aura de semblables dans tout le pays — et déjà on parle d'une grève générale de quarante-huit heures comme un geste national d'horreur et de réprobation pour notre infâme conduite !

— Grands dieux ! quel bien une grève générale peut-elle leur faire ?

— Je peux t'expliquer cela, mon cher. Une grève générale paralyse les communications intérieures entre tout le pays pour une période définie. Pendant ce temps-là, un certain nombre de sabotages marquants sont exécutés. Une panique nationale peut possiblement en résulter. La police et les troupes ne peuvent pas être partout, surtout si le télégraphe et le téléphone ne fonctionnent pas et si les moyens de transport sont suspendus. Et naturellement, les meneurs n'ont pas l'intention d'arrêter le mouvement après quarante-huit heures ! Ils essaieront de réussir cette fois-ci ce qu'ils ont manqué à la grève générale, l'année dernière. S'ils pensent avoir trouvé un bon point de départ, ils arriveront à leurs fins brillamment, et l'honnête ouvrier, au cœur facilement ému, se rendra compte trop tard de son erreur. Evidemment, si le gouvernement peut conserver contact avec son peuple, tout ira bien. Mais l'isolement de plus d'un jour pourrait être sérieux.

— Mais il y a toujours la T. S. F. !

— Oui, Dieu merci ! nous avons la T. S. F. A ce propos, j'aimerais beaucoup connaître deux choses : peut-être pourrais-tu m'aider ?

— Quelles sont ces deux choses ?

— La première : où est le Studio de Alf Noseworthy ? Je suis certain qu'il se passe quelque chose de louche, là dedans. La propriété peut être un arsenal, une fabrique de munitions, que sais-je ? La seconde : je veux savoir ce qu'est devenu

Manoukian. Il est ici, dans l'Ouest de l'Europe, pour affaires, certainement. Cette affaire peut être retardée à cause de l'arrestation de Spargo, et, dans ce cas, il serait possible que Manoukian viut à Londres pour prêter la main à l'agitation présente. Si c'est cela, j'aimerais bien approcher du bonhomme. Pendant que nous sommes sur ce sujet, mon garçon, je te donnerai le conseil d'accepter la protection de la police. Manoukian t'en veut, il te doit une revanche et il a la réputation de payer ce genre de dettes intégralement. Méfie-toi! Sans compter qu'il n'a peut-être d'autre but, en venant ici, que de s'occuper de toi!

Comme sir Gavin parlait, il m'advint de penser que Manoukian pouvait venir aussi pour une tout autre raison — plus forte et plus compréhensible. Mais je gardai pour moi ma pensée. Peut-être, si j'avais été moins discret ou moins imbu de moi-même, ce récit aurait-il pris une orientation différente?

Mais il y a certains secrets qu'on n'aime pas divulguer — même pas au réceptacle officiel de ces sortes de choses...

X

JOUR DE REPOS

Londres, le dimanche matin, n'a pas seulement des bruits différents, ses odeurs ne sont pas les mêmes.

Les jours de semaine, lorsque je procède, le matin, à mes exercices respiratoires devant ma fenêtre ouverte, je suis généralement salué par une odeur d'asphalte et d'essence mélangées et par le ronronnement incessant du trafic dans Fulham Road, à un kilomètre de chez nous.

Le dimanche matin, je m'éveille dans un monde nouveau. On n'entend rien, si ce n'est, de temps à autre, la cloche d'une église ou bien une voiture de laitier, ou encore le léger gazouillement des oiseaux dans le square en face.

C'est aussi une gamme d'odeurs entièrement dif-

férentes — les odeurs qui ne sortent que les jours fériés !

Donc, ce fameux dimanche de juin, j'étais debout très tôt. Je pris mon petit déjeuner tout seul : ma mère était partie à Torquay voir son unique sœur, et j'étais à Kensington Gardens vers onze heures.

En route, je rencontrai mon ami Beelby, faisant le planton.

— En service le dimanche ? questionnai-je avec sympathie.

— Nous sommes presque tous de service aujourd'hui, Monsieur, mobilisés pour toutes les manifestations de cette après-midi.

— Cette après-midi ?

— Oui, Monsieur, le défilé bolchevique... Nous devons leur emboîter le pas, marcher sous ce damné soleil, les tenir en lignes comme une bande de gosses et empêcher ceux qui les regardent de leur jeter des pierres ! Encore un plus grand nombre de mes collègues devront rester à leur poste toute l'après-midi, en cas d'émeute. Et on appelle ça un jour de repos !

— D'après ce que je vois, vous n'êtes pas partisan du mouvement communiste ?

— Moi ? Je voudrais leur donner à tous, chacun séparément, une bonne dose de mort-aux-rats ! répondit Beelby simplement. J'espère que vous n'allez pas au Park cette après-midi, Monsieur ?

— N'ayez pas peur ! Rien ne pourrait m'entraîner dans une pareille cohue. Va-t-il y avoir beaucoup de monde ?

— Une foule considérable, on nous a dit. Et tout ça, pour un type qui aurait dû être pendu, il y a bigrement longtemps ! Bien le bonjour, Monsieur !

Ayant remarqué avec plaisir la réconfortante attitude de la force armée, réagissant contre la propagande subversive, je continuai mon chemin vers Kensington Gardens et, peu après, me trouvai sous mon arbre habituel. L'endroit était calme et la matinée chaude. J'allumai ma pipe et m'assis, pensif...

— Puis-je vous dire un mot, Monsieur ?

Je me redressai.

— Bonjour, miss Butterick. J'avais idée que je vous rencontrerais ici, ce matin.

— Vous avez été en voyage, Monsieur, n'est-ce pas ? Alf m'a dit que vous seriez de retour seulement après Pâques.

— Oui, je ne suis rentré que depuis trois jours. Comment va Alf ? J'aurais besoin de lui.

— Oh ! Monsieur, voilà près de quinze jours que je ne l'ai pas vu et que je n'ai même pas entendu parler de lui !...

La petite voix gouailleuse d'Edna Butterick, pourtant si courageuse, se troubla.

— Ce n'est pas de chance, ... pas de chance... Où est-il ? Au Studio ?

— Oui, Monsieur, il est au Studio... Mais comment y est-il ? Il est parti là-bas tristement, quelques jours avant Pâques, ... et depuis, pas un mot !...

— Peut-être y a-t-il un règlement, au Studio, qui défend la correspondance ? Secret professionnel, vous savez ? Avez-vous demandé de ses nouvelles à Mr. Flawn ?

— Mr. Flawn est parti aussi, Monsieur. Il m'a dit la veille du Vendredi-Saint que je n'avais pas besoin de revenir avant le mardi suivant. Depuis, tous les jours, je vais au bureau, et tous les jours je trouve porte close...

Miss Butterick approcha davantage sa chaise de la mienne :

— Monsieur... Je ne vous le cacherai pas... J'ai vraiment peur pour Alf... Je n'ai pas honte de vous le dire. Ce n'est pas comme si je savais où est le Studio. C'est pourquoi je suis venue me promener par ici : voilà une semaine que, tous les jours, je viens vous attendre... Je pensais que vous pourriez peut-être me donner un conseil..

— Ce serait avec le plus grand plaisir, dis-je ; mais, pour vous dire la vérité, je suis moi-même venu ici pour vous demander conseil sur ce même sujet.

— Alors, nous ne sommes tous deux d'aucune utilité ! remarqua miss Butterick désespérément. Et, en plus, il me semble que je vais être encore une fois sans travail... Avec Alf parti...

Alors, j'entendis la voix de Corrie Lyndon, quelques pas plus loin.

— Le voilà, Nigel ! Ne suis-je pas un fin limier ? Je me levai, le cœur battant follement et la main

tendue. Corrie la serra la première, puis ce fut le tour de Nigel. Après quoi, je présentai Edna Butterick.

— Je me sauve, observa cette dernière pour la forme.

— Non, je vous en prie, implora Corrie. Je suis sûre que vous et le captain Shere étiez en train de parler de Alf Noseworthy!

Les lois de l'étiquette ayant été respectées, Edna reprit sa chaise avec assez de bonne grâce, et, se rendant compte qu'il y avait là une âme compatissante, elle prit Corrie à partie, instantanément. Elle bavarda d'une voix basse et posée devenant de plus en plus confidentielle au fur et à mesure que le sujet s'écoulait, encouragée qu'elle était de temps à autre par des mots de sympathie de la part de Corrie. Pendant ce temps, Nigel et moi parlions.

— Nous étions venus te demander si tu voulais venir avec nous à la « représentation des Bolcheviques » cette après-midi? me dit Nigel. Il y aura des fanfares, des bannières, une grande effervescence et peut-être des échauffourées. Corrie, Arturo et moi, nous y allons; viens-tu?

J'oubliai, naturellement, ma promesse à l'ami Beelby!

— Je te crois! dis-je, si je ne vous gêne pas...

— Ne dis pas de bêtises!

La voix de Corrie était de nouveau intelligible: elle était en train de faire ses adieux à Edna:

— ... Je parlais justement, l'autre jour, avec le Directeur de la Banque de Montréal à Regent Street, racontait-elle, et il me disait tout le mal qu'il avait à dénicher une bonne sténographe. Je vais le prévenir avant que vous alliez le voir.

— Merci infiniment, miss Lyndon. Au revoir!

Au revoir, captain Shere!

Et Edna prit congé, visiblement encouragée par le nouveau point de vue sous lequel Corrie lui avait fait voir les choses — pareille expérience arrivant généralement à ceux qui approchent miss Lyndon pour la première fois.

— Corrie! annonça Nigel, Barry est notre homme, cette après-midi. Nous ferions mieux de l'emmenner déjeuner chez nous et de nous mettre en branle tout de suite, après... Quoi?

— Je regrette beaucoup, dis-je, je déjeune en ville...

— Où ça ?

— Avec deux de mes amis, Hal Horner et sa femme...

— Ça va, Corrie, remarqua Nigel, rassurez-vous ! J'ai vu la femme. Où habitent-ils, Barry ?

— Knightsbridge.

— Parfait ! Je sauterai dans un taxi et j'irai te chercher là-bas vers trois heures. Ça te va ?

* * *

Le déjeuner du dimanche chez Hal Horner est un festin auquel peuvent prendre part un nombre indéterminé d'invités. Ce jour-là, nous étions environ quatorze. Tout au moins j'avais été présenté à quatorze personnes ; il pouvait y en avoir davantage. A en juger par le caquetage et le bruit ahurissant des shakers de cocktails, nous aurions pu être aussi bien cent !

— J'imagine que vous n'avez pas pu vous absenter pour Pâques ? dis-je à Maudie quand j'eus la chance de pouvoir lui parler.

— Non. Et vous, où êtes-vous allé, capitaine ?

— Au Touquet. Oh ! à propos, j'y ai rencontré une de vos amies. Ou plutôt, je me suis trouvé près d'elle bien des fois : miss Montgomery.

— Lil ! Voulez-vous dire par là qu'elle ne vous a pas parlé ? Elle était au moins avec Flawn ?

— C'est ce qu'on m'a dit...

— Je n'aime pas ce garçon-là. Je n'ai pas confiance... Qu'est-ce qu'il y a, Sam ?

Le fidèle serviteur s'était interposé entre nous deux et, d'une voix rauque et cérémonieuse, chuchotait quelque chose dans l'oreille droite de Maudie. Je me tournai du côté de mon autre voisine :

— Irez-vous à la manifestation de nos « avancés » cette après-midi ? questionnai-je.

— Sûrement pas ! J'en ai trop vu de semblables à New-York... Hal et Maudie vont m'emmener en auto à leur maison de campagne.

— A Maidenhead ? Vous y aurez beaucoup de plaisir. Demandez à Hal de vous faire voir la rivière, mais méfiez-vous qu'il ne vous entraîne pas dans son petit bateau...

Ici Maudie nous interrompit :

— On vous demande au téléphone, captain, dit-elle. Une dame! Et qui pensez-vous que ce soit?

— Je n'en sais absolument rien.

— Il le sait bien, mais ne veut pas nous le dire, remarqua mon autre voisine.

— Eh bien, je vous le donne en mille! Vous ne devineriez jamais! C'est Lil! Lil Montgomery! Quand on parle du loup...

— Comment sait-elle que je suis ici?

— J'ai pu lui en parler incidemment, l'autre jour; je l'ai vue jeudi dernier. Le téléphone est dans ma chambre; je sais que cela vous est égal. Sam vous conduira.

Un peu après, je me trouvai assis sur le lit de Maudie, parlant dans un instrument tout enrubbanné.

— Allo, dis-je. Miss Montgomery?

— Elle-même. Est-ce vous, captain Shere?

— Oui. Comment allez-vous?

Mais miss Montgomery n'était pas en train de faire de la conversation.

— Ecoutez! dit-elle presque à bout de souffle. Je n'ai qu'une minute pour vous parler seul à seul. Prenez garde à vous! Vous comprenez? Faites attention!

— Pour l'amour de Dieu! que voulez-vous dire?

— Ce que je vous ai déjà dit!... Prenez garde à vous!... Avez-vous bien compris?...

— Oui! Mais voulez-vous dire que... que quelqu'un m'en veut?

— Oui, c'est ça! Et pas seulement à vous... On en veut à elle aussi,... et encore plus à elle...

Les mots se succédaient et il n'était pas possible de poser de questions pour savoir qui était « lui » et qui était « elle ».

— Où est-il? m'écriai-je énergiquement. En Angleterre? à Londres? Et d'où me parlez-vous? Dites-moi où je pourrais...

— Quel numéro demandez-vous? fit une voix sèche.

Je lâchai un juron

— Vous m'avez coupé! m'exclamai-je. Remettez-moi vite! Vite!

— Je vous demande pardon, votre correspondant a raccroché, dit la voix de la téléphoniste placidement. Avec quel numéro?...

— Comment diable voulez-vous que je le sache?... Retrouvez-le! Non... Otez-vous de la ligne! Laissez-moi attendre! Elle va me rappeler...

Mais rien ne vint. Probablement Lil Montgomery avait fini de lancer son signal de détresse; peut-être avait-elle été interrompue? Mais l'avertissement avait frappé juste: j'en étais tout interdit!

Je retournai à la table de festin. Heureusement Nigel était arrivé pour me chercher: en m'attendant, il s'était emparé de ma chaise et il avait engagé un affectueux badinage avec la jeune actrice de l'opérette américaine.

— Il sera de retour dans un instant, l'entendis-je lui dire. Il nous a laissés pour prendre rendez-vous avec une dame au téléphone! Non, le voilà... Capitaine!... vous avez l'air tout chose... Vous a-t-elle trompé? Je parie que votre rendez-vous est remis?

Sur ce genre d'aimables plaisanteries, nous primes congé. Un taxi nous attendait en bas; nous grimpâmes dedans.

— Arturo et Corrie nous rejoindront au Park, dit Nigel.

— A quel endroit?

— Devant Gussie.

Gussie, je dois expliquer, est l'une de ces figures que l'on rencontre régulièrement le dimanche après midi à Hyde-Park, énumérant sans cesse les griefs qu'il a contre le gouvernement. Nigel et moi passons souvent une heure dans Hyde-Park, le dimanche après midi, à écouter les orateurs, et nous ne manquons jamais de nous accorder cinq minutes devant notre ami Gussie.

Je répondis machinalement à ce que venait de m'annoncer Nigel. Je l'entendis à peine. Les paroles de Lil Montgomery m'avaient jeté dans le plus profond désarroi. Si seulement elle avait pu me dire où était Manoukian! Supposons — et c'était très possible — qu'il fût ici, à Londres: il pouvait venir dans le Park aujourd'hui! Supposons que Manoukian et tout un corps de garde arrivent, en bousculant Corrie, à l'amener dans un coin désert! Supposons...

Je m'arrêtai net et me secouai... Nous étions en plein cœur de Londres tout de même! La police veille, sapristi!

Le taxi stoppa.

— Il faut que nous attendions qu'un défilé soit passé, m'expliqua Nigel.

— Quel genre de défilé est-ce ?

— Une foule imposante, vraiment : des ouvriers en habits du dimanche avec d'amusantes bannières ! Quelques-uns exhibent des décorations militaires ! C'est tout de même dégoûtant de voir ces braves gens-là mêlés à une exhibition pareille !

Un agent, d'un air poli mais légèrement embêté, nous intima l'ordre de quitter notre voiture et de marcher.

— Toute la place est réservée cette après-midi dans le Park pour les étrangers de distinction ! nous expliqua-t-il.

Je pris le bras de Nigel et nous nous joignîmes à la foule qui se déversait à chaque entrée du Park.

— Il y a l'air d'avoir joliment du monde ! dis-je.

— C'est absolument bondé ! Tous les habitués du dimanche, et ajoute à cela un million de partisans de Spargo !

— Tu me diras tout de suite quand tu verras Corrie et Arturo, n'est-ce pas ?

— Entendu, mon vieux !

— Est-ce que Gussie est installé ?

— Oui, je peux même le voir d'ici. Il est debout sur sa caisse, mais je ne crois pas qu'il ait déjà commencé.

Avec difficulté, nous passâmes au travers des orateurs sous les arbres, tous discourant furieusement et, pour la plupart, inintelligiblement. Leur auditoire, aujourd'hui, ne semblait pas aussi nombreux que d'habitude ; les démonstrations de « Grâce pour Spargo ! » témoignaient une déloyale concurrence !

Nigel et moi avons maintenant atteint le lieu de notre rendez-vous : un hêtre à côté de la chaire de Gussie. Corrie et Arturo n'étaient pas encore là. Gussie enfourchait justement son dada ; je constatai que, depuis l'Armistice, rien n'avait changé !

Au milieu du joyeux désordre qui régnait maintenant, je me rendis compte que Nigel essayait de me parler.

— Il y a un type, debout, en face de nous, qui te regarde avec insistance, mon vieux !

— A quoi ressemble-t-il? Est-ce un prêcheur de la rue?

— Non. C'est un grand type, mince et brun, avec une espèce d'uniforme noir à brandebourgs blancs.

— Je commence à comprendre... N'a-t-il pas une casquette en pointe avec une bande blanche tout autour?

— Si.

— Eh bien! c'est tout simplement un ambulancier de Saint-John. On les voit toujours s'agiter dans de pareilles occasions. Peut-être croit-il que je vais m'évanouir! Ai-je l'air si languissant?

— Non... Ça y est... Il vient te parler...

Une voix s'adressa à moi, assez poliment, ma foi!

— Je vous demande pardon! Êtes-vous le capitain Shere?

— Oui.

— On m'a envoyé vous chercher... Je suis désolé de vous annoncer qu'il est arrivé un léger accident à...

Je bondis.

— A miss Lyndon?

— Justement, Monsieur. Rien de grave. Il y a eu un petit peu de bousculade, là-bas, près des barrières, et la jeune dame a été renversée par la foule. En tout cas, nous l'avons sortie de là très facilement. Elle est dans l'ambulance, maintenant. Elle m'a envoyé vous prévenir.

— Où est l'ambulance? demandai-je, fermant rapidement ma canne-siège.

— Dans Park-Lane, juste en dehors de Grosvenor Gate. La police nous a demandé de dégager le passage et de nous garer là-bas. Est-ce que je vous conduirai à la dame, Monsieur?

— Oui, s'il vous plaît.

— Peut-être votre ami pourrait-il courir en avant et dire que nous arrivons. La police proteste que nous encombrons et...

— Mais certainement. Mon vieux Nigel, vas-y, cours devant et dis que nous serons là dans cinq minutes!

— Ça va!

Nigel quitta mon côté et disparut dans la foule. Je pris le bras de l'infirmier et les gens nous laissèrent passer. Notre passage arrêta même pour

un moment les sarcasmes vis-à-vis de Gussie. Il n'y a rien à redire aux manières des petits bourgeois anglais quand ils agissent de leur propre instinct. Nous montâmes le long des palissades, traversâmes la large route qui suit parallèlement Park-Lane et tournâmes à droite vers Grosvenor Gate.

— Vous êtes bien sûr que ce n'est pas grave? demandai-je encore.

— Rien du tout, Monsieur! Une vingtaine de personnes ont essayé de couper le défilé pour arriver plus vite à Park-Lane, et c'est comme ça que ça a commencé... Le défilé n'a pas aimé ça et il y a eu des cris, des bousculades. La jeune dame...

— Etait-elle parmi les gens qui essayaient de traverser?

— Oui, avec un monsieur. (Arturo, naturellement! Il avait probablement commandé l'assaut! Quel idiot!) Elle fut renversée et eut la cheville foulée. Cependant, elle sera très bien où elle est...

— Quelle sorte d'ambulance est-ce? Un de ces énormes wagons?...

— Oh! non, Monsieur. Une auto-ambulance, une de nos plus rapides. Bien fermée et pouvant contenir confortablement quatre blessés sans compter l'infirmière! Nous transporterons la jeune dame à l'hôpital Saint-Georges en un rien de temps!

— C'est une chance que vous ayez été là! dis-je.

— Nous avons des ordres, répliqua l'homme brièvement.

Nous atteignîmes Grosvenor Gate, l'extérieur maintenant. Park-Lane était extrêmement calme. Au loin, on pouvait entendre les orateurs commençant leurs palabres.

— Voici l'ambulance, Monsieur! dit l'homme. La porte est derrière. Nous allons faire le tour. Nous voici, chef! J'ai trouvé le monsieur. L'ambulance n'a pas gêné le trafic, j'espère?

— C'est très bien, jeune homme! répondit la voix d'un agent de police. (Impossible de s'y méprendre! Une voix pleine de dignité avec une nuance de condescendance.) Il y a de la place! Ils sont tous à l'intérieur du Park à c't'heure! Vous avez le chemin libre jusqu'à Saint-Georges. Au revoir!

Il retourna à son poste, probablement à l'entrée

des barrières, et, tout à fait près de moi, j'entendis le chauffeur de l'ambulance mettre son moteur en marche.

Mon guide me reprit le bras.

— Il faut que vous descendiez le trottoir, dit-il. Attention! Doucement... Ça va..

Une porte s'ouvrit. J'appelai :

— Alors, Corrie! Vous êtes là?

Pas de réponse.

— Entrez dedans, Monsieur! dit l'homme. Vous pourrez lui parler en chemin, en allant à l'hôpital. Elle est un peu évanouie. Donnez-moi la main! Là! ça va..

Je mis mon pied sur la première marche de l'ambulance, derrière. Une main robuste prit la mienne et me tira presque à l'intérieur de la voiture. J'entendis la porte se refermer derrière moi; puis les pas de mon guide à l'extérieur, comme il se dirigeait devant pour grimper ensuite à côté du chauffeur.

Une minute après, nous étions en marche, doucement et sans heurt comme un canot quittant le ponton.

Une nouvelle voix m'adressa la parole : apparemment celle du propriétaire de la main robuste. Elle était nasale et dure :

— Asseyez-vous! Sur la chaise derrière vous!

Je le fis avec encore assez de patience. Corrie était là et que m'importait le reste? A l'extérieur, le chauffeur changea ses vitesses et nous passâmes comme un bolide à travers Hyde-Park Corner.

J'élevai la voix :

— Eh bien! Corrie! Comment vous sentez-vous?

Encore une fois, pas de réponse. Mais la voix nasale se fit entendre :

— Taisez-vous! me dit-elle, et restez tranquille! Si, pendant la prochainè demi-heure, vous parlez ou bougez, vous êtes un homme mort! Compris?

Quelque chose de dur fut enfoncé dans mon côté...

— Vous savez ce que c'est que ça, hein?

J'inclinai la tête :

— Oui, dis-je; je le sais.

C'était le canon d'un revolver!



XI

PROMENADE DE DIMANCHE

Et Lil Montgomery m'avait prévenu! Rien d'étonnant que je m'en voulusse!

« Attention à vous! » avait-elle dit, dans son brave et haletant message. « Prenez garde à vous! Il n'en veut pas qu'à vous! Il en veut à elle aussi! A elle, plus qu'à tout autre! »

Pourtant, avec ces mots résonnant encore dans mes oreilles — certes, et plongeant mon cœur dans l'anxiété, — j'étais venu bêtement me jeter dans la gueule du loup! J'avais même permis qu'on me séparât de Nigel, qui me tenait lieu de gardien et d'yeux, et j'étais maintenant aux mains de nos ennemis, impuissant, sans force pour nous aider, Corrie et moi!

Découragé, je pris ma tête à deux mains et je gémis bruyamment. Oh! qu'on me rende mes yeux cinq minutes! Cinq minutes seulement!

— Arrête ça! commanda la voix nasillarde.

Je réagis rapidement : rien que le fait d'avoir été pris en flagrant délit de découragement par cet ignoble individu avait cinglé mon orgueil. Mais je ne relevai pas la tête : je voulais réfléchir.

Notre convoi ralentit, puis tourna sur la droite. Nous étions dans Piccadilly. Où allions-nous? Évidemment, n'importe où, excepté à l'hôpital Saint-Georges! Mais où? Seulement le temps nous l'apprendrait — et un peu de jugement aussi. Je devais me concentrer là-dessus. Déjà une lueur d'espoir m'était revenue : mes ennemis avaient négligé quelque chose. Ils croyaient qu'en tant qu'aveugle, il m'était impossible de suivre le chemin que suivait l'auto! Bon! j'avais un atout en main. Ma connaissance de Londres est très étendue et assez bizarre. Dans mon jeune temps, ce m'était une distraction infinie que d'explorer, dans mon vieux petit tacot, les innombrables rues petites et grandes par lesquelles circule toute la vie de Londres. Avec mon état d'aveugle, cette connaissance avait été dûment cultivée et elle s'était presque développée. Je me suis souvent amusé, étant dans la voiture

d'un ami, à suivre dans ma tête le chemin que nous parcourions et à lui annoncer triomphalement le nom des carrefours ou bien les monuments publics que nous passions ! Le moment était venu de mettre en pratique ce petit talent !

J'essayai de voir plus clair en moi. Mes pensées me ramenaient toujours à Corrie. Était-elle blessée ? L'avait-on ligotée ? Avait-elle un bâillon et lui avait-on bandé les yeux ? Mais toutes ces questions étaient de peu d'importance à présent. Je pouvais l'aider mieux, d'une autre façon. Avec une farouche ardeur, je me défendis de penser davantage à elle et me concentrai résolument sur la tâche suivante : savoir où se dirigeait notre prison mouvante.

Nous étions à Hyde-Park Corner. Très bien ! Dans ce cas, nous allions être obligés de nous conformer aux nouvelles ordonnances qui obligeaient à contourner la place. En effet, nous balançâmes à gauche, puis à droite. Ensuite, nous ralentîmes presque complètement : nous étions évidemment bloqués !

Alors, une cloche tinta deux coups. J'avais oublié que les ambulances sont équipées de la sorte ! Instantanément, nous repartîmes : l'ordonnateur du trafic avait jugé notre cas urgent ! Je ricanai malgré moi : opérer un enlèvement avec une ambulance avait quelque chose de vraiment génial !

Bientôt, nous roulions de nouveau à toute vitesse, le long de Knightsbridge, présumai-je, juste en face du groupe d'immeubles où j'avais déjeuné un peu plus d'une heure avant. Nous n'avions pas l'air de mettre le cap sur l'Essex. Donc, le Studio — en supposant que le Studio fût notre destination — n'était pas en Essex. Sir Gavin avait raison ! Soudain, l'auto tourna raide, à droite, et s'élança sur une route sablée en pente rapide et formant angle droit avec notre précédente route.

— La colline de Campden ! me dis-je. Nous allons le long de Uxbridge Road. Pourquoi ces zigzags ?

Notre violent changement de direction eut un autre effet. Quelqu'un, apparemment couché sur le brancard au-dessus de moi, fit entendre un faible gémissement. Mais c'était une voix mâle. Immédiatement notre garde-chiourme fut sur pied :

— Vous pouvez fermer ça ! ordonna-t-il.

Le plaignant se retourna avec impatience.

— Dites-moi, s'enquit une voix faible et hésitante, dites-moi ce qu'il y a ?... Où sommes-nous ?... Je me sens rudement mal... Eh bien ! Corrie ! C'est vous ? Pourquoi diable êtes-vous...

Le causeur s'interrompit et fit entendre un gloussement bizarre : résultat évident du pouce de notre vigilant gardien sur la gorge de mon pauvre ami !

— Si vous en avez fini avec votre éther, camarade, annonça notre infirmier d'un air farouche, je crois que je ferais bien de vous arranger pour que vous ne puissiez ni crier ni voir. Mords là dedans, pendant que je...

— Goujat ! protesta Nigel dans un dernier sursaut d'énergie...

Mais j'avais appris quelque chose. Nigel était avec nous et il était sur la banquette de gauche, alors que Corrie devait être étendue de l'autre côté. Hâtivement, je me remis à ma tâche.

— La prochaine station : Shepherd's Bush, murmurai-je.

Toujours en vitesse, nous roulions monotone-ment par cette chaude après-midi, suivis probablement par la respectueuse sympathie des promeneurs. A ce moment, notre compagnon se leva et ouvrit une lucarne derrière le siège du chauffeur. Un délicieux effluve d'air nous arriva, chassant d'un coup l'odeur horrible et soporifique des anesthésiques.

— Perce, interrogea-t-il, pourquoi est-ce que tu as rebroussé chemin et ensuite... ?

— Ne t'en fais pas, Mike ! dit la voix de l'homme qui m'avait accosté dans le Park. (Est-ce que, par hasard, « Perce » serait le petit nom d'amitié du fameux officier de l'espionnage anglais : capitaine Percy Flawn ?) Ferme ça ! les aveugles ne sont pas sourds. La raison en est parce qu'une autre ambulance venait derrière et j'avais peur qu'elle n'ait besoin de nous pour une chose ou pour une autre et qu'elle ne nous force d'arrêter. Aussi, j'ai dit à Pucky de virer rapidement. Épatant, hein ?

— Tu parles !!! répliqua Mike avec admiration. Dis donc, Perce, écoute !

Il parla tout bas : on agitait, évidemment, un

sujet confidentiel. Je bondis sur cette occasion que j'attendais depuis que j'avais senti le revolver de Mike dans mon côté. Je relevai la main et allai à tâtons le long du brancard sur ma droite. Presque immédiatement, je rencontrai ce que j'espérais trouver : la main de Corrie Lyndon. Ses doigts se refermèrent sur les miens avec une pression amicale : il était visible qu'elle était tout à fait consciente et non apeurée. Je me levai à demi et continuai mes recherches. Ma main toucha sa figure. Comme je m'y attendais, elle avait les yeux bandés. Mais elle n'était ni ligotée ni bâillonnée. Très bien ! Au moins, elle ne souffrait pas.

Au même moment, j'entendis la petite fenêtre se refermer avec un claquement. Je m'assis aussi promptement que l'aurait fait quelqu'un en train de jouer à la « chaise musicale » et repris mon attitude de profond découragement. Heureusement notre ami Mike n'avait rien remarqué, ou, du moins, il ne dit rien et il ne m'avait pas semblé être homme à laisser passer la moindre infraction au règlement. Une fois de plus, je me concentrai sur la tâche que j'avais assumée. Nous changions rarement de vitesse, car incessamment notre cloche sonnait et la police nous gratifiait de ses faveurs — ou tout au moins en gratifiait le captain Flawn et ses amis Pucky et Mike.

Encore un autre kilomètre et toujours des tramways.

Sûrement nous n'allions pas nous embarquer dans l'étroite rue principale de Brentford ? Ou bien avons-nous viré à gauche et traversé Kew Bridge ?

Tout à coup, le courage me manqua. Pourquoi serions-nous près d'aucune de ces villes ? Après tout, ce n'avait été que devinettes depuis le commencement — jeu d'aveugle que j'avais joué avec toute mon âme. Malgré tout, j'aurais parié que nous passions Levisham. Et tellement de choses dépendaient de mes justes conjectures ! Alors je me remémorai le détour pour éviter l'autre ambulance et comme mes observations avaient justement concordé avec la topographie de Campden Hill. Je repris courage. Peut-être avais-je raison, après tout ? Si seulement, seulement je pouvais recueillir un détail marquant, quelque chose de défini en tant que sons ou odeurs !

Et ma prière fut exaucée! Deux minutes plus tard, je respirais le parfum béni — ce parfum résineux sur lequel on ne peut se méprendre — de la savonnerie Pears!

— Isleworth!

Je criai presque ce nom! J'avais découvert la situation! Nous étions radicalement hors de Londres et sur le chemin de Staines et de Southampton. Ceci mit fin très agréablement à mes noires suppositions et limita le champ de mes investigations. Je pouvais me permettre d'abandonner un moment mon « quart » pour réfléchir...

Manoukian, naturellement, était à la tête de toute cette savante expédition, et Corrie en était le principal objectif. J'avais probablement été compris dans l'enlèvement parce que je savais qui était Manoukian et parce qu'il connaissait que je n'ignorais pas ce fait. Nigel, lui, avait été emmené parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire de lui. Mais où était Arturo? S'était-il démené et avait-il pu s'échapper? Ou avait-il été attiré quelque part d'autre? Espérons qu'il avait pu s'enfuir, car, alors, il donnerait l'alarme! Sinon, qu'advierait-il de nous — et surtout de Corrie? Je grinçai des dents et maudis une fois de plus mon incapacité et mon inutilité.

Cependant, pas si incapable et pas si inutile que cela! Tout au moins je savais où nous étions — ce qu'ignoraient sûrement Corrie et Nigel. En outre, il était visible que nos ennemis ne me considéraient pas même comme un adversaire. Ceci pouvait être d'une grande utilité plus tard...

De nouveau une ville et ses petites rues grouillantes. J'aspirai. Mais en toute honnêteté mon odorat ne put rien attraper qui ressemblât à des effluves de linoléum. L'atmosphère de cette chaude journée de dimanche était vraiment par trop surchargée de vapeurs d'essence; mais, une minute après, l'auto vira lentement en « S » et je conclus que nous traversions le pont de Staines.

Nous étions donc à environ vingt milles de Londres. Devant s'étendait une route tortueuse, puis la rue principale d'Egham, et enfin ce serait la côte d'Edgham Hill. Ceci devant être mon prochain point de repère.



Nous dépassâmes Edgham Hill ; la côte ne fut pas grimpée sans difficulté. Au beau milieu, le moteur s'arrêta de tourner. Mike, assez agité, jura tous ses grands dieux. A mon regret, peu après, nous reprîmes notre chemin... et nous atteignîmes le sommet de la colline, là où un grand collège en briques roses domine la moitié d'un comté.

— La gare de Sunningdale bientôt ! me dis-je. Ce serait facile à identifier, parce qu'il y a un passage à niveau à traverser. S'il était fermé, il nous faudrait attendre le train et s'il était ouvert nous sentirions bien les cahots de l'ambulance sur la voie du chemin de fer. Fort probablement, il serait ouvert un dimanche et je me préparais à rebondir sur ma chaise au moment de l'attaque des rails, quand, soudain, l'auto ralentit, tourna délibérément à gauche et s'engagea en seconde vitesse dans un chemin pierreux.

— Ah ! Ah ! pensai-je, irions-nous à Chobham ou bien zigzaguons-nous encore ?

J'étais sur un terrain familier. La portion de terre qui s'étendait devant nous était pour moi remplie de souvenirs. Je pouvais suivre notre chemin maintenant, sans le moindre effort — juste par habitude !

Le golf de Sunningdale, puis une petite descente. Je sentis l'odeur d'un feu de bois et le fumet d'une cuisine. Les romanichels ! Il y en avait toujours de campés dans les environs. Sans doute se préparaient-ils pour Ascot !

Nous entrâmes dans un tout petit village. C'était Chobham ! Nous devions passer devant le poste de police maintenant. Puis devant le bureau de tabac. Nous ralentîmes encore et notre cloche résonna. Enfin, nous tournâmes le coin — le coin du bureau de tabac — et virâmes carrément à gauche. Quelque chose m'avertissait que notre voyage touchait à sa fin. Au même instant, je fus assailli par un incroyable soupçon — un espoir irréalisable. Est-ce que, vraiment, on nous emmenait « là » ? Vraiment ? Non, ce n'était pas possible ! Une telle coïncidence ne se pouvait pas ! L'ère des miracles est passée !

Quelques minutes de patience me l'appren-

draient. Pendant un mille ou deux, nous grimâmes constamment, puis un tournant et une route encaissée (je le savais bien!) bordée de grands arbres. Tout d'un coup, le chauffeur mit son moteur en première vitesse, puis, après un savant virage à droite, prit son élan pour une étroite rampe, tourna à gauche et s'arrêta net. Et je savais exactement où! Le miracle s'était réalisé!!!

— Ils attendent que le concierge ouvre la porte, murmurai-je machinalement. Je me demande qui vit dans le pavillon, maintenant. Sûrement plus la vieille mère Rudd!

Des charnières rouillées gémirent. Des chiens aboyants se jetèrent sur nous, accueillant notre voiture avec de furieux grognements. Il était évident que les étrangers n'étaient pas bien accueillis au Studio. Nous glissâmes sur une allée de gravier. Les grilles se refermèrent derrière nous et les voix des chiens s'éteignirent au loin. Encore un demi-mille, d'abord en montant, puis en descendant au travers de rhododendrons en fleur...

Mike se leva et s'étira. Je l'entendis refermer le pliant sur lequel il avait été assis et le jeter sur l'une des couchettes. Alors, il adressa la parole à Corrie :

— Je suppose que je peux vous défaire, maintenant, ma belle? dit-il.

Il lui enleva probablement le bandage qu'elle avait sur les yeux, car elle le remercia gravement. Puis Mike se tourna vers Nigel. Sans doute lui ôta-t-on son bâillon, car immédiatement Nigel commença de parler.

— Pourriez-vous, Monsieur, je vous prie, retirer votre pouce de ma bouche? dit-il. Apprenez que je suis végétarien.

Aucun doute : mon cousin allait mieux!

Manquant d'esprit de repartie, Mike recommanda simplement à son malade de ne pas faire l'imbécile, puis il défit le mouchoir qu'il avait devant les yeux. J'entendis Nigel se redresser et s'exclamer :

— Barry! Mon pauvre vieux! Toi, ici? Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire-là?

— Inutile d'en parler maintenant, lui dis-je.

— Plus tard non plus! ajouta Mike.

Il eut le dernier mot, car, à ce moment-là, l'am-

balance s'arrêta sous un magnifique et vaste portique.

Deux minutes après, mon bras sur celui de Corrie, je franchis, une fois de plus, de mon pas incertain, le seuil de Bramleigh Chase!

XII

LA MAISON SILENCIEUSE

J'abandonnai le lit sur lequel j'avais été étendu tout habillé pendant les trois dernières heures, et, doucement, j'ouvris la porte de ma chambre. Mais, tout d'abord, je tâtai l'interrupteur électrique, tout à côté. Le bouton en était tourné en bas, ce qui signifiait que la lumière était éteinte. (Une bonne Sœur douée d'esprit pratique m'avait enseigné d'éteindre la lumière en quittant une pièce et je m'en étais toujours souvenu.) Si le couloir, à l'extérieur, était plongé dans l'obscurité, aucune lueur ne filtrerait, ainsi, de ma porte ouverte.

J'attendis et j'écoutai... Il était environ deux heures du matin et la maison était complètement silencieuse. Je savais que ma chambre donnait, ainsi que six autres, sur le long couloir. Est-ce que ce couloir était éclairé et quelqu'un le surveillait-il? Tant pis! J'allais le savoir. Je marchai à tâtons, de façon à donner, si j'étais épié, l'impression d'une totale infirmité et me dirigeai jusqu'au bout du couloir pour aller contrôler un commutateur que je savais y trouver. Plus d'une fois avais-je entendu les infirmières, en tournée de nuit, l'ouvrir et le fermer d'un bruit sec. J'avais dormi dans cette même partie de la maison, et, qui plus est, dans cette même chambre, plus de six mois! Et ces gens-là s'imaginaient que je ne savais même pas dans quel comté nous étions!

Je trouvai le bouton électrique : il était fermé, donc, tout était parfait. Je revins sur mes pas, frôlant chaque porte jusqu'à la chambre mitoyenne à la mienne. Nigel était là ; je savais qu'on l'y avait enfermé et, jusqu'à une heure très avancée, je l'avais entendu arpenter la pièce d'un pas quelque peu furieux.

J'ignorais où était Corrie, mais peut-être Nigel le savait-il? Comme je m'y attendais, la clé était à l'extérieur. Je la tournai sans bruit et entrai, refermant la porte derrière moi. Puis, j'allumai. J'entendis Nigel s'asseoir sur son lit avec une exclamation de surprise. Alors, il me vit :

— Barry! Toi! Épatant! Comment es-tu venu jusqu'ici?

— Avec mes pieds! Ils n'ont pas pris la peine de me mettre sous clé, moi, et, mieux encore, ils n'avaient même pas fermé ma porte lorsqu'ils m'ont quitté! Il a fallu que je le fasse. Où est Corrie?

— Pas loin d'ici, je crois. Ils m'ont poussé dans cette pièce et l'ont emmenée un peu plus loin au fond du couloir.

— Il n'y a que sept chambres, là. Elle doit être dans l'une d'elles. Probablement la dernière : c'est la plus grande et elle est mieux que les autres.

— Comment diable sais-tu tout cela? En tout cas, où sommes-nous?

— Je te le raconterai tout à l'heure. Es-tu en pyjama?

— Oui. Ils m'ont donné un trousseau des plus complets : une somptueuse robe de chambre et tout ce qu'il me faut!

— Alors, enfile ta robe de chambre et viens!

J'éteignis la lumière et conduisis Nigel, avec une certaine fierté, au bout du passage. Là, je frappai discrètement.

— Qui est là? questionna la voix de Corrie immédiatement.

Elle ne dormait évidemment pas, et rien d'étonnant à cela!

Au lieu de répondre, je déverrouillai et entr'ouvris la porte :

— N'ayez pas peur! chuchotai-je.

Puis, me tournant vers Nigel :

Est-ce allumé?

— Non.

Je le fis entrer et fermai la porte.

— Deux messieurs désirent vous voir! annonçai-je. Puis-je allumer?

— Une minute!

J'entendis un craquement, puis le bruit léger de pieds nus sur le plancher. Miss Lyndon rectifiait

sa tenue! Enfin, un autre craquement, comme elle se remettait au lit.

— Allez-y! dit-elle.

J'allumai, puis éteignis aussitôt.

— Pourquoi as-tu fait cela? demanda Nigel.

— La fenêtre... Je l'avais oubliée. Elle donne sur une cour et les gens de l'autre côté pourraient voir la lumière, même au travers des rideaux. Nous resterons dans le noir, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, Corrie?

— D'inconvénients! Mais, mes chers amis, avec vous, je serais heureuse même dans la cave au charbon! Installez-vous confortablement! Nigel, il y a une petite chaise à côté du lit. Et vous, Barry, grimpez là!

Une minute après, je me trouvais perché sur le pied du lit. Nigel prit la chaise et, dans la plus profonde obscurité de cette maison sans bruit, nous tîmes un vrai conseil de guerre. C'était la première fois que nous étions capables d'échanger nos impressions depuis notre rencontre, l'après-midi, dans l'ambulance.

— Corrie, comment vous ont-ils traitée? questionnai-je tout de suite.

— Parfaitement bien. J'ai même une femme de chambre, tout au moins une femme m'a apporté mon dîner et m'a donné des vêtements de nuit.

— Est-elle une domestique ordinaire?

— Non. J'imagine qu'elle fait plutôt partie de la bande. Je suis très chic! Je voudrais que vous voyiez l'élégance de ma chemise de nuit!

— Vous a-t-elle parlé? demandai-je.

— Non; moi non plus, d'ailleurs. Je ne m'en sentais pas les nerfs et j'ai eu peur d'en trop dire. Qui s'occupe de vous?

— Notre ami Mike. Pas très loquace non plus! Il m'a simplement informé que je trouverais de quoi manger sur la table et des affaires de nuit sur le lit.

— Même chose pour moi, dit Nigel. Maintenant, qu'est-ce que tout cela veut dire? Qu'allons-nous faire? Pourquoi toutes ces balvernes de studio?

— Avant toute chose, suggérai-je, racontons-nous mutuellement comment nous avons été attirés dans l'ambulance. D'abord, voilà ma triste aventure; Nigel la connaît, mais pas vous, Corrie,

Et j'y allai de mon humiliant récit ! Puis j'interrogeai Nigel :

— Qu'est-ce qui est arrivé lorsque tu as trouvé l'ambulance ?

— C'est assez confus comme détails... L'ambulance était arrêtée devant Grosvenor Gate. Il n'y avait personne sur le siège devant, mais Mike attendait derrière, sa main sur la portière. « Entrez là dedans, dit-il, la jeune dame y est. » Il entr'ouvrit la porte et j'allai me jeter sans hésitation dans les bras de Pucky, le chauffeur, qui m'attendait à l'intérieur. Il s'agrippa à moi avec la force d'un ours, cependant que Mike s'introduisait près de nous et refermait la porte derrière lui. Après ça, ils ont dû s'activer avec le chloroforme...

— Ils m'avaient déjà donné le mien, dit Corrie. C'est pourquoi je n'avais pas appelé au secours.

— Mais comment avez-vous été attirée là, tout d'abord, Corrie ? questionnai-je.

— La même chose que vous, ... seulement l'inverse !

— Voulez-vous dire qu'on vous a raconté qu'il m'était arrivé un accident ?

— Oui. J'étais avec Arturo en train de regarder le défilé ; nous attendions qu'il soit passé pour traverser lorsqu'un homme nous aborda...

— Mike, je suppose.

— Oui... et nous dit que vous aviez eu un accident assez grave et qu'on vous avait emmené au poste de police, de l'autre côté de la Serpentine. Il ajouta que vous aviez une nouvelle importante à communiquer à sir Gavin, d'urgence, et que sir Gavin devait se dépêcher, sinon... Ainsi, ils se sont débarrassés d'Arturo. Il a sauté dans un taxi et est parti chercher son père pendant que Mike m'emmenait.

— Est-ce que Mike était en uniforme d'ambulancier ?

— Non, je l'ai pris pour un passant ordinaire. Ce n'est qu'après le départ d'Arturo qu'il a parlé de l'ambulance et qu'il m'y a menée. La voiture stationnait dans une petite rue, juste derrière Marble Arch Picture Palace. J'allai tête baissée dans leur piège ! A la vérité, Mike m'y poussa et, un moment après, je me trouvai bordée serré,

sur cette jolie couchette, les pieds soigneusement ligotés, les yeux bandés, avec la sensation d'avoir été jouée de belle façon!

— Vous ont-ils brutalisée?

— Non, pas plus qu'il ne le fallait! Une fois installée sur le brancard, une voix étrangère m'a dit : « Respirez ça! » Et je me mis à respirer du chloroforme versé sur un mouchoir. Une bouffée seulement! Mais ce fut assez. Je perdis connaissance, ... pas tout à fait, ... mais vous savez, quand on se sent si mal au cœur, ... si mal fichu? Le mal de mer, quoi! L'un d'eux devait être un étranger et l'autre était en uniforme.

— Je crois qu'il s'appelle Flawn. Qu'arriva-t-il ensuite?

— Flawn disparut. Je suppose qu'il alla vous chercher tous les deux. Mike monta, et lui, l'ambulance et moi, nous descendîmes Park-Lane et attendîmes...

— C'est du beau travail, dis-je, proprement fait! Ils ont évité d'attirer l'attention de la foule en nous ramassant en des endroits différents.

— Ils avaient tout réglé d'avance, émit Nigel.

— Oui, et bien réglé, acquiesça miss Lyndon d'un air entendu.

— Mais comment ont-ils « su »? demandai-je. Nous n'avons décidé notre promenade que quelques minutes avant le déjeuner...

— Cette femme, Edna Butterick, le savait.

— Je suis sûr qu'elle n'a rien à faire dans tout ceci. Quelqu'un dans Kensington Gardens a dû nous écouter. Je suppose que nous avons été suivis...

— Ça n'a pas d'importance! dit Corrie. Nous sommes ici : voilà ce qui compte. Mais où sommes-nous? Est-ce que l'un de vous peut me renseigner?

— Le vieux Barry croit qu'il le sait, dit Nigel.

— Alors, éclairez une pauvre ignorante et dites-moi, Barry, où nous avons échoué?

— Nous sommes à Bramleigh Chase.

— Il me semble que j'ai déjà entendu ce nom-là.

— Oui. Je vous en ai parlé. C'est là où je suis venu pendant la guerre, pour faire ma rééducation, ... en tant qu'aveugle... Je connais tous les coins et recoins de cette maison. J'ai été dans cette

pièce des centaines de fois et j'ai dormi pendant six mois dans ce même lit où j'étais cette nuit!

— Mais c'est miraculeux! soupira Corrie.

— La Providence, je crois.

— Êtes-vous absolument sûr? Comment avez-vous pu reconnaître si rapidement l'endroit?

— J'ai commencé d'avoir des soupçons avant d'être ici... Nous étions passés par Isleworth, Staines et Sunningdale...

Et je racontai mon histoire — qui me semble si simple, mais qui plonge les gens jouissant de la vue dans le plus profond étonnement.

Il y eut un long silence. Dehors une horloge sonna trois coups.

— Tenez! l'horloge des écuries! annonçai-je d'un air un peu supérieur, j'en conviens!

— Dites-nous tout ce que vous savez sur cette maison! ordonna Corrie. Ce pourrait nous être utile.

— Eh bien, c'est un vieux manoir Tudor avec de nombreuses ajoutés. Dans l'ensemble, les bâtiments forment une sorte de quadrilatère avec une partie vide au milieu. Cette chambre, ainsi que toutes les autres du couloir, donne sur une cour intérieure, couverte de gazon et garnie d'une jolie petite fontaine.

— Oui, j'ai vu tout cela avant qu'il fasse complètement nuit. Sur la droite de la cour, il y a de grands vitraux, un peu comme ceux d'une église.

— Oui; autrefois, c'était la chapelle; maintenant (c'est-à-dire de mon temps), c'est une chambre de débarras. La seule porte qui conduise à cette cour est tout près d'ici. Juste en face de nous, c'est le grand salon qui prend toute la longueur du bâtiment. Au-dessus ce sont de fastueuses chambres d'invités. Sur la gauche, du côté opposé à la chapelle, les chambres des domestiques avec toutes les fenêtres donnant à l'extérieur et non sur la cour.

— Ils nous ont fait passer par un immense hall, dit Nigel.

— Oui, ce hall se trouve du côté opposé où nous sommes. Nos chambres sont situées entre cette galerie et la cour intérieure. Si nous longions notre couloir, maintenant, jusqu'au bout

et que nous soulevions les tentures, nous plongerions dans le hall.

Soudain, dans l'obscurité, la main de Corrie saisit la mienne d'un mouvement impulsif.

— Dites donc, dit-elle, si, au lieu de nous décrire les lieux, vous nous emmeniez les voir, ce ne serait pas mieux ?

C'était une idée complètement folle ; mais, dans l'état d'esprit où nous nous trouvions, nous l'adoptâmes à l'unanimité.

* * *

Notre exploration dura une demi-heure. En premier, nous essayâmes la salle à manger. Je la connaissais bien. Nous étions une trentaine qui, pendant des mois, avions pris là tous nos repas. La porte fut soigneusement refermée derrière nous et Nigel alluma.

— A quoi ressemble-t-elle, la salle à manger, maintenant ? questionnai-je.

— C'est comme une vaste grange, dit Nigel. Des tas de caisses et des milliers de choses par terre !

— Y a-t-il une grande table en acajou au milieu ?

— Ah ! mon pauvre vieux ! Tu n'y es pas ! Il n'y a, pour ainsi dire, aucun meuble. Mais, dans une espèce d'alcôve, sur la gauche, il y a une table couverte d'un tapis vert, avec huit ou dix chaises tout autour. C'est comme s'il y avait eu une conférence...

— Dans l'alcôve ? criai-je. Ah ? Ah ?

— A quoi pensez-vous tout d'un coup ? demanda Corrie.

— A rien, dis-je.

Mais j'avais tout de même une idée de plus dans la tête.

Nigel coupa court :

— Il y a un fameux appareil de T. S. F. ! Sapristi ! Rudement bien monté, avec un haut-parleur formidable ! Il est là, dans l'alcôve.

— Ils ont dû avoir un peu de musique avant d'aller se coucher, après leur conférence ! dis-je. C'est une bonne idée. Vous ne remarquez rien d'autre ?

— Non, mais là-bas, au fond et à gauche, il y a une chose bizarre. Une sorte de cabine téléphonique avec une porte capitonnée de cuir.

— Ça m'a l'air d'une chambre secrète, murmurai-je. N'y aurait-il pas un téléphone, par hasard?

— C'est bien trop grand pour cela!

— Peut-être y a-t-il quelqu'un en train de dormir? suggéra Corrie.

— Je vais voir! annonça Nigel.

— Pas de folies, je t'en prie! suppliai-je, baisant instinctivement le ton. A propos, est-ce que toutes les fenêtres ont leurs volets fermés? Nous ne devons pas faire voir de la lumière aux gens de l'extérieur.

Puis, un silence. Alors Corrie dit :

— Mais c'est curieux! Cette pièce n'a pas de fenêtres!

— Pardon, il doit y en avoir deux à l'autre bout.

— Il n'y en a pas. Il y a seulement deux grandes portes à doubles battants.

— Eh bien! elles doivent donner sur la pelouse. Sont-elles fermées?

Nigel se rendit à l'autre bout de la pièce et examina les portes. Puis il revint sur la pointe des pieds.

— Elles ne donnent pas dehors, nous chuchotait-il. On a dû ajouter une aile. J'ai vu la lumière par le trou de la serrure et j'ai entendu du bruit de l'autre côté.

Corrie me prit la main et nous glissâmes silencieusement jusqu'aux portes. Elles étaient faites en bois de sapin rude et il semblait à mon odorat qu'elles étaient neuves. Je collai l'oreille sur le trou de la serrure et j'entendis le bruit sourd et vibrant d'un ronflement. C'était une dynamo. L'« ajoute », derrière les portes, était un poste de force motrice et quelqu'un était en train de recharger les accumulateurs. Était-ce Alf Noseworthy? Et est-ce que ceci était le Studio légendaire dont nous avions tant entendu parler, mais dont nous savions si peu?

A ce moment, un pas fut distinctement entendu de l'autre côté des portes, et un homme toussa bruyamment.

D'un commun accord, nous tournâmes bride et quittâmes la salle à manger...

— Explorons-nous quelque part d'autre? questionnai-je, quand nous nous retrouvâmes au pied

de l'escalier, ou est-ce que je vous envoie tous les deux au lit ?

— Donnons un petit coup d'œil au salon, proposa Nigel, pendant que nous y sommes !

— Alors, allons-y !

Après beaucoup de précautions, nous ouvrîmes l'une des portes monumentales de l'autre côté du hall. Nous y fûmes salués par une forte odeur de poussière, de moisi et d'humidité.

Nigel donna de la lumière.

— Pas la moindre mondanité dans cette somptueuse demeure ! annonça-t-il. Le salon a été fermé depuis des mois. Tous les meubles en sont recouverts et les tapis roulés. Il vaut mieux aller nous coucher.

— Attendez une minute ! chuchota Corrie. Il y a une porte, là, à gauche, une porte neuve aussi, je parierais ! Elle est tout à fait comme celle de la salle à manger — seulement beaucoup plus petite.

— Encore une ajoute ! dis-je. Est-ce que cette porte a un trou de serrure ?

— Pas besoin ! Elle est grande ouverte ! Allons voir.

Corrie me conduisit au travers de la pièce.

— Une marche à descendre, m'annonça-t-elle. Allumez voir, Nigel !

Nigel obéit.

— Un garage ! cria-t-il.

— Un tout petit garage, ajouta Corrie, avec une seule voiture — une ambulance, ... la nôtre !

— Une auto est un diable d'objet à conserver presque dans le salon ! commenta Nigel.

— C'est un endroit très commode, observai-je. Ceci peut être une sortie de secours. Je me demande si...

— Chut !!!

La main de Corrie me serra fortement le bras et j'entendis un rapide dé clic comme elle fermait l'électricité. Du dehors nous arriva le bruit lourd d'une paire de bottes écrasant le gravier. Suivit le reniflement énergique d'un chien... Puis un aboiement... Une voix dure s'adressa à l'animal dans une langue étrangère. Alors, le chien cessa de flairer et les pas s'éteignirent au loin...

Pendant cinq minutes, nous fîmes tous « le mort » ; enfin, nous retrouvâmes l'escalier après

avoir fermé toutes les portes derrière nous. Personne ne parla jusqu'à la chambre de Corrie.

— Je parierais bien, observa le jeune Nigel, que nos ennuis ne commenceraient vraiment que si nous arrivions à nous sauver de ce château de la *Belle au Bois Dormant*!

*
*
*

— Mais qu'est-ce que le camarade Manoukian va faire de nous, maintenant qu'il s'est emparé de nos personnes? continua Nigel un peu plus tard.

— Oui, reprit Corrie. Qu'est-ce qu'il va faire?

— Je ne peux pas m'appesantir, à cette heure tardive, sur un tel sujet, répliquai-je d'une manière badine. Après tout, nous sommes au XX^e siècle, en temps de paix et à moins de vingt milles de Londres! Si nous étions au cœur de l'Afrique centrale ou même à Chicago, nous pourrions penser différemment; mais, ici, tout cela m'a l'air assez idiot! D'ailleurs, je ne pense pas que Manoukian soit un criminel. C'est un grossier personnage, sans le moindre scrupule, mais je crois qu'il veut se faire passer pour quelqu'un de bien. Ceci peut entraver ses projets, particulièrement en ce qui concerne Corrie. Je suppose qu'il nous gardera contre une rançon, ou quelque chose d'approchant!

Mais je parlais sans beaucoup de conviction. Au fond de mon cœur, j'avais grand'peur, surtout pour Corrie!

Ce fut Corrie elle-même qui conclut l'entretien :

— Tout de même, dit-elle, je serais bien heureuse si vous deux vous improvisiez mes « gardes du corps » et si l'un de vous était toujours en service.

Sa voix était enjouée, mais, dans l'obscurité, sa main toucha la mienne : elle était glacée.

Cinq minutes plus tard, j'avais enfermé mes deux compagnons dans leur chambre respective et j'étais étendu sur mon lit, la porte grande ouverte, en service commandé! Dans l'ensemble, j'étais tout de même plus à l'aise que je ne l'avais été une ou deux heures plus tôt. Du moins, nous connaissions les lieux où nous allions entreprendre cette mystérieuse bataille.

XIII

UNE PASSE D'ARMES

Quand j'entendis les oiseaux commencer leurs gazouillements, je tapotai légèrement au mur. Peu après, Nigel me répondit, me signifiant de la sorte qu'il était complètement réveillé et prêt à prendre son tour de garde. Alors, je me déshabillai et me mis au lit. Une fois la tête sur l'oreiller, je m'endormis.

Vers neuf heures, je fus réveillé par l'arrivée de Mike, porteur d'un plateau.

— Bonjour, Monsieur le juge!

Mike fut, évidemment, un peu déconcerté par cette apostrophe.

— Vous avez les nerfs solides, vous, hein? me demanda-t-il.

— Oui, en général. Quel est le programme pour la journée? La chaise électrique ou le « troisième examen (1) »?

Mike posa son plateau bruyamment.

— Dites donc! où est-ce que vous avez pris ça?

— Aux États-Unis.

— Vous avez été là-bas, alors?

Mike, en dépit de lui-même, était visiblement intéressé: peut-être vaudrait-il la peine de se le concilier? Aucun Américain ne peut s'empêcher de vous demander ce que vous pensez de son pays et, si vous répondez avec tact, vous pouvez en tirer de grands profits. J'essaierais, pourquoi pas?

— Je vous crois! dis-je. Un peu partout dans les États et surtout dans le Middle West, Chicago, Denver, Butte. C'est vraiment quelque chose de fameux!

— Est-ce que vous connaissez Cicéron?

Je me rendis compte que Mike ne voulait pas parler du maître de l'éloquence judiciaire, mais d'une certaine petite ville dans l'État d'Illinois.

— Naturellement que je connais Cicéron! Une

(1) Aux États-Unis, cuisinage policier du genre psycho-analytique.

ville merveilleuse ! et des gens si accueillants ! Elle est appelée à enfoncer Chicago un de ces jours !

— C'est là où je suis né, dit Mike d'une voix enrouée.

Je lui donnai une minute pour se remettre de ses émotions, puis demandai :

— Maintenant, Mike, dites-moi ce que l'on va faire de nous ?

— Vous allez voir l'patron, c't'après-midi ; y vous le dira. Y n'est pas encore là.

— C'est bien ce que je pensais, dis-je.

— N'êtes pas ici pour penser...

— « Ici » ? Où est-ce, « ici » ?

— Ah ! tu voudrais ben le savoir, hein ?

— Oui, c'est pourquoi je vous le demande.

— Pas la peine d'essayer d'ce truc-là avec moi ! Personne ne sait où on est. Tu ne sais pas et la belle dame et le gosse à côté, y savent pas non plus, parce qu'on leur z'y avait bandé les yeux ! j'en sais rien moi-même. Et écoute un peu : les gardiens non plus ! Y savent pas ! Alors, camarade, si tu t'imagines qu'on va te tirer d'là, tu t'mets l'doigt dans l'œil jusqu'au coude ! Au revoir !

Et Mike me laissa. Assez satisfait du résultat de notre conversation, je dégustai tranquillement mon petit déjeuner et retournai me coucher. Nous ne pouvions rien faire le jour : c'eût été trop dangereux.

Mike me réveilla avec le déjeuner et, cette fois-ci, je me levai. Après m'être habillé, je m'assis, la cigarette aux lèvres, aussi patiemment que je le pouvais. Je crus plus sage de ne rien tenter pour communiquer avec mes compagnons. Conserver l'attitude évidente d'un infirme : telle était ma ligne de conduite.

A cinq heures, Mike revint et, me prenant par le bras, me guida le long du couloir, puis me fit descendre l'escalier. Arrivés à la dernière marche, nous tournâmes à gauche et entrâmes dans la salle à manger. Je fus conduit du côté de l'alcôve et, butant maladroitement sur la marche qui y accède, je me rattrapai sur le dossier d'une chaise.

— Asseyez-vous ! dit Mike.

J'obtempérai en tâtonnant, puis rapprochai la chaise de la table.

— Hello, Barry! dit une voix enjouée tout à côté de moi.

C'était Nigel.

— Bonjour, mon vieux, dis-je. Est-ce que Corrie est avec toi?

— Bien sûr! Toute la bande est ici! Dites bonjour au monsieur, Corrie!

— Bonjour, Barry! dit une voix posée, de l'autre côté.

— Ça suffit! ça suffit! nous intima Mike.

Nos salutations furent interrompues par l'arrivée dans la pièce d'un certain nombre de personnes. Je les entendis s'asseoir sur les chaises autour de la table. Puis la voix de Manoukian nous adressa la parole, suave et douce, mais avec ce petit zé-zaïement qui trahit toujours l'Européen d'origine orientale.

— Bonjour, miss Lyndon! Bonjour, Messieurs! Permettez-moi de vous présenter mes camarades. A ma droite, captain Flawn, que vous avez déjà eu le plaisir de rencontrer. Derrière lui, Mr. Michaël Moran, que vous connaissez aussi. A ma gauche, la comtesse Mazariëff; et, à côté de la comtesse: Mr. Jadassah. Après Mr. Jadassah, le signor Puccini.

J'écoutai cette extraordinaire énumération avec le plus grand intérêt.

— Je croyais que Puccini était mort? remarquai-je.

— Ce n'est pas du musicien dont il s'agit, mon cher capitaine! Le camarade Puccini est notre ingénieur-conseil...

— Et, à l'occasion, un « as » en anesthésie, ajouta Nigel — sur quoi je conclus que Puccini et Pucky ne faisaient qu'un.

Manoukian rit lourdement. Il était évidemment de bonne humeur!

— Je suis enchanté de vous voir prendre les choses d'une si agréable façon, dit-il. Vous me rendez, de la sorte, plus faciles les excuses que j'allais vous faire, car, vraiment, je veux que vous acceptiez toutes mes excuses, ... mes excuses les plus sincères... Mais... pouvait-on agir autrement avec vous?

— Je vous répondrai, affirmai-je, quand vous nous aurez fait part de vos intentions.

— Mes intentions, capitaine, sont très honnêtes et très justifiables. Eh bien! jusqu'à un certain point, je peux satisfaire votre curiosité. En quelques mots, voilà : vous en savez de trop! « De tels hommes sont dangereux », vous connaissez ça? Malheureusement, miss Lyndon, accidentellement, j'en conviens, en sait trop aussi. Tous deux, après notre rencontre au Touquet, auriez pu prendre la liberté d'intervenir dans la délicate mission qui m'a été confiée ici. Mon seul moyen était donc de vous éloigner de toute tentation possible, dans ce domaine, jusqu'à ce que votre interposition ne servît plus à rien. Votre détention ne durera qu'un jour ou deux. Après quoi, j'espère vous renvoyer sains et saufs chez vous.

— Et que pensez-vous que nous ferons de retour chez nous? Que nous vous enverrons une adresse de félicitations?

— Excellente idée! Mais où l'enverrez-vous, jeune homme?

Je flairai le piège et me tus.

— Vous ne savez pas où vous êtes! Vous n'en avez pas la moindre idée...

— Et Alf Noseworthy? questionnai-je soudain. Cette fois-ci, j'avais fait sensation!

— Je vous félicite, capitaine! reprit Manoukian, de vos remarquables connaissances en ce qui concerne notre personnel, et je « me » félicite, une fois de plus, de vous avoir réduit au silence.

— Ne craignez-vous pas que vos propres congratulations ne soient un peu prématurées? demandai-je. Si je sais que Alf Noseworthy est ici, peut-être d'autres personnes le savent-elles aussi? Peut-être la police le sait-elle? Qu'en pensez-vous, Mr. Manoukian?

Manoukian fit entendre un rire léger.

— Tout ceci est du bluff, capitaine. Auriez-vous un atout en main, par hasard?

— Si j'en ai un, je ne vais pas l'abattre maintenant. Mais je tiens à vous rappeler que la justice dans ce pays-ci a le bras long et que les condamnations pour conspiration, enlèvement et détention forcée sont plutôt ennuyeuses. Sept ou quatorze ans de travaux forcés ne sont jamais une aventure très rigolote!

De nouveau, Manoukian ricana.

— Ne vendez pas la peau de l'ours, mon cher capitaine ! Croyez-vous vraiment que cet excellent sir Gavin nous attrapera si facilement ?

— Ça se pourrait bien !... ajoutai-je d'un air machiavélique, car j'étais déterminé à leur donner la chair de poule si je le pouvais. Il sera facile de retracer le chemin pris par une ambulance.

— Il y a du vrai là dedans, ... plutôt du pour et du contre... Nous avons choisi une ambulance, parce qu'une ambulance passe très rapidement au travers du trafic : votre police est si remplie de sympathie à l'égard des blessés et des malades ! D'autre part, vous avez raison en suggérant qu'une ambulance est plus remarquée que n'importe quel autre véhicule, surtout en pleine campagne. Mais je ne pense pas que la nôtre aura été remarquée — pas pour quelque temps, en tout cas !

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'à partir d'aujourd'hui vos admirables autorités de Scotland Yard seront occupées par des événements plus importants que le passage d'une ambulance. Ecoutez !...

Tout d'un coup, Manoukian abandonna son ton railleur pour celui de l'orateur remueur de foules !

— Ce soir, à minuit, une grève générale se déclanchera — une grève de quarante-huit heures — comme geste de protestation de la part de tous les ouvriers et les intellectuels de cette région contre le traitement indigne que font subir vos dirigeants capitalistes à cet apôtre de la paix et de la liberté du monde qu'est Emmanuel Spargo ! La grève, il y a quelques années, péchait en deux endroits : elle ne fut pas générale et elle ne fut pas soudaine. Cette fois-ci, ces deux petites faiblesses ne nous arriveront plus. Demain matin, quand votre bon bourgeois se lèvera, il ne trouvera pas de gaz pour chauffer son café et ni tramway ni autobus pour le mener à son bureau. S'il réussit à parvenir à son bureau par ses propres moyens, il ne recevra ni lettre, ni télégramme, ni message téléphonique ; et quand il rentrera, le soir, chez lui, il trouvera son foyer plongé dans l'obscurité et le garde-manger vide. Cet état de choses durera jusqu'à mercredi, minuit ; après quoi, nous relâcherons les rênes et permettrons à la vie normale

de reprendre son cours normal. Mais nous aurons montré notre force et donné aux capitalistes un loyal aperçu de ce que nous pouvons faire et de ce que nous ferons, si Emmanuel Spargo n'est pas remis en liberté! Il n'y aura pas de journaux non plus, pas de...

— Et la T. S. F., qu'est-ce que vous en faites?

Il y eut un murmure de triomphe tout autour de la table. Evidemment la question de Nigel faisait leur bonheur! Manoukian toussota avec satisfaction :

— C'est assez drôle que vous demandiez une telle chose, dit-il, parce que, ici, nous sommes dans une position unique pour vous répondre. Pensez donc que nous possédons un poste de transmission! Nous avons un merveilleux expert en cet art, en la personne du camarade Puccini; sous sa direction éclairée, nos travaux ont été terminés il y a quelques semaines. Il avait un aide, un électricien de grande valeur, qui s'est bêtement laissé prendre dans une rafle de police: c'est pourquoi il nous a fallu dénicher votre ami Mr. Alf Noseworthy.

— Et qu'est-ce que vous allez en faire, de votre poste, maintenant que vous l'avez? questionnai-je.

— Je vais vous le dire... Quand il sera temps pour nous de parler à toutes les familles anglaises, nous l'accorderons sur la même longueur d'ondes que 2 Lo Daventry et nous nous mettrons à l'ouvrage. De sorte que tous ceux qui obtiendront ce poste seront forcés de nous écouter. Faites bien attention à ce qui arrive, capitaine, quand j'appuie sur ce bouton-là!

Du fond de la chambre partit un bruit strident qui, bien qu'assourdi, nous déchira les oreilles; c'était le vacarme assourdissant d'un klaxon. Puis ce fut de nouveau le silence.

— Ceci, annonça Manoukian avec un ricanement de satisfaction, sera notre seule propagande, pendant quelques jours!

— Elle m'a l'air plus convaincante que d'habitude!

— Je vous affirme, monsieur Dexter, que non seulement elle a l'air plus convaincante, mais elle l'est! Rien ne peut rivaliser avec cela. Hier soir, nous avons fait l'expérience et nous avons presque

éclipsé le programme de 2 Lo! Ils se sont lancés dans des explications à ce sujet, ce matin, et ont promis à leurs auditeurs que pareil fait ne se renouvellerait pas. J'ai bien peur qu'il n'y ait des déceptions!

Tout autour de moi, chacun de se gausser! Manoukian repoussa sa chaise et se leva. Nous fîmes de même.

— Ce sera tout, je pense, dit-il. Une fois de plus, laissez-moi vous exprimer tous mes regrets d'avoir à vous traiter de la sorte. Je peux seulement essayer de rendre votre période de détention aussi agréable que possible. Me ferez-vous l'honneur, tous trois, d'accepter de dîner avec moi, ce soir? La comtesse Mazariéff se ferait un plaisir de vous prêter une robe, miss Lyndon...

— Je dînerai dans ma chambre, merci bien! répliqua Corrie placidement.

— Je dînerai dans la mienne aussi, ajoutai-je, toujours à la condition que la police n'arrive pas avant!

— Votre invitation, camarade, résuma Nigel, n'a pas grand succès. Ce n'est pas que nous soyons particulièrement bégueules,... mais on doit, toutefois, conserver les distances... Mille excuses!

Pour rendre justice à Manoukian, il recevait toutes ces rebuffades avec le plus grand sang-froid.

— Vous êtes mes invités, reprit-il, et vous devez faire ce que bon vous semble.

Puis il continua :

— Y aurait-il quelque chose d'autre que je puisse faire pour vous?

— Oui, m'écriai-je soudain — (parce qu'à ce moment-là une idée qui s'agitait confusément dans ma tête depuis vingt-quatre heures venait enfin de se cristalliser), — il faut que vous nous donniez la permission de sortir pour prendre l'air et marcher un peu!

Un silence... Puis :

— A contre-cœur, croyez-le bien, répliqua-t-il, je dois dire non! Dans votre propre intérêt! Les alentours de cette maison ne sont pas sûrs. Nous gardons ici quelques bergers alsaciens très dangereux.

— N'y aurait-il pas un endroit retiré où les chiens ne pourraient pas nous atteindre?

Et, tout doucement, je poussai le coude de Corrie. Tout de suite, elle devina où je voulais en venir.

— J'ai vu de ma fenêtre, ce matin, dit-elle, une espèce de cour. Est-ce que nous ne pourrions pas tourner, là, en rond, une heure ou deux ?

Manoukian eut l'air de réfléchir. Enfin :

— Vous me demandez cela, miss Lyndon, comme une faveur personnelle ?

— Oui.

— Eh bien ! elle vous est accordée ! annonça Manoukian (et je suis persuadé qu'il accompagna sa phrase d'un geste cérémonieux.) Cette cour, expliqua-t-il, apparemment parce qu'un de ses collègues avait chuchoté une protestation, est tout à fait close ; on y accède seulement par l'ancienne chapelle. La chapelle elle-même ne peut être atteinte que du couloir où donnent vos chambres. Il y a une porte à l'extrémité du couloir que j'ouvrirai. Ensuite, vous trouverez un petit escalier en spirale qui vous mènera à l'intérieur de la chapelle. A partir de demain matin, la cour est vôtre, miss Lyndon ! Je vous rejoindrai certainement par là pour une petite promenade, tôt ou tard ! Au revoir ! Au revoir !

XIV

LA CACHETTE DU PRÊTRE

Sachant que je pouvais être occupé plus tard, je me couchai immédiatement après mon souper et dormis jusqu'à minuit. Puis alors je me levai, m'habillai et frappai au mur. Nous avions organisé, Nigel et moi, un code de conversation. Quand il cognait deux coups, il voulait me prévenir que le couloir était plongé dans l'obscurité et que je pouvais m'embarquer dans mon expédition de déverrouillage. Trois coups m'avertissaient, au contraire, que l'électricité était toujours allumée et que je devais attendre mon heure.

Donc, à ma demande, Nigel me répondit par un signe négatif. Au fond, je n'en étais pas surpris. Je me doutais bien que l'arrivée de Manoukian allait exciter le zèle de nos gardiens. Nous avions décidé que, cette nuit, nous pénétrerions

dans le poste transformateur pour trouver Alf. Si lui, Nigel et moi pouvions maîtriser le danger immédiat, sous la forme de Puccini et ses complices, ou, tout au moins, si nous étions capables de les désarmer, peut-être pourrions-nous faire évader Corrie. Elle seule devait compter : sa situation était dangereuse.

Furieux et excité, je me levai et me dirigeai vers la porte ouverte. Je donnai tête baissée dans les bras de Mike Moran...

— Eh bien ! frère, sommeil agité, hein ? interrogea-t-il.

Et, me poussant dans ma chambre, il ferma la porte et donna un tour de clé.

Vexé de ma stupide étourderie, je me jetai sur mon lit.

* * *

Le lendemain matin, Mike m'annonça qu'il avait ouvert la porte au bout du couloir conduisant à la chapelle et que nous serions libres, à midi, de nous rendre, par ce chemin, à notre champ d'exercice.

Mais, à midi, ce ne fut pas lui qui vint. Ce fut Manoukian en personne. Il passa devant ma porte et se dirigea sans hésiter vers la chambre de Corrie. Je l'entendis tourner la clé dans la serrure et entrer. Un quart d'heure s'écoula... Alors, je me rendis compte que je me dirigeais vers la cheminée et que je saisisais le tisonnier. L'empoignant et m'en servant comme d'un bélier, je fonçai sur la porte. Presque au même instant, la porte s'ouvrit et je devinai que Manoukian se trouvait devant moi. Il était d'excellente humeur :

— Alors, capitaine ! Quelque chose vous contrarie dans l'ordre des objets de votre chambre ?

— Non, dis-je, j'allais vous tuer !

Manoukian éclata de rire.

— Je vous félicite, mon ami ! Vous avez toute mon admiration !

— Ça suffit ! dis-je. Maintenant, vous êtes prévenu. Si vous osez toucher à l'un de ses cheveux, je n'aurai de cesse que je vous aie retrouvé — et alors, aussi vrai qu'il y a un Dieu qui nous voit, je vous tuerai de mes propres mains !

Mais un homme aussi sûr de lui que l'était Manoukian ne se laissa pas démonter par cette sortie théâtrale.

— Vous aviez tout à fait raison, hier soir, lorsque vous disiez que vous manquiez d'exercice, remarqua-t-il avec à-propos. Allez! Je vais ouvrir la porte de votre jeune ami et il vous emmènera. Miss Lyndon est déjà descendue — et vous trouverez sa coiffure intacte!

* * *

— Donnez-moi tous les deux le bras, dis-je à Corrie et à Nigel, et promenons-nous de long en large, tête basse, l'air découragé...

— Bon! dit Nigel. Raconte-nous les nouvelles, vieux!

— Oui. Donc, quand j'ai demandé la permission de venir dans cette cour, j'avais une idée derrière la tête — comme disent les bonnes gens! J'y voyais quelque chose de beaucoup plus intéressant que la cour: mon objectif était la chapelle.

— Et quelle est la surprise qui nous attend dans la chapelle? questionna Corrie. Un passage secret conduisant à la plus proche gendarmerie?

— Non, pas si beau que cela! Mais tout de même quelque chose! Avez-vous jamais entendu parler de la « cachette du prêtre »?

— Non. Qu'est-ce que c'est?

— C'est un endroit secret où les prêtres catholiques, autrefois, pendant les persécutions protestantes, sous la Réforme, trouvaient refuge. Ils arrivaient la nuit et dormaient dans la « cachette »; puis, le lendemain matin, ils célébraient la messe et administraient les mourants, s'il y en avait, et, une fois leur travail fini, ils s'enfuyaient sans tambour ni trompette pour aller risquer leur tête autre part!

— C'étaient des types épatants! commenta Nigel. Mais je suppose que ces cachettes ont abrité d'autres personnes que des prêtres?

— Je pense bien! Charles II, après Worcester, a dormi dans l'une d'elles deux ou trois nuits. Je ne me souviens plus du nom de l'endroit...

— Et il y a une « cachette du prêtre » dans cette maison-ci?

— Oui, et l'une des plus fameuses de toute l'Au-

gleterre. Heureusement que tous ces mécréants ne sont pas ferrés en art religieux!

— Savez-vous où elle est?

— Oh! oui! C'était un de nos tours préférés, quand nous étions ici pour la rééducation, que de trouver l'entrée du cachot sans l'aide de personne et d'y aller faire une excursion!

— Et cette entrée se trouve dans la chapelle. Ai-je deviné juste, Monsieur!

— Oui, Mademoiselle!

— C'est merveilleux! dit Nigel sans cesser de marcher. Comment sont ces cachettes, généralement?

— Elles sont assez étroites. D'ordinaire, elles sont construites dans l'épaisseur du mur, de façon que les persécuteurs ne puissent pas les repérer. La nôtre est un peu plus vaste. Elle prend naissance par un petit couloir au fond de la chapelle; et la cachette proprement dite, à l'extrémité mesure environ huit pieds de long et cinq de haut.

— Et de large?

— A peu près six pieds. Mais les deux derniers pieds n'ont pas de plancher; il y a juste une mince couche de maçonnerie. Et devinez un peu où se trouve placée cette intéressante particularité?

— Où?

— En dessus de l'alcôve, dans la bibliothèque! Et encore plus fort: il y a un tout petit trou, foïé dans le plâtre qui donne au-dessus de la table autour de laquelle nous étions assis hier!!!

— Un endroit rêvé pour l'espionnage! Vivement leur prochaine conférence! reprit Nigel préoccupé.

— Certainement; peut-être pourrions-nous intercepter une information qui nous permettra de nous sauver d'ici — ou à défaut, des nouvelles qui pourront être utiles plus tard à ton père, Nigel, et à ses gens.

— Alors, qu'est-ce que nous attendons ici? Allons-y maintenant!

— Je crois que nous ferions mieux d'attendre cette après-midi. Après tout, nous avons demandé de l'exercice et de l'air: nous devons en profiter, sans compter que nous en avons tous trois bien besoin. Allons! en avant, marche!

— Croyez-vous que nous pourrions tenir tous les trois dans la cachette?

— Oui, il y aurait assez de place. Je vois ce que vous pensez. Nous pourrions nous cacher là, pendant quelque temps, jusqu'à ce que nous ayons la chance de pouvoir nous sauver. Il nous faudrait sortir la nuit, naturellement, pour le ravitaillement. Dès maintenant, nous devrions commencer une provision alimentaire — surtout de l'eau.

— Dieu! que cela va être amusant! dit Nigel.

Et sincèrement il le croyait. Tête baissée, nous continuâmes notre marche...



L'après-midi nous fut favorable : il commença de pleuvoir. Avec ostentation, nous abandonnâmes la cour, où nous étions restés assis dos à dos lugubrement, autour de la fontaine, et la chapelle nous servit de refuge.

— Maintenant, suivez-moi! dis-je vivement.

Je trouvai mon chemin en tâtant les panneaux de chêne poussiéreux jusqu'à ce que j'arrivasse au coin sud-ouest. Là, encastré dans le mur, était une espèce de bénitier. Je m'accroupis et m'occupai activement à un morceau de l'enroulement d'architecture, au pied ; puis, enfonçant ma main dans une certaine crevasse — dont je me souvenais fort bien, — je tirai avec force. Corrie poussa un cri d'étonnement, car le bénitier oscilla lourdement, retenu au mur par une aile, comme l'aurait fait une porte. A vrai dire, c'en était une. Ces antiques artisans avaient réussi là un merveilleux travail, car l'ouverture en était aussi facile que celle d'une porte moderne.

— Est-ce que vous voyez l'entrée? interrogeai-je.

— Oui! Oui! affirmèrent Corrie et Nigel à l'unisson.

— Elle donne sur le passage, et le passage mène au cachot au-dessus de l'alcôve. Il ne faut pas faire de bruit ; il se pourrait que ces messieurs aient une séance de jour. Qui me suit? Vous venez, Corrie? Il faudra que vous marchiez sur les genoux et sur les mains, j'en ai peur! Comment vont se comporter vos bas? Je me le demande!

— Je vais rester ici, dit Corrie. Mes bas n'ont aucune importance, mais une jolie prisonnière couverte de poussière et de toiles d'araignées pourrait peut-être éveiller des soupçons, même dans l'âme candide de Manoukian. Et, de plus, il vaut mieux que quelqu'un reste à l'entrée pour faire le guet.

— Vous avez raison, dis-je ; Nigel et moi, nous irons. Si vous entendez quelqu'un venir dans la chapelle, entrez à l'intérieur du passage et fermez derrière vous le bénitier. Quoi qu'il arrive, nous devons conserver notre secret. Nous serons bientôt de retour.

Je grimpai donc cette sorte de coffre de cheminée avec Nigel sur mes talons. Ensuite, un rétablissement sur une large pierre et nous étions dans la « cachette du prêtre » ! Il y avait un plancher recouvert de plusieurs années de poussière. Je rampai jusqu'au bout. Là, le parquetage s'arrêtait et, tâtonnant avec précaution, mes mains rencontrèrent le plâtre rugueux qui formait le plafond arrondi de l'alcôve, en dessous. Mais déjà Nigel était près de moi. Nous nous étendîmes, à l'extrémité du parquet, à plat ventre, côte à côte.

— Y a-t-il de la lumière ? murmurai-je.

— Oui, juste un filet qui passe à travers un petit trou dans le plâtre.

— Oh ! c'est le trou d'écoute de l'alcôve. Ouvrons les oreilles !

Une voix nasillarde, extraordinairement nette, s'éleva tout à coup au-dessous de nous :

— Dites donc, patron, est-ce que le camarade aveugle est aussi aveugle qu'on le dit ? Je l'ai surpris tout à l'heure dans sa chambre, il avait l'air malin et pas du tout embarrassé.

— Il est aveugle, reprit la voix de Manoukian. Ça, je vous en réponds ! Mais je crois qu'il est un peu agité ces jours-ci à propos de... quelque chose. Où est Pucky ?

— Le voilà !

— Il n'est pas nécessaire que nous restions ici tous les deux, chuchotai-je à Nigel. Je retourne auprès de Corrie. Écoute bien tout ce qu'ils disent et tu nous le raconteras. Fais tout ce que tu veux, mais, pour l'amour de Dieu ! ne déboule pas du plancher, car tu tomberais en plein sur la table du

comité, après avoir percé le plafond de l'alcôve! Là-dessus, j'enjambai avec précaution le corps de mon compagnon accroupi et je dégringolai le passage.

* * *

Corrie nous attendait patiemment, assise sur les marches du bénitier. Je m'installai à côté d'elle et elle m'accueillit de sa façon charmante en me prenant par le bras.

— Nigel est en train d'écouter, reportai-je, heureux comme un roi! Vous et moi allons maintenant discuter le problème. D'abord, avant toute chose, nous devons prendre des précautions pour votre sécurité, au cas où les choses iraient mal!

— Au cas où les choses iraient mal? Vous trouvez qu'elles vont bien? questionna-t-elle.

— Mon Dieu! tout n'est pas si mal que cela! Vous n'avez pas été maltraitée jusqu'à présent; j'ai eu la chance inespérée de me trouver dans une maison que je connais parfaitement et, enfin, nous avons cette cachette pour nous retirer en dernier ressort!

— Alors pourquoi, reprit Corrie de la façon la plus inattendue, êtes-vous horriblement tourmenté?

— Moi?

— Oui, vous!

— Comment le savez-vous?

— Les aveugles ont peu de secrets, comme vous me l'avez dit vous-même, une fois; surtout pour les gens qui les... examinent bien...

Elle se tourna vers moi et, d'une voix accusatrice :

— Barry Shere, vous pouvez duper Nigel et Manoukian, mais pas votre vieille Corrie Lyndon! Maintenant, avouez! Vous savez qu'il y a quelque chose de sous-entendu derrière ces deux jours de grève fomentés par Manoukian, et vous en savez plus que vous ne voulez nous le dire. Vous essayez de nous cacher la vérité comme si nous étions deux enfants!

Elle se redressa et reprit :

— Que savez-vous exactement? Dites-le moi! Cela nous fera du bien à tous les deux.

Alors, je lui racontai toutes mes inquiétudes.

Comme je parlais, son bras était appuyé sur le mien ; une ou deux fois, je sentis ses muscles se contracter, mais elle ne se permit aucun autre signe d'émotion ou de peur.

— Voilà mon opinion, conclus-je, et les événements successifs l'ont corroborée. Quand Spargo a voulu débarquer, il y a deux semaines, et qu'il a été arrêté, il était bien décidé d'avance qu'il serait arrêté. Cette arrestation était un point capital dans leur jeu. Spargo est président du Dodekadelphe (je crois que je vous ai parlé de cette jolie pléiade) et son arrestation avait pour but de secouer la torpeur du monde intellectuel, en général, et de créer une sorte de rumeur à l'abri de laquelle les partisans travailleraient activement. Et ils se démènent maintenant ! La maison où nous sommes en ce moment et toute l'activité qui y règne en sont une preuve. En d'autres termes, le vrai centre de l'orage est ici et non à Hyde-Park ou dans les milieux industriels, comme on serait tenté de le croire.

— La véritable « âme » du complot est en somme Manoukian et non Spargo ?

— Certainement. Voyez un peu cette conférence polyglotte, dans la pièce à côté, ce « comité d'action » comme il disent ! Ils ont été mobilisés ici de trois continents pour renverser la constitution britannique sous le couvert d'une discussion ordinaire entre capitalistes et prolétaires ! Les capitalistes et les prolétaires — ou bien la société et les grévistes, qu'importe le nom que vous leur donnez — vont tous être mis dedans ! Pendant qu'ils sont en train de s'apitoyer sur Spargo, la conspiration se trame sous ce toit.

— Mais quelle est la conspiration ?

— Ça, je n'en sais rien, dis-je. Mais j'ai peur que Manoukian et ses amis — si les choses s'arrangent comme ils l'espèrent — n'aient en mains une désagréable surprise à présenter à la nation britannique, aux ouvriers et aux autres, jeudi matin ! En tout cas, c'est ce que la manière d'agir de Manoukian m'avait fait supposer, hier. Qu'en pensez-vous ?

Je sentis le bras de Corrie se raidir sur le mien.

— Barry, dit-elle tout en se rapprochant de moi, Barry, vous avez raison. Cet homme était trop

coulant avec nous. Voyez toutes les rosseries que Nigel lui a servies, et s'est-il jamais fâché? Vous vous souvenez de la façon dont il a recueilli notre refus de dîner avec lui? Tout miel et tout sourire! Il se joue de nous et je n'ai pas honte de vous confesser que j'ai peur — très peur!

— Allons, Corrie! Allons! la rassurai-je avec une confiance que j'étais bien loin de ressentir. Nous devons nous souvenir de deux choses. La première, c'est que nos amis doivent être à notre recherche et qu'ils peuvent arriver ici d'un moment à l'autre; et la deuxième, c'est que, si Manoukian devient trop entreprenant (surtout en ce qui vous concerne), nous avons toujours la « cachette du prêtre » pour nous retirer. Il est impossible qu'il en connaisse l'existence; sans quoi il ne nous aurait jamais permis l'entrée de la chapelle. En tous les cas, nous avons un ou deux jours devant nous: il ne peut pas se montrer avant jeudi. Alors courage! On les aura! Vous avez été merveilleuse jusqu'ici!

Avec de si pauvres paroles, j'essayai de la réconforter. Elle ne me répondit pas, mais elle me prit la main dans la sienne et s'appuya plus fort sur mon épaule...

— Je n'avais pas réellement peur, reprit-elle un peu plus tard. C'était juste l'idée de rester toute seule ou d'être séparée de vous. Et de Nigel aussi, ... bien sûr! ajouta-t-elle.

— Ceci n'arrivera pas, lui assurai-je.

— Alors, je ne me tourmente plus...

Sa tête se pencha sur mon épaule et, une minute après, elle dormait. Je pouvais entendre sa respiration et sentir les mouvements réguliers de son jeune corps. Très doucement, je plaçai mon bras autour d'elle pour l'empêcher de glisser. Et moi aussi, je ne me tourmentai plus... Je me rendis compte, soudain, avec un sentiment d'amour et de pitié, combien terrible avait été la tension dans laquelle elle avait vécu ces deux derniers jours. Probablement n'avait-elle pas dormi depuis que nous avions franchi le seuil de cette maison!

Je ne sais combien de temps nous restâmes là, assis dans cet endroit lugubre, poussiéreux, exquis... Je restai immobile pour éviter de l'éveiller, prévoyant obscurément ce que l'avenir nous ré-

servait. Toutefois, je ne m'inquiétais pas particulièrement. Si ceci était la captivité, qui voudrait être libre?...

Alors, le jeune Nigel nous arriva, dégringolant le passage — et tous les deux, nous nous réveillâmes.

XV

S. O. S.

Nigel n'avait pas grand'chose à nous raconter. Il avait pu entendre une brève conversation entre Manoukian, Mike et Flawn, mais n'avait pas appris beaucoup plus que ce que nous savions déjà.

La grève était efficace et le pays complètement paralysé. Il n'y avait plus ni tramway, ni train, ni autobus ; ni poste, ni télégraphe ; ni gaz, ni électricité ; même le téléphone ne fonctionnait plus ! La sympathie unanime soulevée par le martyr de Spargo avait atteint son but et la persuasion morale (ils l'avaient appelée « ramassage facile », la dernière fois) avait fait le reste.

Londres était entièrement isolé de la province ; seuls pouvaient servir d'agents de liaison les avions et la T. S. F.

Grâce aux avions, le gouvernement restait en rapports constants avec les centres militaires, et la T. S. F. devait être employée officiellement dans la soirée — les postes de radio ayant annoncé qu'à six heures le président du Conseil donnerait un compte rendu de la situation, autrement dit, ferait un discours pour rassurer son peuple. En attendant, un Conseil d'urgence avait déclaré qu'en douze heures certains transports seraient rétablis et que la distribution du lait pour les enfants serait organisée.

— Je me demande pourquoi Manoukian n'a pas blackboulé toutes ces nouvelles-là ? dis-je.

— Il les a laissées passer de sa propre volonté. Il attend que le président du Conseil mette les pieds dans le plat, ce soir, et alors il fera donner son klaxon, tant qu'il pourra ! Tout le pays, à ce moment-là, sera aux écoutes et la surprise aura un effet beaucoup plus puissant et général. Je vous

prie de croire que Manoukian pense avant d'agir!

— Y a-t-il eu d'autres nouvelles?

— Oh! je vous crois! Il y a tout un tapage d'organisé pour nous. C'est splendide! Nous sommes enfin à l'ordre du jour!

Corrie et moi, nous nous redressâmes, très intrigués.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— 2 Lo a émis nos noms et nos descriptions, il y a seulement dix minutes! « Perdus, volés ou égarés dans Hyde Park, dimanche dernier : un ancien officier, grand, aveugle, avec une moustache blonde ; une jolie jeune fille venant en ligne directe du Canada et un jeune homme d'allure distinguée, vêtu d'un complet de flanelle grise. Toute agence s'abstenir. Cinq cents livres de récompense. » Je vous garantis que c'était un moment palpitant!

— Et toute la bande autour de la table a laissé passer cette nouvelle-là?

— Pas sans mal! La plupart d'entre eux se sont fortement émus, mais Manoukian est demeuré ferme. Il a dit que le gouvernement n'associait pas notre disparition avec eux et qu'au contraire, bloquer cette nouvelle pourrait attirer les soupçons.

— Il n'a pas tort! Dis donc, est-ce que le message parlait de l'ambulance?

— Oui. On disait que nous avions probablement été enlevés dans ce genre de véhicule et que, si quelqu'un avait remarqué une ambulance dimanche après midi, dans les environs, il serait sage d'en avertir la police.

— Voilà une porte ouverte à l'espoir! dis-je.

— Oui, mais j'imagine que tous les badauds ont autre chose à faire maintenant que de s'occuper d'une ambulance qu'ils ont vue dimanche dernier.

— Quand même! Ceci est mieux que rien. As-tu encore quelque chose à nous raconter?

— Non, ma foi! si ce n'est qu'à cinq heures et demie, ce soir, il va y avoir une session de leur comité d'exécution (du diable si je me souviens du nom qu'ils se donnent!), une session complète. D'autres assassins venant de la capitale vont se joindre à eux. Le club de Bramleigh et ses succursales, quoi!

— As-tu entendu leurs noms ?

— Oui, plutôt baroques. L'un s'appelle Laxley Spooner et l'autre Bungholl, ... quelque chose dans ce genre-là...

— Aynho, je parierais. Ce sont les représentants du Dodekadelphi. D'autres encore ?

— Adam Cargill. Qu'est-ce qu'il fait, celui-là, s'il a jamais fait quelque chose ?

— C'est un de nos plus fameux communistes — un Ecossais, je crois bien. Pas un mauvais type ; plutôt un philosophe qu'un mangeur d'hommes.

— Oui, c'est justement ce que disait Manoukian ; mais il le disait d'une façon plus imagée ! A vrai dire, il m'a tout l'air d'avoir soupé de Cargill et il n'est pas satisfait de son arrivée. Il dit qu'il va démoraliser les autres et que ce dont ils avaient besoin ici, en ce moment, c'était un homme avec « quelque chose dans le ventre ». Alors Flawn lui a fait remarquer que, probablement, les plus acharnés partisans étaient dans le Nord, occupés à faire flotter dans le pays des mines le drapeau rouge ; que, de plus, Cargill n'était pas plus mauvais qu'un autre... C'est à peu près tout, je pense...

— Quelle heure est-il ? demandai-je.

— Il est bientôt cinq heures et demie.

— Est-ce qu'il pleut toujours ?

— Oui.

— Tant mieux ! Je vais aller faire un petit tour dans la « cachette du prêtre » maintenant. Tous les deux, vous feriez bien de venir vous asseoir sur le pas de la porte et d'y considérer la pluie d'un air prostré. Vous établirez ainsi une sorte d'alibi au cas où nos mouvements seraient épiés. A vrai dire, je m'attends à ce qu'ils soient tous au meeting de cinq heures et demie.

Mais je me trompais. Comme je finissais de parler, un pas lourd se fit entendre, descendant l'escalier en spirale. C'était Mike.

Le temps qu'il mit à parvenir près de nous permit qu'il nous trouva assis sur un banc poussiéreux, face à la porte ouverte de la chapelle. Ma tête était baissée et Corrie et Nigel contemplaient d'un air lugubre la cour et la pluie. Le bénitier avait été remis en place, le long du mur, dans le coin.

— Mes agneaux, il faut rentrer chez vous, nous informa Mike. Je sais bien qu'il est de bonne heure, mais plus tard je vais être occupé. Votre dîner vous attend.

Cinq minutes après, il nous avait tous enfermés dans nos chambres respectives pour la nuit.

*
*
*

Je m'assis près de mon souper auquel je n'avais pas touché. La maison était absolument calme. Un rideau de silence et d'oubli semblait être descendu entre nous et le monde extérieur — entre nous et la vie elle-même.

Et pourtant pas complètement. Tout à coup, le silence fut rompu par un bruit lointain, mécanique, pénétrant même au travers des murs épais. C'était le klaxon de Manoukian. Le président du Conseil anglais envoyait un message à ses quarante-deux millions d'habitants, et une poignée d'étrangers, réunis autour d'une table, dans une paisible maison de Surrey, étaient en train de couvrir sa voix d'un hurlement inepte, et rien ne pouvait les en empêcher, rien ne pouvait les en punir ! C'en était trop...

XVI

AFFAIRES DE FEMMES

Je crois que le lendemain fut pour moi le jour le plus terriblement long de toute mon existence ! Dans le monde extérieur, il se passait de graves et critiques événements, des moments de trouble. Peut-être la destinée de notre pays, pour le siècle suivant, était-elle en train de se fixer ? Mais, pour les trois malheureux prisonniers que nous étions, tout était ténèbres et ignorance.

Toutefois, nous n'avions pas été entièrement oubliés, puisque la T. S. F. s'était inquiétée de nous et avait essayé de nous retrouver. Et ici, je me permets d'anticiper...

*
*
*

On s'aperçut vraiment de notre absence —

d'après ce qui nous fut raconté plus tard — vers sept heures du soir, le dimanche, quand Nigel et Corrie ne rentrèrent pas de Hyde Park pour le dîner. Je dis « qu'on s'aperçut *vraiment* de notre absence », parce que, jusqu'à cette heure, un vague soupçon avait flotté. Sir Gavin et Arturo étaient accourus, tout bouillants, au poste de police de la Serpentine vers cinq heures, pour découvrir qu'ils avaient été le jouet d'une mystification ; cependant, sir Gavin n'en était pas encore convaincu. Mais, lorsque Corrie et Nigel ne répondirent pas à l'annonce du dîner, il n'y eut plus d'illusion !

A neuf heures, tout le service spécial de Scotland Yard était alerté et tous les agents de police qui avaient été en service dans la journée à l'intérieur et autour de Hyde Park furent interrogés.

Lundi minuit amena le coup de tonnerre de la grève générale avec sa suite de distractions et de préoccupations. Maintenant la police avait d'autres chiens à fouetter ! Ce fut seulement mardi après midi que mon oncle, s'étant rendu compte qu'il ne pouvait plus beaucoup compter sur l'aide de ses policiers, jusqu'à ce que ces deux journées critiques soient passées, et sachant très bien que ce délai pouvait signifier pour l'un de nous la mort ou quelque chose de pire, mon oncle, dis-je, s'avisa d'user des bons offices de la Radio. Et ce fut cette annonce nous concernant que Nigel avait entendue.

* * *

Ce même soir, sir Gavin, rentrant chez lui après un dîner rapide, fut informé que deux dames (ayant refusé de donner leurs noms) désiraient le voir. Il advint que ces dames étaient Maudie, la femme de Hal Horner, et Lil Montgomery.

Maudie aborda le sujet immédiatement, assurant que Lil avait une nouvelle importante à communiquer. Lil, expliqua-t-elle, était fiancée depuis plusieurs mois au captain Flawn. Le couple avait été attiré l'un vers l'autre par un idéal commun : l'Art, miss Montgomery étant une actrice de music-hall renommée, et Captain Flawn un pionnier dans la propagation des « Films tout britanniques » !

— Sous les auspices, intercala sèchement sir Gavin, du directeur, le sacro-saint Spargo !

— Comment le savez-vous ? questionna Lil d'une voix épouvantée.

— C'est mon affaire de le savoir. Je sais tout ce qui concerne Spargo et à peu près tout ce qui concerne votre ami Flawn. Je ne connais rien du tout contre vous ; et je suis persuadé que les informations que vous allez me donner maintenant sur le captain Flawn et ses collègues contre-balanceront grandement le... discrédit — dirons-nous — que vous auriez pu encourir par vos relations avec un tel personnage.

Lil répondit à cette délicate invitation en éclatant en larmes ; puis, aidée par Maudie, elle se confessa.

Sa vie amoureuse avec le captain Flawn ne semblait pas avoir été un lit de roses ! Flawn était d'un caractère très inconstant et, de plus, il s'absentait très fréquemment, alléguant toujours son travail au Studio. Lil suspectait une rivale et, ayant décidé de faire suivre son fiancé, avait chargé Maudie de la tâche. Celle-ci l'avait attendu un samedi matin à la porte de son bureau et avait découvert qu'il ne se rendait pas à la gare qu'aurait impliquée le comté d'Essex.

Sir Gavin se redressa vivement :

— Ah ? A quelle gare, alors, Mrs. Horner ?

— A Waterloo, Monsieur !

— A Waterloo ! Continuez, je vous en prie !

— Je le suivis très facilement jusqu'aux guichets. Comme c'était samedi, il y avait beaucoup de monde, mais je me faufilai pour être juste derrière lui, dans la queue...

— Et pour quelle destination a-t-il demandé son billet ? demanda impatiemment sir Gavin.

— Pour Sunningdale.

— Vous êtes sûre de ce que vous dites ?

— Tout à fait sûre !

Sir Gavin se retourna vers Lil :

— Et comment avez-vous utilisé cette information ?

— Elle ne s'en est pas servie, répliqua Maudie. Elle ne savait que décider, lorsque, ce soir, l'annonce de la radio a mis sens dessus dessous ses projets. La seule chose que nous y avons vue, Hal et moi, c'était la disparition de notre ami le captain Shere, mais, pour Lil, ce fut comme une révélation ! Sitôt qu'elle entendit cette nouvelle,

Elle bondit et nous dit qu'elle savait où ils étaient tous ; et, même si Percy devait subir les conséquences de son bavardage, elle n'aurait de cesse qu'elle ait dit à qui de droit où se trouvaient les prisonniers...

Mais sir Gavin savait maintenant tout ce qui pouvait lui être utile et tout ce que Maudie avait à lui dire. Il se leva, serra la main des deux femmes et les reconduisit lui-même jusqu'à la porte extérieure.

— Peut-être avez-vous sauvé la vie de trois personnes, ajouta-t-il, et, d'après ce que je sais, peut-être votre pays aussi !

Il demanda sa voiture et, à toute allure, se fit conduire à White-Hall. Ses batteries étaient dressées, maintenant. Flawn lui importait peu, Nigel et moi non plus pour le moment : Corrie seule comptait. Où Corrie était, Manoukian serait.

Manoukian avait, de nouveau, fait marcher de pair son plaisir et ses affaires : ce n'était pas la première fois que pareille chose lui arrivait dans sa carrière. Mais, cette fois-ci, Dieu aidant, ce serait la dernière !

XVII

PLAN B.

L'horloge des écuries égrena ses dix coups. Je ne pouvais plus supporter l'incertitude. Il fallait que j'agisse. Je me dirigeai vers la cheminée pour retrouver le tisonnier. Le brandissant, j'attaquai la porte. Je tapai comme un forcené et, au troisième coup, le bois éclata. Je laissai tomber mon arme et écoutai, le cœur battant, par le trou fait dans la porte. Le plus parfait silence régnait dans toute la maison. On ne m'avait pas entendu : Mike et tout le reste de la bande honoraient de leur présence l'importante réunion de leur conseil !

Je passai ma main au travers de la porte brisée et tâtai plus bas. La clé était dans la serrure. Je la fis tourner : j'étais libre ! La minute suivante me trouva dans la chambre de Nigel. Il était étendu sur son lit, mais ne dormait pas.

— Je m'en vais dans la « cachette du prêtre », dis-je. Il faut absolument que je sache ce qui se

trame ce soir, autour de cette table. Va délivrer Corrie et amène-là avec toi ! Je sens qu'il va se passer quelque chose : peut-être serons-nous même obligés d'agir sous l'impulsion du moment, tous ensemble.

Puis, le quittant, je dégringolai rapidement l'escalier en spirale.

* * *

Cinq minutes plus tard, j'étais à mon poste d'écoute, étendu sur le parquet poussiéreux, m'efforçant d'intercepter tout ce qui se disait en bas.

Manoukian avait la parole. Plus rien de suave ni de diplomatique dans sa voix maintenant :

— Ecoute-moi, mon garçon : à minuit tapant, tu dois être prêt « à parler dans l'air » — quelle que soit la formule que vous employez — (excusez-moi, camarade Puccini, en matière de T. S. F. je ne suis pas très fort !) afin que nous puissions émettre un message à tout le pays. Tu dis que tes transformateurs sont réglés et tes batteries chargées ?

— Oui, c'est prêt.

Comme je m'y attendais, ce fut la voix de Alf Noseworthy qui répondit. Mais j'avais peine à la reconnaître, tellement elle était devenue faible et atténuée. Le pauvre Alf avait dû passer de fichus quarts d'heure dans cette maison !

— Bon ! Tu peux retourner à ton poste, jusqu'à nouvel ordre !

— Oui, mais d'abord, il faut que je vous dise quelque chose ! annonça Alf d'un ton faible, mais résolu. (L'esprit gavroche lui était évidemment revenu !) Et c'est ceci : j'ai été amené ici, d'abord, pour...

Une main s'abattit doucement sur mon épaule. C'était Nigel s'agenouillant dans la poussière, près de moi.

— Corrie est restée en bas, murmura-t-il, faisant le guet près du vieux bénitier. Laisse-moi passer le long du plancher. Je veux voir, par le trou, ce qui se passe en bas. Tu entendras toujours aussi bien...

Et, là-dessus, il roula sur moi et prit son poste.

— Peux-tu voir quelque chose ? chuchotai-je.

— Attends un peu ! Je vais jeter un coup d'œil...

Il pencha la tête dans le léger renfoncement à son côté. Je le tenais par la taille pour l'empêcher de rouler complètement sur la mince couche de

plâtré et d'ajouter ainsi, bien involontairement, un membre de plus à la conférence du dessous! Bientôt, il se releva et reprit sa respiration :

— Manoukian préside, me glissa-t-il dans l'oreille. Flawn, Pucky et beaucoup d'autres personnes sont aussi là en train de lire des rapports ou de prendre des notes. Manoukian parle à un petit bonhomme en salopette.

Sa description répondait bien au signalement d'Alf. Celui-ci parlait, indigné :

— Vous m'avez amené ici pour m'apprendre à être un acteur de cinéma. Ça, c'était le début de vos histoires à dormir debout, et moi, comme un ballot, j'suis tombé dans le panneau! Ensuite, vous m'avez raconté qu'il fallait que je m'occupe d'électricité — un truc de T. S. F., que je monte un appareil d'émission pour transmettre les annonces de votre Studio. — « Ça colle! que j'me suis dit, si de temps en temps j'peux faire un saut à Londres pour voir ma petite amie! » Qu'est-ce que vous avez à dire à ça? Là-dessus, vous m'annoncez que j'ne quitterai pas c'te satanée baraque avant d'avoir assemblé la dynamo, chargé les accus, accordé les amplificateurs et fixé le micro. Bon! Quand j'vous dis ensuite que j'suis pas un nègre, qu'est-ce que vous me répondez? Vous m'faites accompagner par deux grands diables qui ont ordre de m'rognier ma portion, si j'file pas doux! Et ils me l'ont rognée, ma portion! J'meurs de faim, ma parole! Et j'ferai rien de rien jusqu'à ce qu'on me donne à boulotter! Voilà!...

Il y eut un bruit de lutte — de résistance plutôt, — quelques protestations indignées, puis le son de quelque chose que l'on traîne, puis ce fut le silence...

— Qu'est-ce qui s'est passé? demandai-je à Nigel.

— Une énorme brute l'a empoigné par le col...

Mais Manoukian réclamait toute l'attention de son public.

— Camarades! Nous allons faire l'appel, annonça-t-il. En outre, les délégués de l'extérieur me communiqueront tout bas le mot de passe. Nous commenterons ensuite les événements.

Laxley Spooner, l'auteur avancé bien connu, Aynho, l'avocat partisan de Karl Marx, et plu-

sieurs fortes têtes bien connues, répondirent à l'appel.

Pour la première fois, Nigel et moi eûmes des nouvelles de la grève — et je peux ajouter des nouvelles fraîches ! Elles furent accueillies avec satisfaction par toute la bande de vandales. Seul l'un d'eux n'approuva pas les accidents mortels occasionnés par les manœuvres de leurs agents.

— Je suis de l'avis du camarade Cargill (celui qui avait protesté), dit Manoukian. L'exécution des agents fut une bétise ; elle ne faisait pas partie du plan A.

— Qu'est-ce que le plan A ? demanda quelqu'un.

— Je vais vous l'expliquer tout à l'heure. Mais, avant d'aller plus loin, je crois que nous pouvons nous voter des félicitations, camarades ! Nous avons fait du bon travail ! Vous rappelez-vous notre ordre du jour ? « Pas une roue ne tournera ! Pas une cheminée ne fumera ! Pas un moteur ne marchera jusqu'à ce que Spargo soit libéré ! » Eh bien ! les transports sont immobilisés, les...

— Ouf, mais est-ce que Spargo est libre ?

C'était une question déconcertante et elle fut posée, comme je m'y attendais, par Adam Cargill. Je me rendis compte, soudain, que ce pauvre vieux bonhomme serait, à la fin de la conférence, le plus impopulaire des partisans, et, en moi-même, je pris sa défense. Son rêve était un nouveau paradis terrestre, où chacun aurait la même part, où il n'y aurait plus de guerre ni d'alcoolisme et où tout le monde assisterait à une manifestation religieuse quelconque, le dimanche. Mais son seul remède contre l'imperfection du monde était un total renversement. La révolution ! Une révolution sans effusion de sang — mais une révolution tout de même !

Evidemment, Manoukian partageait mes idées d'anticipation, car il interrompit le fil de son discours pour apaiser Cargill.

— Voilà une simple question, admit-il avec bonhomie, qui aura sa réponse immédiatement. Spargo n'a pas été relâché. Il est toujours à Southampton et il s'embarquera pour l'Amérique demain matin sous les auspices de leur damné pavillon anglais !

Un grand cri s'éleva de toutes les poitrines :

sieurs fortes têtes bien connues, répondirent à l'appel.

Pour la première fois, Nigel et moi eûmes des nouvelles de la grève — et je peux ajouter des nouvelles fraîches ! Elles furent accueillies avec satisfaction par toute la bande de vandales. Seul l'un d'eux n'approuva pas les accidents mortels occasionnés par les manœuvres de leurs agents.

— Je suis de l'avis du camarade Cargill (celui qui avait protesté), dit Manoukian. L'exécution des agents fut une bétise ; elle ne faisait pas partie du plan A.

— Qu'est-ce que le plan A ? demanda quelqu'un.

— Je vais vous l'expliquer tout à l'heure. Mais, avant d'aller plus loin, je crois que nous pouvons nous voter des félicitations, camarades ! Nous avons fait du bon travail ! Vous rappelez-vous notre ordre du jour ? « Pas une roue ne tournera ! Pas une cheminée ne fumera ! Pas un moteur ne marchera jusqu'à ce que Spargo soit libéré ! » Eh bien ! les transports sont immobilisés, les...

— Ouf, mais est-ce que Spargo est libre ?

C'était une question déconcertante et elle fut posée, comme je m'y attendais, par Adam Cargill. Je me rendis compte, soudain, que ce pauvre vieux bonhomme serait, à la fin de la conférence, le plus impopulaire des partisans, et, en moi-même, je pris sa défense. Son rêve était un nouveau paradis terrestre, où chacun aurait la même part, où il n'y aurait plus de guerre ni d'alcoolisme et où tout le monde assisterait à une manifestation religieuse quelconque, le dimanche. Mais son seul remède contre l'imperfection du monde était un total renversement. La révolution ! Une révolution sans effusion de sang — mais une révolution tout de même !

Evidemment, Manoukian partageait mes idées d'anticipation, car il interrompit le fil de son discours pour apaiser Cargill.

— Voilà une simple question, admit-il avec bonhomie, qui aura sa réponse immédiatement. Spargo n'a pas été relâché. Il est toujours à Southampton et il s'embarquera pour l'Amérique demain matin sous les auspices de leur damné pavillon anglais !

Un grand cri s'éleva de toutes les poitrines :

— Alors, la grève a échoué?

Mais la voix de Manoukian domina toutes les autres.

— La grève n'a pas échoué! hurla-t-il. Le plan A a échoué — oui, et je m'en doutais. Il nous reste maintenant à sauver la situation avec le plan B!

— Quel est le plan B? demanda Cargill. Je n'en ai jamais entendu parler.

— Oui! Oui! Parlez-en! s'écrièrent plusieurs voix.



Et Manoukian leur fit part de son projet. Bien avant qu'il eût fini, je m'étais rendu compte que le plan A avait été une bourde, de quoi contenter les modérés, tout simplement! Le vrai plan allait être révélé maintenant.

Manoukian était assez habile dans son récit. Il avait consenti aux quarante-huit heures de grève, parce que les meneurs de grève l'avaient désiré. Mais que signifiait un pareil geste? Pas grand' chose!

— Les capitalistes diront qu'ils nous ont battus, et la presse, payée par eux, les glorifiera! Quel sera l'effet que ceci produira sur les ouvriers eux-mêmes? Ce sera la démoralisation, le désespoir, le refus d'un autre essai. Voilà la situation, camarades! Une seule chose nous reste à faire et vous la connaissez! Qu'est-ce que c'est?

— Continuez! Continuez!

Ils criaient tous à la fois.

— Très bien! La grève est morte! Vive la grève! A outrance! En avant pour le plan B!!!

Ceci lancé, il pouvait faire tout ce qu'il voulait de son auditoire, et tous, avec avidité, s'apprêtèrent à entendre le nouveau programme!

— Sous le régime du plan B, annonça Manoukian, le capitalisme sombre une fois pour toutes! Il sombre ce soir, à minuit, quand le signal en sera donné à nos agents. Comme vous le savez, nous sommes cette nuit en communication directe avec tous les amateurs de Daventry. Il est de fait que nous avons pris la liberté de partager avec ce poste sa longueur d'ondes. Notre microphone est dans le coin, là-bas. Le signal convenu est une sonnerie de trompette que transmettra notre camarade Mike,

ici présent. (Quel homme universel, ce Miké!) Beaucoup l'entendront, mais, seuls les élus le comprendront et agiront à son appel. Jusqu'à présent, nous n'avons pour ainsi dire pas troublé, en quoi que ce soit, le confort et les habitudes du bourgeois : maintenant, nous allons lui donner la chair de poule ! Ce sera un assaut progressif et psychologique. D'abord, chaque section du pays doit être conservée dans la plus profonde ignorance de ce qui se passe dans la section voisine. (Londres naturellement est déjà isolée des provinces.) Ceci fera naître l'incertitude, et l'incertitude engendre la rumeur, et une rumeur savamment contrôlée peut amener la panique. (Nous avons des semeurs de fausses nouvelles un peu partout.) Secondement, nous attaquerons l'estomac du bourgeois. Le jeûne, bien familier aux ouvriers, sera pour lui une surprise totale et quelque peu désagréable. En outre, le ravitaillement insuffisant crée un état d'inquiétude qui laisse supposer que d'autres profitent de ce qui nous manque, et ceci, dans un ordre moral, nous aidera encore. Troisièmement, la propagande doit se concentrer surtout sur les indécis, les irrésolus, sur les soldats, par exemple...

Il continuait toujours de lire... Des lignes télégraphiques devant être méthodiquement coupées, des usines électriques devant être détruites, des banques devant être pillées, des viaducs, des réservoirs devant être démolis. L'énumération prit un certain temps, car rien ne semblait avoir été oublié !

— Naturellement, ajouta-t-il, dans beaucoup de ces endroits, nous avons des camarades qui travaillent déjà, qui y ont même des postes de confiance, de façon à pénétrer plus avant dans les dessous de l'affaire. Je vous citerai, par exemple, l'arsenal de Woolwich, l'Amirauté, le Ministère de la Guerre et les grands réservoirs de pétrole de Thameshaven. Ces derniers sont particulièrement importants. Le pétrole a été pour nous, jusqu'à présent, notre principal ennemi. C'est assez facile de paralyser une voie de chemin de fer : un rail ou deux de déboulonnés et le tour est joué ! Mais les transports par auto sont vraiment un problème difficile. Presque tout le monde sait conduire une auto et c'est impossible de barrer toutes les routes.

Avec les réservoirs de Thameshaven, réduits à l'impuissance — brûlés, pour plus de précision, — les stocks locaux de Londres et des provinces seront épuisés en quelques jours et alors les moyens de transport seront entièrement supprimés !

Je me sentais envahir, petit à petit, par une certaine appréhension : personne ne pouvait dire que l'organisation de Manoukian péchait par la base.

— Maintenant, pour résumer, dit-il, diviser pour régner ! D'abord, l'isolement, les doutes, les fausses nouvelles. Ensuite, les restrictions, la faim, les suggestions du profit de la part des capitalistes. Puis l'éveil de l'élément indiscipliné : la révolte. Les maisons des riches pillées et mises à sac. Alors, l'immense appel de toute la nation pour un dictateur ! Un coup d'État et la formation d'un gouvernement provisoire ! Alors, le rétablissement instantané de toutes communications et l'organisation locale de conseils d'ouvriers. Promesses de secours immédiats, ravitaillement, sécurité personnelle : la loi et le calme une fois de plus !

— Qu'est-ce que vous allez faire, interrompit Cargill, des membres du cabinet capitaliste actuel ?

— Ils seront détenus prisonniers, répliqua Manoukian, jusqu'à ce que le temps vienne où ils pourront répondre de leurs actes. Quelques-uns ont des dossiers bien lourds... Il nous faudra faire des exemples...

— Il n'y aura pas d'effusion de sang ! scanda Cargill, ni parmi les humbles, ni parmi les autres...

— Pas besoin d'effusion de sang, répondit Manoukian un peu vertement, si...

— Pouvez-vous le garantir ? Non. Vous ne le pouvez pas ! Et c'est pourquoi je m'oppose à votre plan. Partout, sur cette terre, vous avez organisé la violence, l'incendie, la destruction... Je vous préviens que vous vous embarquez dans une mauvaise direction ! Pas de merci pour de tels actes ! L'innocent paiera pour le coupable...

— Comme je vous l'ai dit, réitéra patiemment Manoukian, il n'est pas nécessaire que le sang coule, si nous adoptons le plan B. Le plan B implique l'emploi des deux seuls facteurs qui empêcheront l'effusion du sang : l'action simultanée et la surprise totale.

Il se leva.

— Camarades! Dans quelques minutes sonnera minuit! De tous les coins du pays, nos agents attendent votre signal. L'enverrez-vous? Est-ce oui? Adoptez-vous le plan B?

— Oui! Oui! Oui! hurla un chœur de voix excitées.

— Non! rugit Adam Cargill. Pas avec aussi peu de garanties!

— L'affirmative l'emporte, dit Manoukian. Camarade Cargill, vous êtes en minorité et les minorités souffrent toujours! Allons, dépêche-toi, camarade Moran, va à ton microphone! Sonne l'appel et laissons la Liberté s'éveiller!

Cette phrase toute faite et classique fut saluée par un autre rugissement. Mais le pratique assassin qu'était Mike s'émut :

— Est-ce que ce petit crétin n'aurait pas donné le courant? Je ne me vois pas très bien chantant ma sérénade devant un microphone sourd!

Ce fut « le petit crétin » en personne qui, chancelant, vint lui donner réponse — Alf Noseworthy, en possession de tous ses sens et transfiguré par le plus ardent patriotisme. Il parlait — ou plutôt il braillait — tout au fond de la pièce, près des portes du poste transformateur.

— Non! il n'a pas donné le courant et il n'est pas près de le donner! Espèces de bandits! Tas de canailles! Alors c'étaient ça, vos histoires? Vous et vot' cinéma! Vous et vos annonces par T. S. F.! J'm'étais toujours dit que tous vos trucs m'avaient pas l'air bien clairs, mais, quand j'ai vu toutes vos têtes, tout à l'heure, autour de c'te table, j'me suis plus fait d'illusions! Oui, parfaitement! je vous ai entendus, tous autant que vous êtes, et maintenant j'sais c'que vous voulez faire! Mais vous n'le ferez pas! J'vous en empêcherai! Aussi vrai que j'suis un soldat de Sa Majesté le roi, je vous en empêcherai! J'n'ai pas peur de vous! Avec ma mitrailleuse, j'ai canardé un plus grand nombre de crapules que vous! J'n'ai pas de mitrailleuse, ici, mais j'ai cette clé anglaise, pourtant pas bien grosse! Et si quelqu'un veut passer par ici, j'l'arrangerai comme j'viens d'accommoder les deux gardes-chiourme que vous avez mis à mes trousses!

Sa voix fut couverte par un rugissement de dégoût!

— Est-ce que tu peux le voir? demandai-je.

— Non, chuchota Nigel.

Celui-ci tremblait de tous ses membres et je pouvais l'entendre claquer des dents. Il était en proie à une violente émotion, mais ce n'était pas de la peur...

— Et encore aut'chose, rugit Alf. J'suis un honnête trade-unioniste et si j'veux avoir une histoire avec mon patron ou une grève ou m'disputer avec lui, eh bien! j'le fais moi-même, avec les copains pour m'aider. Nous n'avons pas besoin ni des avis ni d'l'assistance d'une bande d'assassins louches — et étrangers, par-dessus l'marché! Et v'là ce que vous êtes : des étrangers et des assassins qui essayez d'mettre la main sur nous pour nous rendre encore pire que vous!!!

Soudain, une voix connue rugit comme un coup de tonnerre et vint à son secours :

— Pardieu! Il a raison! C'est ce que vous êtes! Des assassins! Des assassins!

L'Écossais avait donné dans ces mots toute la force de ses poumons.

— Nigel! Nigel, murmurai-je, que pouvons-nous faire pour aider ces deux malheureux?

Nigel ne me répondit pas. Il se penchait davantage, tremblant de plus en plus fort, toujours lorgnant au travers du trou. Tout d'un coup je sentis son corps se raidir. Puis, dans un hurlement, il lança :

— Abaisse ton revolver, Flawn! Espèce de brute! Abaisse-le! Oh! je ne peux plus supporter cela...

Et, sans le moindre avertissement, il se dégagea de mon bras qui le maintenait par la taille et débouлина le plancher. La minute suivante, avec un déchirement de lattes et de plâtre, il fracassait le faible plafond de l'alcôve et était projeté sur la tête de la bande pétrifiée.

Au même instant, le revolver de Flawn partit.



Je roulai sur moi-même, m'éloignant de ce gouffre nouvellement apparu, et me réfugiai au fond de la « cachette du prêtre », prêtant l'oreille

avec une intense agitation au vacarme qui, maintenant, montait librement de la pièce en dessous. Ma première préoccupation fut pour ce jeune idiot de Nigel ; ensuite pour Alf Noseworthy. Probablement ce dernier avait-il été mis en joue par Flawn quand Nigel était intervenu. Est-ce que l'arrivée de Nigel avait pu faire dévier le coup ? A présent, il y avait trop de bruit pour discerner quoi que ce soit. C'était une lutte générale, un vacarme étourdissant ; puis la voix de Nigel vociférant de furieux jurons ; enfin, un silence assez relatif. Alors la voix de Manoukian s'éleva, autoritaire :

— Ligotez-le ! dit-il, et laissez-le là pour le moment. Il est près de minuit. Restez près de lui, camarade Moran ! Il faut que nous ayons recours à vous, camarade Puccini. Voudriez-vous venir dans le poste vérifier les prises de courant et les transformateurs et veiller à ce que tout soit bien prêt ?

— *Si, Signor!*

— Camarade Flawn, continua Manoukian, vous accompagnerez le camarade Puccini à la station électrique et maintiendrez en respect avec votre revolver cette petite crapule, jusqu'à ce que Puccini ait vérifié le matériel.

Alors m'arriva un bruit de pas, s'éloignant, comme Puccini et Flawn se rendaient à leur travail. Je respirai un peu plus librement. Il était évident que Flawn avait manqué Alf la première fois, et Alf s'était retiré dans la pièce à côté.

— Alors, ta trompette est prête, Mike ? demanda Manoukian, se dispensant de tout cérémonial, maintenant que le grand moment approchait.

— J'vous crois, patron !

Et, pour montrer qu'il était bien préparé, il souffla dans son instrument.

— Alors, va devant le micro... Nom de D..., qu'est-ce qu'il y a ?

De la pièce voisine, arriva un cri perçant, un cri de terreur et d'agonie.

— *Santa Maria!... Pieta!... Pieta!... Santa...*

Presque en même temps, Flawn fit feu. Dans un éclair, je devinai ce qui venait de se passer : Alf avait bondi sur Puccini avec sa clé anglaise et Flawn avait tiré sur lui.

Des cris confus, un brouhaha indescriptible suivirent, et j'entendis courir des hommes au bout de

la pièce. Puis succéda un silence glacé, horrifié...

Un moment plus tard :

— Eh bien ! je crois que Pucky a son affaire, dit Mike d'une voix traînante. La chaise de Sing-Sing n'aurait pas pu faire mieux ! Douze mille volts ! Sapristi !...

Je m'étais trompé en ce qui concernait l'action de la clé anglaise. Mais, une fois de plus, la voix de Manoukian domina celle des autres. Rien ne semblait le troubler.

— Les morts n'ont plus besoin de nous... Va au microphone, Mike !

J'entendis Mike ouvrir la porte de la cabine dans laquelle se trouvait le microphone. Alors, il dit :

— Tiens ! l'ampoule n'est pas allumée. Pucky n'a donc pas donné le courant ? Est-ce que le p'tit imbécile est trop mal pour le faire ?

— Il a une balle dans l'estomac, dit la voix de Flawn, très calme. Il est maintenant en train de se tortiller par terre, à côté...

— Eh bien ! donne-lui un coup de pied pour le relever, commanda Manoukian, et menace-le de...

— Espèce de brute ! Salaud !...

C'était la voix de Nigel s'élevant apparemment du coin où il était ligoté.

— Laisse le pauvre diable mourir en paix ! Il vaut mieux que...

Quelqu'un lui assena un coup de poing sur la bouche, je supposai. Il se tut soudain. Mais ils avaient tous compté sans Adam Cargill.

— Oseriez-vous menacer un homme agonisant, rugit-il, un homme qui s'en retourne à son Créateur ? Je ne tolérerai pas ça ! Non ! Jamais ! Avant tout, je suis un Ecossais et j'aimerais mieux vous voir tous en enfer, plutôt que de...

Mais il ne finit pas. On entendit une détonation dans la station électrique, suivie d'un éclatement de bois et d'un fracas de carreaux. Puis ce fut un tonnerre de voix — des voix anglaises, — ensuite une ruade de bottes lourdes sur le parterre de ciment et un cri de terreur de toute la bande polyglotte en dessous de moi, tandis que les bruyants possesseurs des voix et des bottes fondaient sur eux...

Un ou deux coups égarés partirent — sans doute, quelque « membre » prenant la poudre d'escam-

pette! — mais maintenant tous les agents étaient dans la place. La lutte battait son plein... Même, parmi le tintamarre, je crus discerner un joyeux cri que, dans ma tête, j'associai avec Arturo!

Nous avions été découverts et allions être délivrés. Comment cela était-il arrivé, je n'en savais rien et ne m'en préoccupais pas pour le moment.

Tout ce dont je me rendais compte était qu'immédiatement en dessous de moi, un honnête gourdin anglais tapait d'une façon rassurante sur la tête de ces Bolcheviques, que le signal pour le plan B n'avait pas été lancé et que le Conseil révolutionnaire actif avait fait place à une liquidation automatique et forcée.

Nigel et le pauvre Alf étaient — ou allaient être — en sécurité. Immédiatement, je me préoccupai de retourner près de Corrie pour la conduire quelque part, dans un endroit sûr, jusqu'à ce que le tapage présent fût passé.

Raidi et rempli de douleurs après ma longue veille, je déboulinai sur les genoux et les mains, tournant le dos pour la dernière fois à la « cachette du prêtre », et descendis en rampant le passage au bout duquel j'avais laissé Corrie Lyndon. Elle n'y était plus!

XVIII

SORTIE DE SECOURS

— Corrie! criai-je passionnément. Mais seul l'écho me répondit. Je me dirigeai vers l'escalier en spirale et le grimpai quatre à quatre. J'atteignis la porte de Corrie; elle était large ouverte. De nouveau j'appelai :

— Corrie! Corrie! Mon amie Corrie!

Mais toujours pas de réponse. Je me dirigeai vers le lit et le tâtai. Il était vide.

Est-ce que Manoukian...?

Je m'assis sur le pied du lit et essayai de réfléchir... Qu'aurait fait Manoukian? Qu'aurais-je fait, les dix dernières minutes, si j'avais été à sa place? Quand la police avait fait irruption, me serais-je collé contre le mur ou aurais-je battu en retraite furtivement?

Je décidai immédiatement que j'aurais voulu sauver ma peau coûte que coûte, surtout considérant la vie comme un des biens les plus précieux de ce monde ; et, poussant plus loin mes suppositions, en tant que directeur actif d'une bande d'assassins (nouvellement dissoute), j'aurais eu suffisamment d'intelligence pour me faufiler de la pièce avant qu'aucun de mes collègues se soit rendu compte du danger.

Ensuite quoi ? Il était probable que j'aurais quitté la maison sans délai, par une sortie secrète, ignorée des policiers. J'aurais fait de mon mieux pour filer au plus vite.

Non, ce n'est pas cela ! J'étais Manoukian et Manoukian était habitué à faire marcher affaires et plaisir ensemble. J'aurais donc été chercher Corrie et l'aurais emmenée avec moi.

Alors, soudain, je pensai au garage — le petit garage qui donnait sur le salon vide avec l'ambulance qui y était remise. La minute suivante, j'étais arrivé aux doubles portes du salon. Elles étaient fermées. Très doucement, je tournai la poignée de l'une d'elles et entrai ; je la refermai derrière moi, puis écoutai... Un bruit de moteur parvint à mes oreilles. Manoukian était dans le garage — et où Manoukian serait, Corrie serait ! J'avais seulement une chance — une chance qui rendrait nos conditions égales. Je marchai à tâtons, parmi les meubles épars, jusqu'à la petite porte du mur extérieur et l'entr'ouvris légèrement. Je fus salué par des vapeurs pernicieuses s'échappant du moteur de l'auto ; l'atmosphère en était saturée.

Avec précaution, j'étendis la main et vérifiai le commutateur. Dieu merci, il était fermé. Ma prière avait été exaucée et lui et moi étions ensemble dans le noir, seuls dans le royaume des aveugles ! Et, dans le royaume des aveugles, un rééduqué de Saint-Dunstan est roi !

Avec une subtilité de Peau-Rouge, je me glissai dans l'entre-bâillement de la porte et, la refermant, m'y adossai. Puis j'attendis... L'ambulance tournait le dos à la porte, face à moi : elle n'était qu'à quelques pas. Manoukian aurait à faire marche arrière pour sortir.

Tout à coup, j'entendis sa voix, la voix qu'il

avait pour parler aux femmes. Elle venait de l'autre bout du garage et m'arrivait confuse. Probablement parlait-il à quelqu'un, à l'intérieur de l'ambulance, par la portière de derrière.

— Il faut que je vous abandonne un instant, ma chère, disait-il. Je ne pense pas qu'on nous attende de l'autre côté, mais, en tout cas, je suis prêt à la riposte. Maintenant, je vais ouvrir les portes du garage et nous partirons. N'ayez pas peur, si vous êtes un peu secouée ; nous allons couper à travers champs jusqu'à un certain endroit où j'ai en réserve une autre auto, une vraie ! Une fois installée dans cette seconde voiture, nous n'aurons plus aucune difficulté. A bientôt !

Il referma la porte de l'ambulance et je l'entendis se démener avec la barre qui tenait closes les portes du garage. Il s'impatientait, jura et, abandonnant la partie, à tâtons, se dirigea de mon côté. Ce que j'espérais allait enfin se réaliser : mon cœur battit plus fort. Il ne pouvait trouver le loquet pour soulever la barre et il venait tourner le bouton électrique.

J'avais décidé nettement ce que j'allais faire. Manoukian avançait le long de l'auto, à gauche. Je me tenais raide comme un piquet, osant à peine respirer, mon dos contre la petite porte et ma main gauche se balançant, la paume à l'extérieur, devant l'interrupteur. Maintenant, je pouvais le sentir. Il atteignit le coin du garage, tourna et vint vers moi. Une minute après, sa main tâtonnante avait été agrippée par mes doigts ouverts.

Il laissa échapper un cri perçant — un cri de douleur et de peur — car j'avais écrasé ses doigts mous dans les miens, au moment où il s'y attendait le moins. Même, je les entendis craquer. Ma main droite le saisit à la gorge au même instant, d'une étreinte que je n'avais pas l'intention de relâcher tant que l'un de nous serait encore en vie. Ceci devait être la dernière épreuve de nos deux forces en présence et je savais bien que c'était mon unique chance d'en faire un match définitif. Alors, je serrai, serrai...

Mais je dois dire, en toute justice, que le gailard ne manquait pas de courage. Le premier moment de surprise et de peur passé, il était de nouveau lui-même avec toute sa force et sa brutalité.

Il dégagēa son bras gauche qui m'encercla instantanément. Il me décocha un coup de poing qui, grâce à l'obscurité, n'eut pas toute sa violence. Ma tête bourdonnait, mais je restais agrippé à lui ; j'étais arrivé à lui coincer la main droite derrière le dos et, avec l'emprise que j'exerçais sur ses doigts, il était, de ce côté-là, inoffensif. Maintenant, il me tenait par la gorge et, n'ayant plus ma main à ma disposition, je ne pouvais pas l'en empêcher.

Alors, la lutte commença avec acharnement... Je ne sais pas combien de temps nous sommes tous deux demeurés là, ensemble, nous étreignant, nous étouffant ! Ses mains étaient plus grandes que les miennes, mais ceci n'avait pas importance, parce que, peut-être, en compensation de mon infirmité, avais-je acquis, durant ces dernières années, une force musculaire supérieure, surtout dans le poignet et les doigts. Je roulai, je me débattis, je lançai des coups de pied, j'égratignai tout ce qui était à portée de mes ongles — et lui aussi ! Mais surtout, nous nous étreignîmes, chacun essayant, par la compression, de faire sortir la vie de l'autre.

Enfin, par un effet de la Providence, je me rendis compte tout d'un coup comment je pourrais triompher dans cette lutte sans merci. Avec un suprême effort de tout mon corps endolori, je roulai encore une fois sur Manoukian, saisis sa gorge entre mes deux mains et collai sa tête, avec un bruit résonnant, juste en dessous du tuyau d'échappement. Puis, mes épaules appuyées sur le marchepied arrière de la voiture, je le maintins là.

Comme il se débattit ! Comme il cria, hurla, suffoqua, étouffa ! Je résistai ; il ne pouvait bouger maintenant qu'en soulevant l'auto sur ses essieux, contre lesquels j'étais calé. C'était seulement une affaire de temps — si moi aussi je pouvais durer ! Ma tête tournait ; je la maintenais aussi haut que possible, car je savais bien que les gaz délétères qui se dégageaient de l'orifice en dessous étaient plus lourds que l'air et restaient en couche au ras du sol. Ma seule chance était de conserver la tête de Manoukian au-dessous de cette couche et la mienne par-dessus.

Ses efforts diminuaient ; l'étreinte de fer autour de ma gorge se desserrait. Moi-même, je m'assou-

pissais et fléchissais. Une ou deux fois, ma tête se balançait sur l'invisible nappe mortelle au-dessous de moi. Mais, cependant, je tenais toujours. Il y avait des bruits dans mes oreilles ; il me semblait que quelqu'un m'appelait par mon nom ; et, juste au-dessus de ma tête, je pouvais entendre un martèlement violent et continu, comme si un prisonnier, à l'intérieur de l'ambulance, essayait désespérément d'en sortir. Alors, très vaguement, je reconnus la voix. C'était celle de Corrie. Bénie fut-elle !

Ce fut la dernière chose dont je me souvins, car, à ce moment-là, Manoukian, dans un dernier mouvement convulsif, s'écroula, flasque et inerte, au-dessous de moi. Ses bras immenses tombèrent à ses côtés et il resta immobile, immobile comme la mort — il y avait de bonnes raisons pour cela !

Je roulai sur lui. Je n'avais pas encore perdu connaissance, mais j'étais trop épuisé pour bouger même le petit doigt. Je savais parfaitement que les gaz allaient me faire « mon affaire » : moi aussi, j'étais maintenant sous la surface asphyxiante. J'avais battu Manoukian — je l'avais battu dans un combat loyal — mais la mort allait avoir raison de nous deux en même temps !

Soudain, au travers de mon hébètement, j'entendis un pas léger tout près de moi. Puis le bruit de quelqu'un luttant énergiquement avec la barre qui retenait les portes du garage. Ensuite, un choc, comme la barre tombait... Enfin, une délicieuse brise soufflant par la porte ouverte...

Un peu plus tard, il me sembla qu'on me traînait avec peine dehors, sur le gravier. J'essayai de marcher, mais mes jambes me trahirent. Tout d'un coup, je tombai sur l'herbe, entraînant dans ma chute la personne qui me soutenait.

Je m'affaissai là et m'endormis profondément dans les bras de Corrie.

XIX

ANGLETERRE

Ainsi finit ma participation et celle de Corrie au drame de Bramleigh Chase.

La descente de police se composait d'une troupe

mixte de policiers de Londres et du Surrey, commandés par sir Gavin en personne et ayant comme attaché volontaire le jeune Arturo. Ils étaient arrivés à Sunningdale mercredi, de bonne heure, et, grâce au témoignage des romanichels qui avaient vu l'ambulance, ils avaient pu découvrir le repaire des bandits.

* * *

— Je suppose qu'il n'a pas été parlé dans les journaux de notre récente aventure? demandai-je à sir Gavin.

— Non, répliqua-t-il, et nous n'en parlerons pas; aussi, mon garçon, si tu cherchais de la réclame, il faudra que tu t'adresses ailleurs!

Une semaine s'était écoulée et j'avais enfin quitté le lit, à peu près rétabli, mais cependant encore assez raide et endolori. Ma gorge aussi avait encore la sensation d'être emprisonnée dans un étau et portait la marque qui confirmait cette impression. Le docteur avait promis que, si je me comportais bien, ma mère et moi pourrions nous mettre en route pour Le Touquet dans un jour ou deux. Nigel y était déjà avec ses sœurs et ne se ressentait nullement de sa dernière aventure.

Corrie était également au Touquet. La pauvre enfant avait eu une forte secousse, mais sa dernière lettre, que ma mère venait justement de me lire, était très rassurante et même enjouée. Sans doute, sa jeune et vigoureuse constitution n'avait pas trop souffert.

— Non, maintenant, nous allons être muets en tout ce qui concerne cette affaire, continua mon oncle. Et toujours pour les mêmes raisons! Personne ne saura comment nous avons mis la main sur toute la machination d'un des plus grands complots qui aient jamais été imaginés, ni comment la chose a été découverte, ni comment nous avons eu vent de Bramleigh Chase, ni ce qu'il est advenu de Manoukitan. Seulement toi, Corrie et quelques-uns de chez nous le sauront.

— Mais, et le reste de la bande? Les gens que vous avez arrêtés sont-ils relâchés?

— Relâchés! Bien sûr que non!

Sir Gavin ricana.

— Leur histoire individuelle à chacun nous est

bien connue et, dans certains cas, nous aurons l'embarras du choix pour fixer la cause de leur arrestation. Il y a déjà quelques-uns de la bande qui sont à rayer : Spargo est arrivé hier à New-York, Manoukian est mort et Puccini aussi.

— Qui est responsable de la mort de Puccini ? Alf ?

— Oui. Ce fut fait lors de la ruée dans la station électrique. Puccini essaya de mettre la prise de courant qui aurait rendu possible l'émission du signal pour la révolution ; Alf, bien que mis en joue par le revolver de Flawn, bondit tout d'un coup sur lui. Ils luttèrent et Puccini tomba en arrière, contre la dynamo qui l'électrocuta immédiatement.

— Et Flawn ?

— Nous nous sommes trouvés un peu perplexes avec Flawn. De par la loi, il aurait dû récolter sept ans de prison pour sa tentative d'assassinat sur la personne de Alf. (A propos, Alf est hors de danger.) Mais son procès, sur cette charge, aurait certainement amené le drame de Bramleigh Chase. Alors, nous avons fait une enquête pour découvrir quelque chose d'autre. Camarade Flawn a un dossier merveilleux ! Depuis l'âge de dix-huit ans, il se fait entretenir par le sexe faible, et la loi anglaise, pour ces sortes de gens, a un vilain nom et un déplaisant remède contre leur activité ! Une bonne correction de trois ans de travaux forcés — suivis de déportation : car je dois te dire qu'il est Argentin. Quant à Adam Cargill, ce fut le clou, le bouquet ! Nous l'avons remercié très cérémonieusement, au nom de la Constitution britannique, pour la courageuse attitude qu'il avait eue à la réunion, en faveur du droit et de l'ordre, du drapeau anglais, etc..., etc. Puis, nous l'avons pris par la main et l'avons reconduit à la porte. Le pauvre bonhomme ne savait plus à quel saint se vouer ! Il disparut, simplement. J'imagine, tout de même, qu'il aura tout un stock de bonnes vérités à raconter à ses partisans lorsqu'il retournera chez lui.

— Et voilà tout ?

— Oui. En approfondissant un peu les choses, nous avons jugulé pour une dizaine d'années, au moins, toute intervention étrangère dans notre liberté nationale. A Bramleigh Chase, nous avons mis la main sur une collection merveilleuse de

Documents : des listes de noms, des plans de campagne et beaucoup d'autres renseignements. Et pour toutes ces bénédictions, c'est toi que nous avons à remercier et Alf — toi, pour la façon dont tu as su manœuvrer pendant que tu étais prisonnier à Bramleigh Chase, et Alf parce qu'il a empêché, au péril de sa vie, l'émission du signal de révolution.

Je restai silencieux un moment... Puis mon oncle ajouta, me serrant la main d'une façon brusque :

— Et que Dieu te bénisse, mon vieux, et t'envoie le bonheur que tu mérites !

XX

LA QUATRIÈME RÉOLUTION

Corrie Lyndon et moi étions de retour dans ce petit coin que nous aimions : un repli de terrain, abrité du vent et couvert de sable fin, sur le versant du monticule qui domine le quinzième trou au golf du Touquet. C'était le dimanche de la Pentecôte et il y avait en foule toute la journée.

Cependant, il était près de sept heures et les promeneurs commençaient à songer au retour, après avoir pris leur thé. Un groupe familial, composé d'Enid, de Vivien, de Nigel et d'un jeune homme de l'Université de Cambridge, qui avait réussi à nouer relations (chose presque aussi difficile que les travaux d'Hercule) avec Vivien, au bal travesti du Casino, la veille au soir, venait de se partager le quinzième trou avec une bruyante démonstration, et les sœurs Dexter avaient toutes deux emmené leur partenaire dans la forêt pour le seizième départ.

Le quatuor avait disparu dans un bruit confus de bavardages et de protestations, et Corrie et moi étions seuls. Corrie avait expédié la fidèle Marie-Thérèse à la buvette voisine, lui chercher de quoi se rafraîchir et se fortifier sous forme de limonade et de chocolat. Tout était calme.

J'étais arrivé de Londres seulement l'après-midi et j'avais une vague impression d'être au paradis — d'y être, hélas ! sans billet d'admission ! Mais, pour le moment, je m'efforçais d'oublier cette

vérité désagréable. Quand Corrie serait retournée au Canada — la date de son départ, je le savais bien, avait été fixée à la fin de la semaine prochaine — je considérerais les choses avec toute la philosophie dont je pourrais faire preuve.

— Juste six semaines..., dit une voix réservée à côté de moi.

Je tressaillis.

— Six semaines depuis quoi? demandai-je.

— Depuis que nous nous connaissons.

— Mais oui! dis-je. A Pâques, n'est-ce pas?

C'est bien cela!

Puis j'ajoutai sans effort d'imagination :

— Et il s'en est passé, des choses!...

— Bien plus que vous ne pensez, peut-être...
reprit-elle un peu plus tard.

Je ne goûtais pas beaucoup le tour que prenait la conversation. J'allais en changer le sujet :

— J'ai rendu visite à Alf Noseworthy, avant de quitter Londres, racontai-je. Chaque jour amène un progrès dans son état et il forme, avec Edna Butterick, de merveilleux projets. Hal Horner lui a trouvé une place dans une revue de pierrots, quelque part dans une ville d'eaux, en pays de Galles. Sa chanson *Les lèvres qui touchent le hareng...* paraîtra au mois d'août. Qu'est-ce que vous en dites?

Evidemment, Corrie n'en disait rien du tout... Elle soupira patiemment. Puis :

— Vous rappelez-vous, poursuivit-elle, lorsque vous m'avez fait voir Le Touquet, Paris-Plage, l'*Hôtel Normandy* et les grandes dunes devant la mer?

— Mais certainement, dis-je.

— Et tous les entretiens que nous avons eus et toutes les questions que je vous ai posées? J'étais alors jeune et remplie d'audace... Je ne me sens plus si hardie aujourd'hui...

Je me retournai vers elle vivement :

— J'espère que vous ne vous ressentez plus de toutes les épreuves que...

— Oh! non. Ce n'est pas cela!...

Corrie soupira de nouveau.

— La vie est bien difficile pour nous, les femmes..., remarqua-t-elle.

— Puis-je vous être utile?

— J'en doute. Vous souvenez-vous de ce dont nous avons parlé sur les dunes, là-bas ?

Je secouai la tête négativement.

— C'était à propos de vos résolutions,... me remémora-t-elle.

— Ah ! oui, je me rappelle maintenant.

— Vous m'avez raconté que vous aviez pris trois résolutions. Et vous me les avez dites...

— J'ai même une vague souvenance que c'est « vous » qui me les avez dites !

— Oui, c'est vrai ! Et j'ai même ajouté qu'il y en avait une autre, une quatrième... Pourtant, je ne vous en ai jamais parlé, de celle-là... Est-ce que je peux le faire maintenant ?

— Je ne vois pas comment je pourrais vous en empêcher !

— Oui, c'est même ma seule chance. Voilà ce que vous avez décidé en quatrième lieu : « Je ne peux pas me marier et jamais je ne demanderai à aucune femme de m'épouser. » N'ai-je pas raison, cher Monsieur ?

Suivit un long silence. Enfin :

— Pourquoi me faire parler de toutes ces choses ?

Ma voix était très basse maintenant.

— Parce que je...

Corrie s'arrêta tout d'un coup et sa voix trembla. Alors elle demanda :

— Barry, autre chose... ? Vous rappelez-vous, quand vous m'avez demandé si vous pouviez toucher ma figure ?

— Vous savez bien que oui !

— Bon ! Eh bien ! si... vous le faisiez de nouveau,... vous trouveriez une différence... Tâtez ma joue.

Elle saisit ma main et la porta à sa figure. Celle-ci était brûlante.

— Comprenez-vous maintenant ? gémit-elle. Je suis toute rouge,... toute bouleversée !... Et c'est de votre faute !

— Corrie ! murmurai-je, vous ne voulez pas dire que...

— Si, c'est justement ce que je veux dire — et vous êtes une brute de me le laisser dire la première ! Vous êtes résolu de ne jamais vous marier,... même avec une femme que vous aimeriez

autant que moi. Car vous m'aimez, n'est-ce pas? C'est vrai?...

— Hélas! oui, c'est vrai! Mais j'espérais que vous ne le sauriez jamais, je priais pour que vous ne le deviniez pas,... que vous l'ignoriez toujours.

Les deux mains de Corrie s'accrochaient aux miennes maintenant.

— Alors, la seule chose qui reste à faire à une pauvre fille comme moi, c'est de faire sa demande elle-même! Barry Shere — et sa voix trembla de nouveau, — voulez-vous m'épouser?

Elle fit entendre un petit rire étouffé.

— Ça y est! Je l'ai dit! Voulez-vous? Est-ce oui?

Je dégageai mes mains et restai immobile. Mais, au plus profond de moi-même, juste l'espace d'une seconde, je me laissai griser. Après quoi, j'imposai silence à mon cœur et parlai :

— Ce n'est pas possible, Corrie. Ce serait un crime, commençai-je résolument. Vous... avec votre glorieuse jeunesse, votre beauté, votre charme,... liée,... liée,... liée pour toujours...

— Barry, m'interrompit-elle avec douceur, je vous demande de m'épouser. Je ne le fais pas bien, parce que c'est la première fois que pareille chose m'arrive... Mais je vous aime et je ne peux pas me passer de vous. Voilà où j'en suis et je sais très bien quels sont vos sentiments. Si c'est oui, faites-moi simplement signe de la tête...

Elle glissa de nouveau sa main dans la mienne. Puis, de derrière le sommet du monticule, nous arriva le bruit d'une toux discrète et la main se retira vivement. Marie-Thérèse était de retour.

— Marie-Thérèse, demandai-je, croyez-vous que je doive me marier avec cette jeune fille?

— J'crès qu'ui! répliqua Marie-Thérèse, d'un air résigné.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

- ALBUM N° 14.** *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; franco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).
TRICOT et CROCHET (Album n° 5).
TRICOT et CROCHET (Album n° 6).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans):

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans):

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection "STELLA"

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

